MASTER NEGATIVE
NO. 93-81321-2

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

RENAUD, HIPPOLYTE

TITLE:

DESTINEE DE L'HOMME DANS LES DEUX...

PLACE:

PARIS

DATE:

1862

Master Negative #

93-81321-2

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

237.2 R29 Renaud, Hippolyte 1803-73

Destinée de l'homme dans les deux mondes...
Paris 1862. D. 300+2, p.

20157

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA IIA IB IIB
DATE FILMED: 4/23/93 INITIALS RE
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

AIIM

Association for Information and Image Management

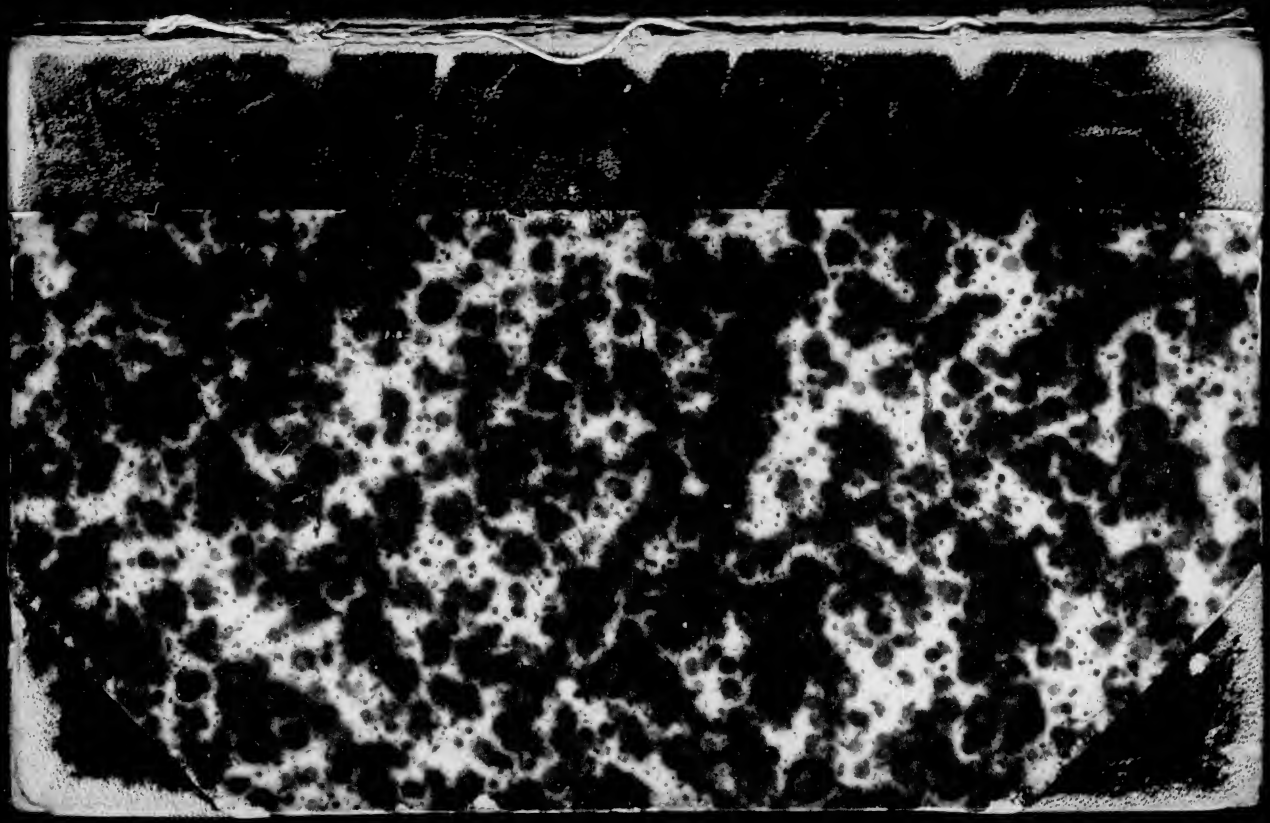
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

301/587-8202

Centimeter

Inches

MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.



R94

140

Class 2372 Book R29

Columbia College Library

Madison Av. and 49th St. New York.

Beside the main topic this book also treats of

Subject No.	*On page*	*Subject No.*	*On page*

DESTINÉE
DE L'HOMME
DANS LES
DEUX MONDES

METZ. — IMPRIMERIE THOMAS & ROY, RUE JURUE, 1.

HIPPOLYTE RENAUD
Ancien élève de l'École polytechnique

DESTINÉE DE L'HOMME DANS LES DEUX MONDES

Malheur à vous, car ayant pris la clé de la science, vous n'y êtes point entré, et vous avez empêché d'y entrer ceux qui voulaient le faire.

EVANGILE DE SAINT LUC.

PARIS

LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Au Palais-Royal.

ET A LA LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE
6, rue de Beaune.

1862

PRÉFACE

On ne rendra désormais quelque jeunesse à la race humaine, qu'en revenant à la religion par la philosophie, au sentiment par la raison.

Mme de Stael.

---

§ 1er.

Aujourd'hui des questions d'une haute importance s'agitent, des travaux nombreux se multiplient, et la philosophie, négative au siècle dernier, est en quête d'affirmations sur Dieu, sur l'âme et sur l'immortalité. Aujourd'hui le doute paraît plus que jamais pénible, et, pour en sortir, si les uns se rattachent obstinément aux croyances anciennes, d'autres s'enquèrent de croyances nouvelles qui soient dignes d'abriter à leur tour et de rallier l'humanité.

22 NOV 1889 Bangs 25 8 F 920
98946

Animé d'une foi sincère, nous désirerions aussi être entendu dans ce débat où nous apportons quelques idées qui ne nous paraissent pas indignes de fixer l'attention. Le concours de tous les hommes de bonne volonté n'est-il pas désirable pour l'étude de ces questions qui se posent impérieusement, et dont, à notre époque, la solution ne peut être ajournée sans péril.

§ 2.

Si la difficulté de traiter un sujet était en rapport avec son importance, nous n'aurions pas osé sans doute, aborder le grand problème. Mais ce rapport n'existe pas toujours, et les lois providentielles ont rendu facile l'intelligence des choses que tous les hommes sont intéressés à comprendre; elles ont laissé des difficultés seulement à celles-là qu'un petit nombre suffit pour élaborer.

Ainsi le bien de l'humanité n'exige pas que nous devenions tous de savants astronomes, et quelques-uns seulement sont organisés pour s'attaquer aux calculs compliqués de cette science, à ses transcendantes spéculations.

Il en est de même de toutes les sciences physiques, mathématiques, naturelles. Pour chacune d'elles il suffit d'un petit nombre d'hommes spéciaux, qui communiqueront aux autres les résultats de leurs recherches, et c'est dans des proportions restreintes que les aptitudes spéciales ont été distribuées.

Mais il en est tout autrement des sciences religieuses; chacun a besoin de les comprendre, puisque chacun a la préoccupation de la vie future, le souci de l'immortalité. Sur ces points qui nous touchent tous personnellement, nous voulons tous voir par nous-mêmes, et les affirmations d'autrui ne suffisent à personne.

Si la providence a donné satisfaction à des désirs si légitimes, les questions de cet ordre, quelle que soit leur grandeur, sont accessibles à tous ceux qui cherchent, sans préjugés, sans préventions, avec un cœur droit.

§ 3.

Combien il serait à désirer que les femmes fussent persuadées des vérités que nous venons de dire, qu'elles eussent pour les questions qui nous occupent, une plus grande confiance dans leur propre raison. Elles exercent sur le mou-

vement religieux une action considérable, et la défiance de leur jugement qu'on a su leur inspirer dans un intérêt de castes, les livre, désarmées, à des influences trop souvent rétrogrades. Tendres mères, sans soupçonner le mal qu'elles font, elles abandonnent pieusement à l'esprit des ténèbres, leurs enfants, les jeunes générations. Elles compromettent ainsi, autant qu'il est en elles, le progrès de notre espèce, l'avenir de nos sociétés.

Puissions-nous en compter quelques-unes parmi nos lecteurs !..... si nous devons avoir des lecteurs !..

§ 4.

Nous voudrions bien encore parvenir à nous faire écouter précisément de ces hommes qui ont sur les femmes un si grand empire, des prêtres, des ministres de tous les autels. Nul n'est comme eux en position de parler aux ignorants et aux faibles, ainsi qu'aux savants et aux forts. Par eux le progrès religieux prendrait une marche rapide et sûre, si, cessant d'étendre les bras pour barrer la route à l'humanité qui veut avancer, ils se tournaient aussi du côté de l'avenir afin d'en étudier les abords, et d'y guider les multitudes.

Mais nous n'espérons guère être compris par les hommes de cette classe, et nous échouerons sans doute devant leur prétention surhumaine au savoir absolu. C'est un malheur pour nous, et un malheur pour l'humanité qu'ils affranchiraient du mal, en un jour, s'ils voulaient. C'est un malheur pour eux aussi, car la mesure de ce qu'ils peuvent est, en même temps, la mesure de leur responsabilité !...

§ 5.

Quelques-uns de nos amis, et nous les remercions cordialement, ont bien voulu lire notre travail en manuscrit, et nous donner des avis dont nous avons profité avec empressement, comme ils pourront s'en apercevoir.

Il est un de ces avis cependant que nous n'avons pu suivre, bien que nous le reconnussions salutaire, et que nous eussions un grand désir d'y déférer.

On nous reproche de ne pas toujours exprimer nos pensées avec assez de calme, de paraître passionné, quand nous devrions simplement exposer et raisonner.

Nous avons essayé de nous amender dans ce

sens, mais nous n'avons pas pu. Dès que nous cherchons pour communiquer nos sentiments, d'autres paroles que celles qui nous montent spontanément du cœur aux lèvres, il nous semble que nous ôtons en même temps toute couleur à notre langage, et toute vigueur à nos démonstrations; en un mot, que nous ne parlons plus comme parle un homme convaincu le premier des choses qu'il prétend faire accepter aux autres.

Qu'on veuille donc bien être indulgent pour un défaut qui part, il est vrai, d'un cœur plein d'enthousiasme pour le juste et de mépris pour le faux; mais qui n'a de haine contre personne, qui ne ressent, pour les méchants eux-mêmes, que des sentiments de pitié.

LIVRE I.

SUR LA VIE PRÉSENTE.

CHAPITRE I.

L'HOMME, IMAGE DE DIEU.

> Dieu dit : Faisons l'homme selon notre image et notre ressemblance.
>
> GENÈSE.

> Aie le courage de te servir de ta propre raison.
>
> KANT.

> La conscience est le meilleur des livres de morale, c'est celui qu'on doit toujours consulter.
>
> PASCAL.

§ 1er.

L'homme ne peut pas, comme l'animal, s'abandonner simplement à l'impulsion de son instinct ; il est doué d'une faculté dont il doit faire usage pour juger de la portée de ses actes et de leur moralité. Par cette faculté, la RAISON, il distingue le vrai du faux ; par la même faculté, qui prend

le nom de CONSCIENCE pour exercer cette autre juridiction, il sépare le bien du mal, le juste de l'injuste. Pour se dégager de l'erreur et avancer vers le vrai, l'homme n'a pas d'autre guide. Il marcherait toujours au hasard, si ce guide n'était pas capable de le bien diriger.

Mais cette dernière supposition n'est pas admissible. Dieu, l'éternelle vérité, ne nous a pas livrés pour jamais au mensonge en nous refusant les facultés qui nous sont nécessaires pour le reconnaître et l'éviter.

Afin que nous puissions comprendre ses vues et nous y rallier, il a voulu que les choses aient pour nous, la même signification que pour lui; que nous trouvions bien ce qui lui plaît, que nous jugions mauvais ce qu'il condamne.

Entre Dieu et nous, entre l'infini et le fini, aucune comparaison n'est possible; mais la contradiction ne peut pas être entre le Créateur et la créature qu'il a formée, et dans laquelle il a peint nécessairement les idées qui sont en lui, les sentiments qui lui sont propres.

Cette vérité est connue, elle est acceptée depuis longtemps, car déjà dans la Genèse on trouve cette grande parole :

DIEU A FAIT L'HOMME A SON IMAGE.

§ 2.

Dieu nous a faits à son image, il nous a donné une raison semblable à la sienne, il nous a doués comme il est lui-même doué; nous lui ressemblons enfin, avec cette seule différence qu'en nous tout est fini, tandis qu'en lui tout est sans limites.

La nécessité absolue, pour donner un sens à la vie, de cette ressemblance de l'homme à Dieu est évidente. Sans cette ressemblance, tout nous devient justement suspect : impressions, jugements, pensées; tout nous échappe, toute certitude manque de base, toute confiance s'évanouit : et le doute nous fatigue à jamais de sa désespérante oppression.

Il faut donc admettre que chacun porte en soi une épreuve de l'âme divine; épreuve bien réduite et bien pâle, mais cependant fidèle, en ce sens que si elle est loin de reproduire le modèle en entier, le peu qu'elle donne mérite du moins toute confiance par son exactitude.

Ainsi, s'il est des choses que nous ne pouvons comprendre, des aspects qui se perdent dans un lointain où nos regards ne peuvent atteindre, l'infini par exemple, qu'une intelligence finie ne peut embrasser; nous ne nous faisons pas illusion sur

notre incompétence : Tandis que, pour les choses que notre esprit saisit, nous prononçons, quand il a bien vu, avec la plus entière certitude.

Cette différence entre les choses placées, les unes en deçà, les autres au-delà de la portée d'une intelligence finie, est admise par les Chrétiens eux-mêmes. On lit dans *les études philosophiques sur le Christianisme*, publiées par M. *Nicolas*, Juge de paix, avec approbation de *Monseigneur Donnet, archevêque de Bordeaux*, avec lettre de félicitation du *R. P. Lacordaire;* ouvrage volumineux et parvenu cependant déjà à sa 14e édition : (1)

« Toutefois, disons-le hautement, si quelque » dogme de la religion chrétienne impliquait » contradiction, ce dogme et la religion seraient » fausseté. Si la religion est vérité, ELLE NE DOIT » ÊTRE CONTRAIRE A AUCUNE ESPÈCE DE VÉRITÉ, puisque » la vérité est une, et qu'elle doit être intacte sous » tous ses rapports . . . . . .

(1). Le livre de M. Nicolas est moderne, il est accepté par les catholiques comme une œuvre capitale, parfaitement orthodoxe, excellente pour la propagation. Ces considérations nous ont engagé à y chercher, sur plusieurs points, la pensée vraie du Catholicisme de nos jours.

« La religion serait aussi contraire à elle- » même, si, dans un dogme fondamental, elle » venait à heurter quelque vérité absolue de » l'entendement humain. Leibnitz a formulé » cette distinction en ces termes : *Il est une* » *distinction, qu'il ne faut pas oublier,* » *entre ce qui est au-dessus de la raison et* » *ce qui est contraire à la raison. Ce qui est* » *contre la raison est contre des vérités abso-* » *lument certaines et indispensables, et ce* » *qui est au-dessus de la raison est contraire* » *seulement à ce que nous avons coutume* » *d'expérimenter. Une vérité est au-dessus de* » *la raison, quand notre esprit, ou même* » *tout esprit créé ne la saurait comprendre ;* » *telle est à mon avis, la sainte Trinité ; tels* » *sont les miracles réservés à Dieu seul,* » *comme par exemple les créations. Mais une* » *vérité ne saurait être contraire à la raison,* » *et bien loin qu'un dogme combattu par la* » *raison soit incompréhensible, on peut dire* » *que* RIEN N'EST AUSSI AISÉ A COMPRENDRE QUE SON » ABSURDITÉ. »

Ainsi, quant aux principes, nous sommes en parfait accord avec des chrétiens, avec Leibnitz, avec des catholiques orthodoxes, avec M. Nicolas,

avec le R. P. Lacordaire, avec Monseigneur de Bordeaux.

Ainsi nous sommes sans contradicteurs quand nous affirmons qu'on ne peut soutenir ce qui est contraire à la raison, en l'étayant du nom de Mystère, le prétendu Mystère étant percé, dévoilé, compris, quand la raison le flétrit du signe de la fausseté; ainsi toutes les choses que l'intelligence embrasse ont l'intelligence pour juge infaillible, unique, sans appel.

Si jusqu'à la fin nous restons fidèle à ces principes, si ceux qui les ont posés avec nous ne peuvent marcher dans leur voie sans s'en écarter; si nos idées s'accordent toujours, si, entre leurs idées il y a toujours contradiction; ne reconnaîtra-t-on pas que c'est bien dans notre camp que la vérité s'est assise.

§ 3.

Ainsi personne ne conteste cette vérité capitale: que Dieu se tient constamment et directement en rapport avec chacun de nous, tant que nous ne nous y refusons pas, par les facultés animiques qu'il nous a données pour qu'elles vibrent en accord parfait avec ses facultés propres. Ainsi

Dieu montre bien pour tous ses enfants un égal amour, une pareille sollicitude.

Les œuvres de Dieu perdraient ce grand caractère de Justice individuelle laissant intacte la loi d'unité, s'il délaissait les masses pour se révéler exclusivement à quelques privilégiés, dans certains lieux, à certaines époques, et par des procédés spéciaux.

De plus, tous savent aujourd'hui qu'il ne s'agit pas seulement de la terre et de l'humanité qui la couvre. Des globes sans nombre sont disséminés dans l'espace, et sur chacun d'eux, sans aucun doute, des êtres intelligents ont pour devoir de connaître les lois divines et de les pratiquer.

Il est facile de comprendre comment ce devoir s'accomplit partout et par le même procédé. En consultant son sens intime, sa conscience que les bons désirs et les méditations rendent de plus en plus lucide, l'habitant de chaque planète crée les sciences morales et religieuses, comme il crée les sciences physiques en consultant son intelligence. De part et d'autre il sort de la nuit pour arriver à la lumière.

Pense-t-on qu'il serait plus digne que Dieu se révélât sur chaque planète, à un instant donné

soit par des procédés toujours nouveaux, toujours différents les uns des autres; soit en répétant indéfiniment la méthode que nous aurions vue une fois en action sur notre propre terre.

L'idée que les lois divines s'appliquent à l'univers entier, qu'elles doivent embrasser l'infini dans leur universalité, tend donc à fortifier la confiance que nous devons avoir dans la raison que Dieu nous a donnée et dans les arrêts qu'elle prononce, soit qu'elle accepte, soit qu'elle rejette.

§ 4.

Disons, avant de continuer, que nous ne prenons à partie ni M. Nicolas, ni les autres écrivains que nous pouvons encore citer. Nous combattons non des personnes, mais des idées, et des idées qui ont puissance par le nombre de ceux qui les professent et qui les acceptent.

Pour préciser, pour être certain de bien exprimer les pensées que nous critiquons, pour qu'il ne reste aucun doute à cet égard, nous prenons ces pensées dans les écrits où elles nous paraissent formulées avec le plus de netteté, et l'on doit voir sous des noms propres, non pas des opinions particulières, mais des croyances

très-répandues, exposées dans cent autres écrits et qui exercent une influence capitale sur le développement de l'esprit humain, sur la marche de l'humanité.

CHAPITRE II.

ANCIENNES IDÉES SUR L'ORIGINE DU MAL.

> Vous anéantissez la parole de Dieu par votre tradition.
>
> St Marc.

> Il n'y a point d'erreur qui ne périsse d'elle-même, rendue clairement.
>
> Vauvenargues.

§ 1er.

Le premier usage que l'homme doit faire de sa raison est de chercher dans quel but il a été créé, ce que Dieu attend de lui, ce qu'il lui réserve.

Or la raison lui dit qu'un Dieu souverainement bon ne peut vouloir que le bonheur des êtres qu'il appelle à la vie.

Et, dès ce premier pas, l'homme se trouve en face d'une difficulté, il se heurte contre un fait

qui paraît en contradiction avec la nature divine, qui surgit comme une raillerie pour la créature, pour le Créateur, comme un défi !

Dieu est amour, ainsi qu'il est puissance. Il crée pour ajouter à son propre bonheur en le partageant; et, quand il donne la vie, ce ne peut être la douleur qu'il distribue.

Voilà ce que nous sentons invinciblement. Cependant, quoique Dieu puisse ce qu'il veut, et quoiqu'il veuille le bien, l'homme souffre.

§ 2.

Dieu est bon et l'homme souffre !

Telle est la difficulté irréductible en apparence, qui nourrira le doute et la division dans les esprits, tant qu'elle ne sera pas résolue; qui éloignera les uns d'un Dieu qu'ils ne peuvent aimer, qui jettera les autres, tremblants, aux pieds de ce Dieu, malgré leur conscience qui proteste et qu'ils n'osent écouter.

Dès son enfance l'humanité s'est inquiétée du problème, et les premières réponses qu'elle a trouvées ont été en rapport de faiblesse, avec le degré de développement intellectuel qu'elle avait atteint.

C'est ainsi qu'elle a pensé que deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, régnaient ensemble sur la création, que deux divinités de puissances égales, se faisant éternellement la guerre, produisaient le bien et le mal, chacune suivant sa nature. Elle a élevé des autels à ces deux principes, honorant l'un dans l'espoir de se garantir de ses coups; l'autre, pour en obtenir des bienfaits.

La question s'est posée plus tard devant les philosophes, mais ceux-ci ont avoué, pour la plupart, leur impuissance à la résoudre. Ainsi Voltaire a dit, en parlant des anciens Brahmanes : « Il n'est pas » étonnant que les inventeurs de tant d'arts » aient voulu sonder un abîme que nous voulons » sonder tous les jours, ET DANS LEQUEL NOUS NOUS » PERDONS. Peut-être était-il convenable à la fai- » blesse humaine, de penser qu'il n'y a du mal » sur la terre que parce qu'il est impossible » qu'il n'y en ait pas, parce que l'être parfait » et universel ne peut rien faire de parfait et » d'universel comme lui. »

Il dit ailleurs : « L'origine du mal est un » abîme dont personne n'a pu voir le fond..... » La question du bien et du mal demeure un » chaos indébrouillable pour ceux qui cherchent

» de bonne foi ; c'est un jeu d'esprit pour ceux
» qui disputent ; ils sont des forçats qui jouent
» avec leurs chaînes. »

Les apôtres, les fondateurs de religions ne se sont pas exprimés avec la même réserve. Tous au contraire ont apporté leur solution du grand problème, prétendant imposer leur sentiment comme un dogme sacré, frappant d'anathème quiconque ne l'acceptait pas.

Ce qu'ils ont enseigné généralement, c'est que Dieu se sert de la souffrance pour éprouver les hommes auxquels il réserve des dédommagements dans une autre vie, s'ils traversent celle-ci en obéissant à ses lois ; ils ont présenté la douleur comme un moyen d'épuration, une occasion de mériter.

De cette manière le mal est l'œuvre de Dieu puisqu'il fait partie essentielle de ses plans. En nous créant, Dieu nous ouvre une voie douloureuse pour regarder comment nous marchons, et nous récompenser ou nous punir en conséquence.

Dieu paraîtrait plus généreux sans doute, s'il offrait le bonheur à tous, sans délai et sans conditions.

Le Judaïsme et le Christianisme l'ont compris, puisqu'ils enseignent que l'homme fut placé d'abord dans un lieu de délices dont il s'est fait expulser par ses fautes. Telle est l'idée qui domine encore aujourd'hui, et que nous devons surtout examiner ici.

Disons dès ce moment qu'en donnant, comme tous le font, le nom de *Chrétiennes* aux croyances qui prétendent s'appuyer sur le *Christ*, nous ne rendons pas celui-ci responsable des choses qui se prêchent en son nom, même quand elles sont absolument contraires à ses enseignements.

§ 3.

Créé pour le bonheur mais livré à son libre arbitre, l'homme a pu choisir, il a choisi en effet la mauvaise voie. Il s'est détourné du devoir, il a transgressé la loi, il est tombé. Le mal s'est introduit sur la terre par l'écart, par la désobéissance de l'homme.

Telle est la chûte suivant la Genèse, en écartant l'intervention du mauvais esprit, aux tentations duquel l'espèce humaine eût été livrée dès le premier jour.

Nous aussi, comme on le verra, nous regardons la chûte de l'homme comme résultant du

fâcheux emploi de sa liberté; mais nous n'acceptons pas les conséquences de la chûte telles que le Chrétien les admet.

Il pense que, après la désobéissance, Dieu s'est détourné de la terre qu'il a frappée d'une stérilité relative, de l'homme qu'il a plus exclusivement abandonné à de mauvais penchants, à de funestes tentations. La colère divine, suivant lui, ne s'est pas arrêtée au coupable, elle s'est étendue sur toute les générations humaines, et notre pauvre espèce expie encore aujourd'hui un acte commis plusieurs milliers d'années avant l'apparition des êtres qui la composent en ce moment.

Tout homme cependant qui descend dans sa conscience, se sent parfaitement innocent de ce qui s'est fait pendant qu'il n'était pas: si elle souffre aujourd'hui par la seule faute de son père commun, l'humanité souffre injustement, et Dieu qui la frappe serait lui-même condamné par tout juge équitable, s'il était un tel juge auquel on pût en appeler de sa sentence.

Impuissants à répondre, diront-ils que je m'égare parce que je prétends raisonner sur un mystère ?

Mais, ici, rien n'est mystérieux. Un mystère, comme nous l'avons dit, est une chose sur laquelle l'esprit humain n'a pas de prise et ne peut rien affirmer. Ce caractère n'appartient certainement pas au péché originel.

Tous nous comprenons très-bien, sans difficulté, cette faute et ce châtiment, tous nous sentons profondément qu'il est injuste de venger sur nous le mal qu'un autre a fait. Nous sommes innocents, et Dieu nous frappe..... Il nous fait expier une faute qu'il nous était radicalement impossible d'empêcher !.... Il y a là, non pas un mystère, mais une évidente autant que sanglante iniquité !....

« Une vérité ne saurait être contraire à la » raison, et bien loin qu'un dogme combattu par » la raison soit incompréhensible, on peut dire » que rien n'est plus facile à comprendre que son » absurdité. »

Ces paroles de Leibnitz que M. Nicolas s'approprie en les citant, frappent directement sur le dogme du péché originel, car *rien n'est plus facile à comprendre que l'absurdité, que l'iniquité* d'un châtiment héréditaire. Le dogme et la raison sont inconciliables ; on ne peut accepter l'un sans dépouiller l'autre de ses droits les plus manifestes.

Et si la raison doit être suspectée quand elle parle si clairement, où s'arrêter?..... Avons-nous bien fait de déserter, sous son impulsion, ces autels du paganisme devant lesquels tant de générations et de si grands hommes ont courbé la tête.

§ 4.

Voyons cependant comment M. Nicolas prétend sortir de ce pas difficile.

« Que ceux qui rejettent le péché originel, » dit-il, comme contraire à la justice de Dieu, y » regardent à deux fois. Il est un fait qu'ils ne » peuvent nier, c'est le malheur et le malheur » héréditaire de l'humanité. En présence de ce » fait, écarter le péché originel, c'est découvrir » la justice de Dieu beaucoup plus que l'imputation héréditaire du péché ne peut le faire, » c'est lui enlever tout principe légitime d'action. » Si Dieu paraît injuste en imputant à l'enfant » la faute du père, il est bien plus injuste encore » en le châtiant pour une faute que le père lui-» même n'aurait pas commise. Et, comme il est » incontestable que l'enfant est châtié, il est » nécessaire d'admettre qu'il l'est pour une faute

» qui, n'étant pas immédiate, est nécessairement » héréditaire. »

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère! Disait le loup pour se justifier en dévorant l'agneau. M. Nicolas cherche à couvrir la justice de Dieu par un raisonnement identique.

§ 5.

Les paroles de M. Nicolas sont d'ailleurs un aveu très-net que, devant la conscience que Dieu nous a faite, le châtiment héréditaire est une iniquité. C'est cependant surtout dans ses exigences morales, dans les susceptibilités de son cœur que l'homme a besoin d'être contenté; c'est de ce côté qu'il ressentirait le plus douloureusement des blessures.

M. Nicolas dit: L'homme souffre, le fait constaté, Dieu paraît moins injuste en le punissant pour la faute de son premier père, que s'il le châtiait, sans qu'une faute eût été commise.

Pour moi l'iniquité est la même.

J'aurais un égal mépris pour celui qui frapperait sans cause un pauvre enfant, et pour celui qui le frapperait parce qu'il aurait eu à se plaindre du père?

Mais s'agit-il sérieusement de démontrer que Dieu n'est injuste qu'à un degré moindre !.... Dieu injuste !.... N'est-il pas la justice éternelle !..

Sentant que ses efforts n'ont pu donner aux autres une conviction qu'il ne trouverait pas dans sa propre conscience s'il y sondait avec résolution, M. Nicolas convient de son impuissance, puisqu'il ne dédaigne pas d'user de ce dernier et pauvre argument :

Il faut bien croire ce que je vous dis, puisque, sur la cause du mal, on ne peut rien dire de plus satisfaisant.

De quel droit M. Nicolas pose-t-il des bornes dans le champ d'investigation de l'intelligence ? Comment ose-t-il affirmer qu'on ne verra jamais mieux qu'il n'a vu ?

Chaque jour une découverte se fait, et tous connaissent aussitôt ce que nul ne savait le jour précédent.

Nous espérons démontrer ici qu'une autre explication du mal est possible, qui se concilie parfaitement avec la pensée d'un Dieu souverainement juste et bon, en entendant les mots, justice et bonté, suivant le sens qu'ils ont dans notre âme, le seul sens que nous puissions leur donner.

§ 6.

En prenant pour base de leur croyance un Dieu injuste, les hommes se mettaient sur le penchant d'un abîme jusqu'au fond duquel ils devaient rouler.

Vainement Jésus, s'inspirant de son cœur si bon, de son esprit si droit, tentera de les ramener à de plus saines notions sur la providence ; s'il dément à chaque occasion le Dieu de l'ancien testament, en présence des préjugés toujours prêts à étouffer sa voix, il ne peut pas le réprouver en termes formels ; et bientôt après lui saint Paul revenant à ce Dieu farouche, le complètera en faisant de lui le prototype de la cruauté, du caprice et de la déraison ! lisons ce qu'il écrit aux Romains :

« Car avant que les enfants fussent nés, et » qu'ils eussent fait ni bien ni mal, afin que » ce que Dieu avait arrêté par le choix qu'il » avait fait demeure ferme, non à cause des » œuvres, mais par la volonté de celui qui » l'appelle, il fut dit : l'aîné sera assujetti au » plus jeune.

» C'est ainsi qu'il est écrit : J'ai aimé Jacob » et j'ai haï Esaü !

« Il fait miséricorde à qui il veut et il endurcit » qui il veut.

« Mais, diras-tu, de quoi se plaint-il alors, » car qui peut résister à sa volonté?

« Mais plutôt, homme qui ose contester avec » Dieu, le vase d'argile dira-t-il à celui qui l'a » formé: pourquoi m'as-tu fait ainsi?

« Un potier n'a-t-il pas pouvoir de faire, d'une » même masse d'argile, un vaisseau pour les » usages nobles et un vaisseau pour les usages » vils. »

Est-il un raisonnement plus vide de sens, aussi bien que de cœur, que cette comparaison du potier avec Dieu. Quel rapport entre cette masse d'argile qui recevra une forme quelconque sans le sentir, sans y gagner et sans y perdre; et l'homme qui doit éternellement souffrir ou être éternellement heureux, suivant le caprice du Créateur au moment où il l'a formé.

Qu'il y a loin de l'idée de la prédestination, idée malsaine et propre seulement à donner des cauchemars aux hommes, après les avoir hébétés, aux enseignements si limpides de Jésus, qui résume ainsi sa doctrine: *Aimer Dieu et ses semblables!*

§ 7.

La sombre croyance devait traverser les siècles sans être adoucie par les progrès de l'humanité. Quand la Monarchie française atteignait à son point culminant, Bossuet écrivait au saint Pontife Innocent XII des paroles que je dois citer textuellement, car on douterait de ma fidélité à rendre la pensée du grand orateur:

« La damnation des enfants morts sans baptême » est de foi constante dans l'église. Ils sont cou- » pables parce qu'ils naissent sous le courroux de » Dieu et dans la puissance des ténèbres. ENFANTS » DE COLÈRE PAR LEUR NATURE, OBJETS DE HAINE » ET D'AVERSION, PRÉCIPITÉS DANS LES ENFERS » AVEC LES AUTRES DAMNÉS, ILS Y RESTERONT » ÉTERNELLEMENT SOUS L'HORRIBLE VENGEANCE DU » DÉMON. Ainsi l'ont décidé le docte *Denis* » *Petau*, l'éminentissime *Bellarmin*, le *con-* » *cile de Lyon*, et le *concile de Florence*, » et le *concile de Trente*; car ces choses » ne se décident pas par des considérations tout » humaines, mais par l'autorité de l'Écriture et » de la Tradition. »

Telle est l'idée qu'avait de Dieu, Bossuet, qu'on nous donne encore aujourd'hui comme un aigle

de science religieuse, comme un des pères du christianisme!

Cependant, ô mon Dieu, si nos pensées, si nos paroles pouvaient t'offenser, jamais plus sanglant outrage t'a-t-il été fait?.... Ils ont osé prétendre que *par un hideux caprice, tu tires du néant de pauvres enfants, pour leur faire pousser sur la terre quelques douloureux soupirs, et les jeter dans un gouffre où* ILS RENAÎTRONT ÉTERNELLEMENT POUR ÊTRE ÉTERNELLEMENT BROYÉS SOUS TA RAGE DE TIGRE ET D'IDIOT!

§ 8.

Impitoyable dans ses croyances, Bossuet n'était pas plus tendre dans ses actions. Il y avait accord parfait entre sa tête et son cœur.

Bossuet était un grand génie, un éminent orateur!... Je le veux bien... Mais talent oblige, plus encore que noblesse, et nulle admiration ne lui est due, s'il n'a usé de sa puissance que pour pousser le grand roi dans cette voie de persécution, qui a désolé et déshonoré son règne.

Quand ce petit-fils de Henri IV, pour assurer son salut en expiant, par les larmes de ses

sujets, les scandales et les fautes de sa vie, faisait sabrer, incendier, expulser, exécuter les protestants; quand il livrait leurs femmes et leurs filles à la brutalité de ses soldats, quand il arrachait les enfants à leurs mères, quand il peuplait aux dépens de nos provinces dévastées, les manufactures étrangères, les armées ennemies, Bossuet faisait entendre ce chant d'enthousiasme et d'allégresse:

« Epanchons nos cœurs sur la piété de Louis! » poussons jusqu'au ciel nos acclamations! et » disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau » Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau » Charlemagne, ce que les six-cent-trente pères » disaient autrefois au concile de Chalcédoine: » *Vous avez affermi la foi! Vous avez exter-* » *miné les hérétiques! C'est digne de votre* » *règne! C'en est le caractère propre!* DIEU » SEUL A PU FAIRE CE MIRACLE!... Roi du ciel conserve » le roi de la terre!... C'est le vœu des églises!.. » C'est le vœu des Evêques!... »

§ 9.

Pour juger un homme, dira-t-on qu'il faut se reporter au temps où il vivait? Eh bien! Voici ce

qu'un grand seigneur, contemporain de Bossuet, un catholique sincère, le duc de Saint-Simon, écrivait sur la révocation de l'édit de Nantes : (ch. 413 de ses mémoires).

« La révocation de l'édit de Nantes sans le » moindre prétexte et sans aucun besoin, et les » diverses proscriptions plutôt que déclarations » qui la suivirent, furent le fruit d'un complot » affreux qui dépeupla un quart du royaume, » qui ruina son commerce, qui l'affaiblit dans » toutes ses parties, qui le mit si longtemps au » pillage public et avoué des dragons, qui » autorisa les tourments et les supplices dans » lesquels ils firent réellement mourir tant d'in- » nocents de tout sexe par milliers, qui ruina » un peuple si nombreux, qui déchira un monde » de familles, qui arma les parents contre les » parents pour avoir leurs biens et les laisser » mourir de faim ; qui fit passer nos manufactures » aux étrangers, fit fleurir et regorger leurs Etats » aux dépens du nôtre, et leur fit bâtir de nouvelles » villes ; qui leur donna le spectacle d'un si » prodigieux peuple proscrit nu, fugitif, errant » sans crime, cherchant asile loin de sa patrie ; » qui mit nobles, riches, vieillards, gens souvent » très-estimés pour leur piété, leur savoir, leurs

» vertus, des gens aisés, faibles, délicats, à la » rame et sous le nerf très-effectif du comite » (garde-chiourme) pour cause unique de religion ; » enfin qui, pour comble de toutes horreurs, » remplit toutes les provinces du royaume de » parjures et de sacrilèges.... Telle fut l'abomi- » nation générale enfantée par la flatterie et par » la cruauté. De la torture à l'abjuration et de » celle-ci à la communion, il n'y avait pas sou- » vent vingt-quatre heures de distance, et leurs » bourreaux étaient leurs conducteurs et leurs » témoins. Presque tous les évêques se prêtèrent » à cette pratique subite et impie. Beaucoup y » forcèrent ; la plupart animèrent les bourreaux, » forcèrent les conversions et ces étranges con- » vertis à la participation des divins mystères, pour » grossir le nombre de leurs conquêtes dont ils » envoyaient les états à la cour pour être d'autant » plus considérés et approchés des récompenses. » Les intendants des provinces se distinguèrent à » l'envi à les seconder et à se faire valoir aussi à » la cour par leurs listes. Le très-peu de gouver- » neurs et de lieutenants-généraux de provinces » qui s'y trouvaient, et le petit nombre de » seigneurs résidant chez eux et qui purent » trouver moyen à se faire valoir entre les

» évêques et les intendants, n'y manquèrent pas.

« Le roi recevait de tous côtés des nouvelles » et des détails de toutes ces persécutions et de » toutes ces conversions. C'était par milliers » qu'on comptait ceux qui avaient abjuré et » communié : deux mille dans un lieu, six mille » dans un autre, tous à la fois et dans un instant. » Il se croyait au temps de la prédication des » apôtres et s'en attribuait tout l'honneur. Les » évêques lui écrivaient des panégyriques, les Jé- » suites en faisaient retentir la chaire et les mis- » sions. La France était remplie d'horreur et de » confusion, et jamais tant de triomphes et de joies, » jamais tant de profusions et de louanges !.... »

Lequel devant Dieu est le vrai chrétien, du grand seigneur équitable, humain, tolérant, ou de l'évêque courtisan et persécuteur?

§ 10.

De leur côté, les Protestants ont-ils beaucoup plus à s'énorgueillir de Calvin, que les Catholiques de Bossuet.

Ce sombre Calvin n'est-il pas le plus fougueux propagateur du dogme barbare de l'absolue prédestination?... Et quand il revendiquait pour

son usage, le droit d'examiner et de rejeter librement, ne faisait-il pas indignement saisir et brûler un réfugié, son hôte, son ancien ami, un homme d'un grand cœur, parce que celui-ci le dépassant dans la réforme, refusait d'accepter ses décisions comme les arrêts du ciel! Calvin ne justifiait-il pas ainsi toutes les violences des ennemis de la nouvelle religion.

§ 11.

Quant au temps présent, rien n'est changé dans l'âme de ceux qui s'obstinent à adorer le Dieu de l'Ancien Testament. Peu de mois se sont écoulés depuis le jour où les cardinaux de Rome (1)

(1) Ces cardinaux, par décence, font monter sur leur théâtre, au lieu de cantatrices des castrati, dont ils encouragent ainsi *l'élève*. Il est bien clair que ces pudibonds personnages ont perdu toute notion sur la distinction du bien et du mal. Ils ne sentent pas que la mutilation d'un enfant est un outrage à la nature, un crime mille fois plus affreux que toutes les fautes auxquelles pourraient les entraîner la vue et l'audition des cantatrices; quand même celles-ci leur feraient oublier ce vœu de chasteté absolue qu'il leur a convenu de faire, contrairement à la loi naturelle et à la volonté divine la plus clairement exprimée, comme la mieux justifiée.

ont jeté le désespoir dans une honnête famille en lui arrachant un enfant sous le plus frivole des prétextes ; et c'est hier que Monseigneur l'évêque de Montauban écrivait dans le journal le *Monde* :

« Que tous les catholiques y songent bien : ou » l'Eglise a fait constamment fausse route, elle » a violé le droit naturel, elle a péché en approu- » vant, en favorisant, en réclamant, en prati- » quant ce qu'on appelle intolérance, là où elle » avait le pouvoir temporel, ou il faut admettre » en principe que l'intolérance est un devoir » pour tous les gouvernements chrétiens, comme » elle l'a toujours professé, comme elle le professe » encore.....

Nous n'avions pas besoin de votre aveu, Monseigneur, pour savoir que l'Eglise regarde son passé sans pâlir, qu'elle n'en renie pas les pages les plus souillées de larmes, de boue et de sang. Ne voyons-nous pas en honneur à Rome, le nom le plus justement voué à l'exécration des siècles, le nom de *la sainte Inquisition* et l'habit des Dominicains ne reparaît-il pas, même en France, pays des esprits crédules, puisque plusieurs ont pu croire qu'il se trouvait quelque sentiment humain, quelque amour du

progrès et de la liberté, dans un cœur battant volontairement et par choix, sous cette sinistre livrée.

Disons, pour être juste envers tous, que les Protestants, quand ils dominent, ne sont pas toujours plus tolérants et meilleurs que les Catholiques. Les Luthériens suédois chassaient naguères du royaume d'honnêtes femmes coupables à leurs yeux d'avoir préféré, dans leur conscience, l'Eglise catholique à celle de Luther.

§ 12.

Quand je pense au respect, à l'admiration que ressentent pour Bossuet, Calvin, et pour quelques prédicateurs dominicains, tant d'hommes haut placés par l'intelligence et le cœur; je m'effraie quelquefois, et je me demande avec anxiété si la répulsion que m'inspirent les mêmes personnages, n'est pas l'effet d'un dérangement moral, d'une lésion dans la conscience dont, sans le savoir, je serais atteint.

Il me semble bien cependant que, pour les juger, je pars des notions les plus claires du bon sens, des lois les plus évidentes de la justice.

Bossuet et Calvin avaient prostitué leur âme à l'adoration d'un Dieu pervers, voilà pour leurs sentiments. Voici leurs actions : L'un et l'autre ont poussé la persécution des innocents jusqu'au meurtre.

Quant aux Dominicains, j'ai bien lu de certains d'entr'eux, de grandes et nobles pages en faveur de la liberté. Mais l'habit dont ils étaient couverts m'empêchait invinciblement de prendre leurs paroles au sérieux.

Un homme n'offenserait-il pas la morale publique s'il portait orgueilleusement le bonnet rouge, la carmagnole et la pique des plus mauvais jours de la révolution.

La carmagnole, toute rougie qu'elle est de sang innocent, est bien pâle cependant à côté de la robe qui a recouvert saint Dominique, (1) Torquemada et tant d'autres religieux de cet ordre

(1) On a prétendu laver saint Dominique de toute participation à l'extermination des Albigeois, en affirmant qu'il suivait Simon de Monfort ; mais pour agir seulement par la parole, pour convertir par la seule persuasion.

Ainsi, en présence d'un peuple innocent autant que pacifique, exterminé par le fer et le feu, c'est aux victimes non pas aux bourreaux que saint Dominique adressait ses exhortations, ce sont les martyrs non les assassins qu'il menaçait de la colère de Dieu!!!...

voué spécialement aux fonctions d'inquisiteurs.

En choisissant cette robe pour s'en parer, un homme ne proclame-t-il pas qu'il s'honore de succéder à ceux qui l'ont portée avant lui ; n'accepte-t-il pas tout le passé de cette institution dont l'histoire se mêle si souvent avec celle de l'affreux tribunal ?

§ 13.

Débordée par l'humanité et menacée d'isolement, l'Eglise a cédé en apparence sur quelques points qui soulevaient de trop vives, de trop unanimes répulsions.

C'est ainsi qu'elle permet aujourd'hui de croire que les enfants morts sans baptême seront reçus dans un lieu où ils passeront l'éternité sans plaisirs et sans tourments.

Moins barbare, ce dogme cependant est encore inique, indigne de Dieu par conséquent.

Dieu ne peut faire de différence entre deux êtres qui sont morts avant d'avoir eu le sentiment de leur individualité, la disposition d'eux-mêmes, la jouissance de leur libre arbitre.

Dieu est souverainement juste ! sur ce point capital *il ne faut rien céder*, ou la conscience

humaine s'oblitère, et tout est perdu, et l'on s'achemine encore vers ces aberrations suprêmes que nous avons signalées.

D'ailleurs l'Eglise permet aussi de croire à la damnation des enfants. Pour elle la question est douteuse, on peut avoir, sans compromettre son salut, l'une ou l'autre opinion. Faire de Dieu l'idéal de la férocité stupide est sans importance, ne constitue pas une hérésie !... Ah ! si l'on doutait de la transsubstantiation... ou si l'on osait prétendre qu'on n'offense Dieu que médiocrement en travaillant le dimanche !...

§ 14.

Quelquefois en pensant à la seconde vie à laquelle je crois fermement, je me représente l'étonnement et la confusion de ces saints et dévots personnages qui croient s'être assuré de si belles positions dans l'autre monde, quand ils y montent après avoir professé, dans celui-ci, des monstruosités sur le caractère de Dieu. Si, comme ils le prétendent, Dieu les appelait en sa présence, ne leur dirait-il pas :

« Comment avez-vous pu croire de moi ce que » vous n'auriez pas admis du plus insensé, du

» plus impitoyable des despotes ? — On vous » l'avait enseigné ! — Mais ne vous disais-je » pas le contraire ? Pourquoi refusiez-vous de » m'écouter, quand vous prêtiez, à la voix du » mensonge, une oreille si complaisante ? — » Vous ne m'entendiez pas — Menteurs !.... » N'avais-je pas gravé, dans votre conscience, » une exacte distinction entre le juste et » l'injuste ? Ne vous criais-je pas, PAR SA VOIX » QUI EST LA MIENNE, que l'innocent ne doit pas » être puni pour le coupable, que nul ne doit » répondre d'un crime qu'il n'a pu empêcher ?.. » N'avais-je pas écrit, EN CARACTÈRES MAJEURS au » fond de votre âme, qu'un fou furieux serait » seul capable de maudire un enfant encore » caché dans le sein de sa mère, ou suspendu à » ses mamelles ?... Taisez-vous !... Votre cécité » était volontaire, votre surdité était feinte, et » vos égarements sont sans excuse !... Retirez-» vous ! Soyez frappés de regrets et de confusion, » et que votre supplice se renouvelle chaque fois » que vous retrouverez dans votre mémoire ce » hideux produit de vos imaginations en délire » que vous avez eu l'audace de donner pour ma » ressemblance !... »

§ 15.

Les égarements, les crimes dans lesquels l'homme est tombé pour avoir accepté, malgré les protestations de sa conscience, une explication du mal qui supposait en Dieu l'injustice, ne le rappelleront-ils pas à lui-même? Ne comprendra-t-il pas enfin que, pour se mettre en la présence de Dieu, c'est au fond de son âme qu'il doit descendre; que, pour entendre la voix divine, c'est aux battements de son cœur qu'il doit écouter.

La foi, cette première des vertus théologales, ne doit pas avoir d'autre source. Avoir la foi, c'est croire aux affirmations du sens intime, c'est y croire quand même, contre les dénégations de l'univers, s'il le faut.

C'est la foi dans les vérités qu'ils avaient senties, dans les voix intérieures qui leur avait parlé, qui soutenait contre les railleries, les mépris, les persécutions et le martyre, ces hommes par lesquels l'humanité a marché vers la lumière: les Socrate et les Jésus, les Galilée et les Colomb, les Jeanne-d'Arc et tant d'autres qui sont tombés, mais en maintenant debout la vérité qu'ils apportaient.

Chercher Dieu en soi-même, avec un pur et saint amour pour le bien, n'est pas un témoignage d'orgueil. C'est un devoir pour qui prétend rester à la hauteur à laquelle Dieu l'a placé parmi les êtres de la création; pour qui ne veut pas que la divine empreinte pâlisse et se dégrade en sa personne.

La faiblesse du cœur, la défaillance de l'esprit sont bien plus à craindre que l'orgueil, pour troubler le sens moral.

Combien aujourd'hui, ne peuvent plus croire, quelque bonne volonté qu'ils y mettent, au Dieu des armées, au Dieu de colère et de vengeance, au Dieu de l'éternelle damnation.

Leur conscience proteste. Cependant ils n'ont pas le courage d'affirmer. Ils ont contre eux de si grands docteurs, de si saintes traditions.

Oseraient-ils mettre en balance, avec ces graves autorités, une émotion de leur esprit vierge de de toute étude spéciale, un simple soupir de leur cœur!

S'ils voulaient comprendre que les sentiments d'une âme pure sont les sentiments mêmes de Dieu; qu'ils ont Dieu de leur côté, s'ils voient de l'autre tant d'hommes érudits et des écrits si volumineux!

S'ils pouvaient se persuader qu'il faut consulter d'abord le livre écrit dans le cœur de tout homme de bonne volonté, livre toujours d'accord avec lui-même, dans ses mille et mille éditions !

Ils chercheraient ensemble cette voie de justice que Dieu tient toujours ouverte pour nous, et qui est en même temps la voie du bonheur ;

Et bientôt ils auraient trouvé. Cherchez, leur a dit Jésus, *cherchez et vous trouverez !*

CHAPITRE III.

DESTINÉE TERRESTRE DE L'HOMME.

> Je crois que Dieu a mis des âmes dans les corps humains, pour qu'il y eût sur la terre des êtres capables de la régir, et qui, voyant l'ordre harmonieux des corps célestes, le prissent pour modèle de leur propre genre de vie.
>
> CICÉRON.

> Les cieux instruisent la terre
> A révérer leur auteur.
>
> J. B. ROUSSEAU.

§ 1er.

Pour trouver la véritable explication du mal, il faut savoir d'abord, et précisément, en quoi le mal consiste. En d'autres termes, il faut connaître ce que se proposait le Créateur, quand il a mis l'homme sur la terre, le mal ne pouvant être que l'obstacle à la réalisation des projets de l'être souverainement bon.

Chercher à bien comprendre la destinée terrestre de l'humanité, est donc le premier pas à faire.

Pour résoudre le problème, reprenons-en les données.

§ 2.

DIEU A FAIT L'HOMME A SON IMAGE.

Si Dieu a fait l'homme à son image, s'il l'a doué de sentiments, de facultés analogues aux facultés, aux sentiments qui sont en lui, c'est nécessairement pour que l'être créé, utilisant ses dons dans sa sphère propre, prenne à son tour pour modèle, et cherche à imiter le Créateur gouvernant l'immensité où il agit éternellement.

La sphère d'activité de l'homme est la terre. C'est sur la terre qu'il est appelé à se manifester, comme Dieu se manifeste dans l'infini des mondes; c'est sur la terre qu'il doit faire descendre un reflet de la splendeur des cieux.

En un mot, ressemblant à Dieu, l'homme imitera Dieu, quand ses œuvres chanteront ses louanges, comme les magnificences de la création chantent les louanges de l'Éternel.

L'homme ne doit donc pas dédaigner la terre,

sous prétexte de chercher Dieu dans un monde plus parfait; son devoir actuel, SON SEUL DEVOIR, est de faire que, dans cette revue que Dieu passe incessamment des globes, des soleils, des univers, notre planète ne fasse pas tache; qu'il n'ait pas à s'en détourner pour contempler, avec plus d'amour, d'autres planètes mieux ordonnées et plus dignes de satisfaire ses regards.

Car Dieu donne à la population intelligente de chaque planète, l'administration de son globe, de sa parcelle d'univers; et c'est sur la planète la plus sagement conduite, qu'il a été le mieux compris et obéi.

Ne croyons pas que Dieu peut être content de nous tant que la terre, sur toute sa surface, n'est pas assainie, fertilisée, parée; tant que les populations qui la couvrent sont désolées par la misère et par le vice. Nous sommes, à ses yeux, des fermiers paresseux et incapables qui laissent envahir un riche domaine par les ronces et par les chardons. Certes, le maître de ce domaine serait mécontent, lors même que ses serviteurs eussent employé leurs journées à chanter ses louanges, à célébrer ses vertus..... Fertilisez ma terre, leur dirait-il, si vous voulez me plaire. Prouvez-moi votre attachement par une obéissance éclairée,

par des actions productives, si vous voulez que j'y croie.

§ 3.

Croyons aussi, croyons que pour plaire à Dieu, nous devons mettre en ordre la terre qu'il a confiée à nos soins. C'est pour cela, *c'est exclusivement pour cela que nous sommes ici bas.*

Pour mieux comprendre ce devoir et son importance, jetons nos regards sur la création.

L'univers est peuplé de globes s'ordonnant en groupes analogues au groupe de planètes dont la terre fait partie, et qui pivotent avec elle sur notre soleil.

Les groupes de soleils, à leur tour, se combinent pour former des mondes, semblables au monde lenticulaire vers le centre duquel nous paraissons placés, et qui renferme, avec le nôtre, tous les soleils de la voie lactée.

Un seul de ces mondes est plus riche en soleils que la terre en habitants; chacun d'eux cependant n'est encore, dans l'immensité, qu'un de ces petits nuages blanchâtres que le télescope fait découvrir dans toutes les parties du ciel; qu'un globule, qu'une nébuleuse, simple élément d'un

système plus complexe, d'une plus haute combinaison.

Quelque immense que soit pour nous, en continuant ainsi, l'ensemble de mondes et d'univers à la composition duquel nous nous élevons par la pensée, cet ensemble n'est jamais qu'une simple unité qui se perd dans les ensembles des degrés supérieurs.

Si l'esprit s'arrête nécessairement dans cette ascension, la réalité ne s'arrête pas, et les combinaisons se continuent, toujours de plus en plus vastes. Dieu est infini dans ses manifestations comme dans sa puissance, et, si l'univers avait des bornes, quelque éloignées qu'on les supposât, le Dieu de cet univers, ne serait, en définitive, à côté du Dieu que je conçois, que le Dieu d'un grain de sable.

§ 4.

Que l'homme est chétif, comme il végète inaperçu, microscopique, nul, au sein de ces êtres dont le nombre et la grandeur épouvantent l'imagination.

Que l'homme lève la tête cependant!.... Qu'il ose contempler ces géants qu'il sait enclore dans

son cerveau avec leurs orbites !... Dieu a fait l'homme à son image, il l'a nommé son représentant sur la terre !... Ce n'est pas un faible honneur que de ressembler à Dieu et de le représenter.

Cette harmonie des mondes, qui chante incessamment la gloire de l'Éternel, ne peut être complète, Dieu l'a voulu ainsi, si l'homme n'y contribue pas pour sa part, en établissant aussi l'harmonie sur les points où s'étend son action.

Vainement les planètes, les soleils, les mondes, les univers..... dérouleraient majestueusement leurs orbes immenses, échangeant entr'eux la chaleur, la lumière, la fécondité, la vie !... vainement chacun d'eux, suivant fidèlement sa route, viendrait au point donné, à l'heure dite, passer sous les yeux de l'Éternel !..... si chaque globe ne pouvait offrir sur sa surface, que sables arides et marécages empestés ; que rochers nus et torrents dévastateurs... s'il ne pouvait étaler, dans ses campagnes désolées, que des peuples misérables, étiolés, ignorants, vicieux, affamés, en haillons !.. Ah ! le spectacle de la création serait hideux, si toutes les humanités avaient, comme la nôtre, méconnu leur tâche ; si tous les globes étaient déshonorés, comme le nôtre, par la culture incohérente et incomplète, par les intempéries, les privations, l'égoïsme et la discorde.

Heureusement il n'en peut être ainsi ; quelques humanités, dans le premier âge, se détournent pour un temps de la loi, égarées sur les pas de prophètes menteurs. Mais les globes fidèles forment l'immense majorité, et les globes infidèles se rallient incessamment. Le concert de bonheur qui s'élève de tous les points de la création, n'est pas troublé par les plaintes rares de ceux qui cesseront de souffrir, quand ils voudront revenir à Dieu.

§ 5.

Quand ces grandes pensées se présentent à mon esprit, elles me paraissent lumineuses comme le soleil, solides comme le plus inébranlable des rochers.

Non, cette vie n'est pas une vie d'épreuve, d'exception, en dehors des harmonies de la nature. C'est une vie sérieuse, offrant à l'activité humaine un but réel, une part dans l'œuvre de tous les êtres qui travaillent avec Dieu à l'ordonnance, à l'embellissement de l'univers.

Non, la terre n'est pas une vallée de larmes, humble séjour que nous devons fouler dédaigneu-

sement aux pieds, en songeant au magnifique palais qui nous recevra, quand notre étape sera finie. La terre est un des milliers de joyaux faits pour resplendir au front de Dieu, et nous devons penser que le plus impérieux de nos devoirs est de l'affranchir de toute souillure, de l'orner, de l'enrichir, de l'émailler de fleurs et de fruits, de joyeux enfants, de mères heureuses, de vigoureux vieillards; en un mot, de la rendre digne de tenir sa place dans l'écrin de l'éternel!

§ 6.

Je le sens profondément, ô mon Dieu! par la reconnaissance et l'amour que ces pensées m'inspirent; telle est bien ta volonté, tel est bien notre devoir.

Quand ce devoir sera rempli, les hommes seront heureux. Heureux et vertueux, car, par un effet de ta bonté, bonheur et vertu marchent ensemble, inséparables compagnons, comme le malheur avec le vice.

Quelle vertu manquerait à l'humanité, si elle était heureuse dans chacun des peuples, dans chacun des individus qui la composent?

Si l'humanité était heureuse, elle ne connaîtrait

pas les privations. Elle saurait donc utiliser toutes ses forces, toute sa science pour des œuvres productives, elle n'en userait aucune partie dans des luttes infructueuses d'homme à homme, de nation à nation.

Si l'humanité était heureuse, personne ne serait opprimé ni trompé; si tous étaient heureux, c'est que chacun trouverait dans les autres, au besoin, appui, secours, consolation; c'est que la bonté, la générosité, la charité seraient au fond de toutes les âmes.

Si le bonheur était le partage de tous, l'amour pour Dieu descendrait ardent dans tous les cœurs reconnaissants.

Faisons donc en sorte que l'homme puisse dire à Dieu, en lui montrant la terre: J'ai obéi, j'ai compris tes vues bienfaisantes et je m'y suis conformé. Grand Dieu! Tu m'as ordonné d'être heureux, sois satisfait, je le suis!.....

§ 7.

Si la destinée terrestre de l'humanité est effectivement la gestion collective du globe, une grande loi de SOLIDARITÉ relie les contemporains entre eux, et les générations les unes aux autres. De

cette manière, Dieu paraît ne s'occuper que de l'ensemble, injustement oublieux des mérites, des droits de l'individu. Cette objection sera examinée, avec d'autres qui se présentent encore et dont nous ne nous dissimulons pas la gravité, quand nous parlerons d'une seconde vie, complément nécessaire de celle-ci.

En ce moment, c'est la destinée terrestre qui nous occupe, c'est sur elle que nous devons insister, car nous sommes au point de départ de routes divergentes, dont une seule conduit au but. On ne saurait assez réfléchir, avant de s'engager.

Avec les croyances que nous combattons, la vie terrestre n'avait d'importance que comme préparant la vie future. Le séjour de la terre était un temps d'épreuve, il importait peu pour chacun de nous, que ce temps s'écoulât dans les larmes ou dans la joie. Jouissances ou privations, la question n'était pas là ; il fallait que nous fussions sanctifiés !

Et nous pouvions être sanctifiés, quelque malhabile que fût notre gestion du globe ; quelque misérable que fût son état ; quelles que fussent l'incohérence et l'insuffisance de nos efforts pour l'embellir.

Nous étions sur la terre pour subir une sorte d'épreuve *francmaçonnique;* non pour concourir à une œuvre sérieuse, et pour être traités suivant nos mérites prouvés par les résultats de nos travaux. Dans ce système l'humanité n'est pas, les hommes sont indépendants les uns des autres ; ceux-ci s'élèveront à un bonheur infini, ceux-là seront livrés à des tourments sans fin. Dans ce système, chacun doit songer, avant tout, à soi, se préoccuper de son salut personnel qui lui importe par dessus tout; l'insolidarité, l'individualité, l'égoïsme sont la loi.

§ 8.

Si les hommes pensent que le mal est le résultat de leurs fautes, l'indice de leur culpabilité, la preuve de l'écart des plans de Dieu ; que leur devoir est de l'attaquer ; c'est avec confiance et résolution qu'ils entreprendront la lutte, pour la poursuivre jusqu'au succès.

S'ils savent en outre, qu'ils n'arriveront pas au bonheur individuellement, qu'il ne leur est pas donné de s'isoler de leurs semblables ; ils sentiront le besoin de s'appuyer les uns sur les autres, de coordonner leurs efforts ; poursuivant un but

commun, ils s'aideront, ils s'aimeront, ils seront régénérés dans leur cœur, comme dans leur esprit, par la passion mère des vertus sociales, l'amour de l'humanité.

Si les hommes admettent, au contraire, qu'ils sont ici-bas pour être éprouvés, que le mal est parce que Dieu veut qu'il soit ; ils n'essaieront pas d'en triompher, ils n'entreprendront pas l'impossible. La résignation est la seule vertu qu'ils pourront se proposer.

Livrés d'ailleurs à la préoccupation nécessairement dominante de leur salut particulier, ils auront, pour idéal, l'état intellectuel et moral que le *R. P. Félix*, de la compagnie de Jésus, livre naïvement à l'admiration dans son livre : *Progrès du Christianisme.*

« Pour échapper à toute peur, dit-il, il y a » un moyen bien simple : ne rien désirer, ne rien » posséder. Quiconque ne désire rien, ne possède » rien, n'a plus peur de rien. Celui qui ne désire » rien, pas même la vie, ne peut plus craindre » rien, pas même la mort. C'est la situation du » vrai pauvre de Jésus-Christ. Que peut-on lui » ôter dont la perte l'épouvante ?... La richesse ? » Il n'a pas d'héritage..... son foyer ?.. Il n'a » pas de foyer..... Sa patrie ?.... Le monde

» entier est sa patrie..... ou plutôt, la terre » lui est un exil. »

Déjà Molière avait dit dans Tartufe :

ORGON.

« Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,
» Et comme du fumier regarde tout le monde.
» Oui ! Je deviens tout autre avec son entretien ;
» Il m'enseigne à n'avoir d'attachement pour rien,
» De toutes amitiés il détache mon âme ;
» Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
» Que je m'en soucierais autant que de celà ! »

CLÉANTE.

« Les sentiments humains, mon frère, que voilà. »

Térence disait au contraire :

« *Homo sum, nihil humani a me alienum* » *puto.* — Je suis homme, je pense que rien de » ce qui touche l'humanité ne m'est étranger. — »

Ces deux citations mettent bien les deux systèmes en présence. Lequel est le plus religieux de l'orateur sacré ou de l'écrivain profane ?.... Que la conscience prononce !...

§ 9.

Quand l'homme songera sérieusement à organiser les sociétés pour le bien commun, il sera

puissamment soutenu par la main divine. En nous enjoignant d'agir, Dieu s'est réservé encore la plus forte tâche, et nous ne faisons rien sans son concours assidu.

Quand une graine est mise en terre dans des circonstances convenables, elle gonfle, germe, se développe, produit sa tige et sa racine; elle grandit, elle devient, suivant son espèce, plante annuelle ou vivace, herbacée ou ligneuse; elle fournit sa carrière en payant son tribut à l'humanité.

Le devoir de l'homme est de choisir la graine, le sol, la saison; de suivre le développement de la plante pour la préserver des excès de sécheresse et d'humidité, pour en écarter les végétaux et les insectes parasites.

Dieu s'est réservé de remettre à l'homme la graine douée de la faculté de reproduire la plante; de faire agir pour le développement du germe, l'accroissement de la tige, l'épanouissement de la fleur, la maturation du fruit; la rosée, la pluie, le soleil et les influences magnétiques de la nature.

Par le jeu des grandes forces de la création, Dieu nous vient incessamment en aide, et jamais il ne nous abandonne à notre faiblesse, quand nous marchons dans la bonne voie. Mais tout secours nous manque, les lois naturelles tournent même

contre nous, quand nous les méconnaissons, quand nous prétendons leur résister.

§ 10.

Ainsi Dieu fait toujours beaucoup; mais il ne DOIT pas, il ne VEUT pas tout faire. Il a réservé à l'homme, pour le rendre plus heureux et plus grand, une part dans l'œuvre commune. Justement enorgueilli du rôle d'associé auquel Dieu l'élève, l'homme doit s'en montrer digne, en s'efforçant de bien comprendre Dieu, pour le bien seconder.

Si Dieu faisait tout, tout irait bien sans doute; mais l'homme serait sans initiative, il ne participerait pas à la gestion de l'univers, il ne jouirait pas de son libre arbitre, il n'aurait pas à utiliser sa ressemblance avec Dieu, son existence comme être intelligent ne serait pas justifiée. Tombé au rang des êtres inférieurs, il serait, comme les animaux, infaillible et irresponsable, mais il deviendrait incapable du bonheur réservé aux seuls êtres intelligents, consciencieux et créateurs, bonheur composé et qui ressemble au bonheur dont Dieu lui-même jouit.

Dans cette société d'abeilles, qui attire si souvent les regards, tout est bien. Chaque individu

exerce sa fonction sans négligence, sans erreurs, sans tâtonnements. La génération nouvelle est habile autant que l'ancienne, rien ne s'apprend et tout se sait, et toujours la loi divine est observée sans infraction.

C'est que, dans la ruche, Dieu travaille seul; c'est qu'il tient sans cesse en main l'abeille bridée par l'instinct qui la conduit où elle doit nécessairement aller. Et l'abeille est heureuse du bonheur simple que lui permet son organisation.

Si le désordre qui règne aujourd'hui sur la terre, devait toujours durer, l'homme aurait peut-être à envier le sort de l'abeille.

Cependant le gérant du globe, le seul des êtres de la terre qui communique avec Dieu par la pensée, est appelé, on n'en peut douter, à une existence en tous points supérieure à celle des créatures soumises à sa juridiction.

Il faut donc que l'homme ne se soit pas encore élevé au rang qu'il doit occuper; qu'il ne se soit pas suffisamment emparé de son domaine; qu'il n'ait pas su plier, assez complètement, la nature à sa domination.

C'est que, pour qu'il entre dans sa destinée vraie, à l'homme, *à l'homme seul*, l'instinct ne suffit pas. Il lui faut encore la volonté, le savoir et

l'action; il lui faut d'abord et surtout cette confiance en Dieu, cette foi dans la sagesse et la bonté de ses lois qui fait éclore les sentiments élevés, les idées lumineuses, les saines études, les travaux féconds; tandis que de fausses notions sur la providence sont la source impure d'où découlent les sentiments haineux, les mensonges, les violences et les misères.

CHAPITRE IV.

ORIGINE DU MAL.

Peut-on cueillir des raisins sur les épines, et des figues sur les ronces.
St Mathieu.

Comme un père sur eux tu veilles,
Sur toi leur œil s'ouvre incertain;
Et tes ouvrages, ô merveilles!
Sont beaux comme au premier matin.
Gœthe.

§ 1er.

Après avoir compris ce que Dieu attend de l'homme en le plaçant sur la terre, il est facile de comprendre encore comment le problème du mal doit être posé, comment on peut concilier le fait du mal avec la pensée de la Providence.

Quand un globe a été lancé dans l'espace, quand, sur sa surface refroidie et solidifiée, les

mers ont trouvé un niveau convenable; quand les espèces minérales, végétales, animales sont arrivées à un point suffisant de développement; quand Dieu reconnaît que tout est bien disposé pour l'entrée en fonction d'un gérant, il y dépose l'humanité à laquelle il le livre.

Chaque humanité reçoit ainsi du Créateur, un globe bien pourvu des choses qu'elle peut désirer pour ses besoins et ses plaisirs; un globe engrené pour ses évolutions sidérales, à portée convenable des émanations, des influences des autres globes du système; chaque humanité est donc, dès l'origine, en puissance virtuelle du bonheur.

Pour satisfaire aux besoins peu variés, peu nombreux des générations premières, ignorantes et faibles, mais bien conduites par l'Instinct que la Raison ne domine pas encore, les produits spontanés d'une nature vierge peuvent suffire. (1) Mais, un peu plus tard, par suite de la multiplication de l'espèce, ces produits bruts ne sont plus en rapport avec les besoins plus raffinés des populations plus nombreuses, et l'homme doit faire

(1) Le souvenir de cette première époque est restée sous les noms d'Eden, de Paradis terrestre, etc., dans les traditions de tous les peuples.

usage de ses facultés pour tirer du globe, par un travail de plus en plus intelligent, un produit de plus en plus riche.

Si, sur notre globe, tous les efforts avaient convergés vers ce résultat, libre et heureux dans l'abondance, l'homme vivrait aujourd'hui en paix avec lui-même, avec ses semblables, avec Dieu; au sein d'une nature empressée de répondre à tous ses désirs.

Malheureusement, il n'en a pas été ainsi. Au lieu de penser sans cesse à accroître, pour l'avantage commun, la richesse générale, par un emploi de mieux en mieux combiné de ses facultés; c'est par la spoliation du faible que le fort a voulu s'élever. Détournées dès-lors de leur voie, les forces humaines se sont usées, les unes contre les autres, dans des luttes improductives; la justice a fui, la violence et la perfidie, avec leur escorte de misère et de vices, ont assuré leur domination.

C'est ainsi qu'a été rompu le lien qui unissait l'homme à ses frères et à Dieu; c'est ainsi que le mal est venu sur la terre, sans que Dieu l'envoie; c'est ainsi que l'homme a souffert, sans que Dieu ait levé la main pour le frapper.

C'est ainsi que l'homme est tombé.

Et si les générations présentes souffrent autant

que les générations passées, c'est qu'elles marchent dans les mêmes errements ; c'est qu'elles commettent les mêmes iniquités. Si le châtiment est commun, les fautes sont communes.

§ 2.

Mais chaque génération peut se rallier à Dieu et revenir à la voie du bien.

Car, après la chute, Dieu n'a pas gâté son œuvre pour punir l'homme qui recevait son châtiment de sa faute même. La création est restée ce qu'elle était, l'homme n'est pas venu au monde plus porté au mal, les lois naturelles n'ont pas été moins favorables à l'humanité. Tout était bien d'abord, tout est encore bien, et l'homme, quand il saura vouloir, s'acheminera vers le bonheur qu'il atteindra, quand il aura réparé les dégâts que lui seul a faits, ou laissé faire par incurie, sur la surface du globe et dans son propre organisme.

Voilà ce qu'il faut admettre, si l'on répugne à croire que le mal n'est pas de l'homme seul, que Dieu a contribué pour sa part au désordre, en rendant malfaisantes les lois de la création, afin de punir l'homme de ses égarements, en les imitant.

Peut-être n'accepterait-on pas sans difficulté ces affirmations, que l'homme n'a reçu du créateur aucun penchant malfaisant, que les lois naturelles ne sont hostiles par aucun côté. Examinons-les.

§ 3.

Prétendre que nous paraissons sur la terre avec des tendances au mal, tendances natives et constitutives de notre organisme ; c'est prétendre, en changeant les termes, que Dieu nous a organisés de manière à contrarier ses propres vues sur nous ; car les vues de Dieu sont bienfaisantes, et un germe de mal ne pourrait venir de lui, sans qu'il se trouvât en contradiction avec lui-même.

Pour faire accepter cette étrange pensée que l'homme, quand il sort des mains de Dieu, quand il naît dans des conditions régulières ; n'est pas, dans tous les détails de son organisme, un ouvrage digne de la suprême sagesse ; il faudrait prouver qu'il y a, dans l'homme, au moins un penchant d'une malfaisance manifeste ; et, bien que la démonstration, si l'on considère la chose superficiellement, paraisse facile à faire ; elle n'a pas été faite cependant, et j'ose affirmer qu'elle ne se fera pas.

§ 4.

Par penchant, j'entends toute force intérieure qui stimule la volonté, qui la fait naître et qui détermine l'action.

Cette force est toujours en nous. Elle ne dépend pas, pour naître et mourir, des circonstances extérieures; elle est un des éléments constitutifs de l'âme, tantôt active, tantôt latente, mais toujours prête à reprendre son activité.

Ainsi est l'amour, ainsi est l'ambition, ainsi la paternité, ainsi la faim, la soif, les tendances à satisfaire ses appétits sensuels.

Les penchants naturels sont tous de ce genre. En est-il un seul qui soit, par son essence, malfaisant?

L'amour élève le cœur, adoucit les mœurs, aussi bien que les formes et le langage. Il inspire de nobles pensées et de saints dévouements.

L'ambition détermine d'énergiques efforts de courage ou de méditation, chez celui qui veut s'élever en servant l'humanité.

L'affection familiale engendre des vertus qui l'ont fait signaler comme étant une vertu par elle-même.

Enfin, les appétits matériels sont les stimulants nécessaires de l'agriculture et de l'industrie.

§ 5.

Mais l'amour produit des désordres.

Mais l'ambitieux de haut titre bouleverse le monde, tandis que l'ambitieux de bas étage intrigue misérablement.

Mais le père s'enveloppe souvent dans l'égoïsme de la famille, et ne voit plus rien dans l'humanité, en dehors des siens.

Mais les appétits sensuels engendrent la brutalité, le vol, le meurtre, etc.

Nous ne le nions pas.

§ 6.

Nous ne nions pas, mais nous affirmons que si nos penchants produisent, dans certaines circonstances le mal, ils produisent le bien dans d'autres, que c'est en prévision de ces bons effets qu'ils nous ont été donnés.

Nous affirmons que, si l'on était parvenu à supprimer un de nos penchants, on aurait fait une bien mauvaise besogne. On aurait ainsi gâté

l'homme tout autant qu'on gâterait un clavier musical, en en retranchant une note.

Et, pour suivre la comparaison, si le meilleur clavier, sous une main malhabile, produit des sons discordants, sans qu'on s'en prenne à l'ouvrier qui a fabriqué l'instrument; nous devons être aussi justes envers Dieu, et ne pas l'accuser, dans son œuvre capitale, quand nous ne savons tirer que désordres et malheurs, du magnifique clavier de penchants dont il a composé l'âme humaine.

Ces penchants ne jouent pas convenablement dans nos sociétés; concluons qu'il faut modifier le mécanisme social, notre ouvrage, pour le mettre en accord avec notre organisme où la volonté de Dieu s'est traduite.

Agir autrement, c'est procéder comme font les Chinois à l'égard de leurs femmes; c'est mutiler le pied que Dieu a fait dans de justes proportions, pour le faire entrer dans une chaussure de forme arbitraire, ridicule produit d'une imagination dépravée.

Entre les penchants essentiels de l'homme, et les suites accidentelles de ces penchants, les Psycologues devaient établir la distinction radicale qui sépare la cause de l'effet, distinction facile à

reconnaître, qu'ils ont omise cependant. Dès-lors ils sont tombés dans les plus grossières erreurs.

§ 7.

Vivement épris d'une jeune femme, Paul est rebuté dans ses poursuites, un rival lui est préféré. Dans un transport de jalousie, il attaque ce rival et le tue.

Que conclure de ce fait?... Que l'amour a conduit Paul au crime... Sans aucun doute... Mais avait-il dans l'âme un penchant naturel auquel le crime seul pouvait donner satisfaction?. Voilà la question.

L'amour, ce penchant essentiel, était en Paul, avant qu'il eût rencontré la jeune femme; il eût persisté lors même qu'il ne se fût jamais trouvé en sa présence. Dans cette supposition, il eût aimé peut-être une autre femme, qui eût partagé ses sentiments; et sa vie entière s'écoulait, sans qu'il eût senti l'aiguillon de la jalousie.

Rien n'ôtera du cœur de l'homme, l'amour que Dieu y a mis. Mais la jalousie est le résultat de circonstances extérieures qui peuvent être ou ne pas être, et ne dépendent pas de notre organisme. L'amour qui nous pousse à l'exécution des

projets de Dieu sur nous, n'est pas nécessairement le germe des transports furieux qui contrarient ces mêmes projets.

Mettre le mécanisme social en harmonie avec la pensée divine, expliquée par l'organisation de l'homme, afin de n'offrir aux penchants que des occasions favorables à leur essor vers le bien, tel est le problème.

§ 8.

En voulant prouver la dépravation native de l'homme, suite de sa déchéance, des écrivains ont affirmé que l'enfant vient au monde naturellement porté au mal. Cette affirmation serait-elle vraie?

Mus par la bonne nature, obéissant sans résistance à l'impulsion divine, les enfants cherchent à s'initier à nos connaissances, à suivre, à comprendre nos travaux. Actifs, curieux, imitateurs, ils font des efforts incessants pour se développer physiquement et intellectuellement. Leurs mouvements, leurs actions, leurs pensées n'ont pas d'autre but.

Tels sont les enfants que les moralistes déclarent mauvais, quand ils modulent sur ce thème; et qu'ils appellent des petits anges, quand cela convient

à leurs élégies sur les douceurs de la famille.

Dominés par leurs tendances légitimes, ces pauvres petits êtres nous tourmentent souvent; leurs jeux bruyants nous fatiguent, leur gymnastique nous inquiète, leur envie de toucher, jusque aux objets fragiles ou dangereux, nous tient péniblement en haleine... Est-ce leur faute?... Est-ce la nôtre?

Avons-nous songé à un système d'éducation calculé sur les impulsions mêmes qu'ils ont reçues de Dieu; à une combinaison qui les mettrait en rapport seulement avec les objets qu'ils doivent manier, avec les obstacles qu'ils peuvent surmonter, avec les questions dont ils sont capables de comprendre les réponses.

C'est au milieu des choses et des idées, destinées à l'homme fait, que nous les élevons. L'enfant souffre de ce contact inconvenant, il réagit et nous fait souffrir; et c'est lui seul que nous accusons.

Et encore, malgré tant de fausses dispositions, qu'il est facile de trouver, dans ces chères petites créatures, des trésors d'affection, de générosité, de bons sentiments que Dieu leur a mis au cœur. Quel amour pour le beau et le juste! Quel attendrissement devant une noble action! Quelle vigoureuse indignation pour le faux!.... Tant que la

société ne les a pas blasés, en étalant sous tous ses aspects le mal, auquel leur candeur ne pouvait croire.

Le royaume des cieux est à eux, et à ceux qui leur ressemblent: a dit Jésus qui ne croyait donc pas plus que moi, à la méchanceté native de l'homme.

§ 9.

Je viens de parler des enfants qui ont reçu les tendres soins auxquels Dieu leur a donné droit, en les confiant à notre amour. Il en est beaucoup d'autres, je le sais, auxquels les minutieuses attentions, les douces caresses, si nécessaires au premier âge, sont impitoyablement refusées. Ceux-là peuvent se vicier promptement, faut-il s'en étonner.

Ah! c'est là le honteux stigmate qui signalera, au mépris de l'avenir, nos sociétés si vaines de leur science et de leur industrie, quand la première des sciences, la science du bonheur général leur fait si complètement défaut.

Quand l'homme souffre, quand la misère l'accable; c'est par sa faute, par son inconduite, disent ceux qui, satisfaits de leur sort, trouvant que la société est bien telle qu'elle est, voudraient

la laver du grave reproche, de laisser dans l'abandon ceux qui ne l'ont pas mérité.

En face de l'enfance malheureuse, cette pauvre excuse leur manque. Quel reproche adresser à cet enfant de cinq ans qui mendie?

Je l'ai vu, ils l'ont vu comme moi, pâle, nu, décharné, pleurant de froid et de faim!... Par où est-il coupable?.... De quel vice est-il déjà souillé?....

Et si cet enfant, voué de si bonne heure à la misère et à la démoralisation qui en est la conséquence; si ce malheureux enfant qui a vécu pour la douleur, qui n'a jamais entendu une parole affectueuse, qui n'a tiré que dureté et mépris de son contact avec ses semblables; si cet enfant, dis-je, devient méchant et criminel; s'il porte le trouble dans la société qui a manqué la première, et si cruellement, à ses devoirs envers lui; nous l'accuserons, nous le jugerons, nous le frapperons..... Et nous ne voudrons pas comprendre que, devant la justice éternelle, nous sommes tous les complices de ses forfaits!!.....

§ 10.

Après avoir montré que rien n'est à changer dans l'organisme de l'homme, je dois chercher

à faire comprendre que tout est bien encore dans la nature extérieure, qu'on ne pourrait, sans dommage, retoucher aux lois de la création.

Mais vous-mêmes, moralistes, vous tombez sans cesse en extase devant l'ordre admirable de l'univers. Il est vrai que bientôt après vous montrez que vous comprenez peu ce que vous dites, car tous vous admettez que cet ordre admirable — et il ne perd rien de votre admiration pour cela — produit la grêle et les tempêtes, les ouragans et les tremblements de terre, la peste, la fièvre jaune, etc.... ; toutes choses que vous attribuez à Dieu, sans vous douter de l'énormité d'un tel outrage, et sans cesser de l'appeler le Dieu bon.

Faisons un plus sage usage de cette raison que nous avons reçue pour étudier et comprendre les lois divines... Ouvrons les yeux et nous verrons ; si nous voulons entendre, ne fermons pas nos oreilles.

§ 11.

Sur le territoire d'une commune, s'il se trouvait de grandes surfaces d'eaux stagnantes, si de plus on y laissait se décomposer en plein air les cadavres

des animaux et des végétaux, des miasmes pestilentiels engendreraient de terribles maladies.

Et les sages du pays ne manqueraient pas de dire :

« La colère de Dieu est sur nous, sa main » nous accable ! Toutes nos familles sont en » deuil ! Courbons nos fronts, mettons-nous en » prière, offrons des sacrifices ! ainsi peut-être » nous apaiserons le Dieu vengeur, et nous » serons délivrés du mal. »

Un homme religieux dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire inébranlable dans sa confiance en Dieu, répondrait :

« Non, Dieu ne vous frappe pas, il ne se venge » pas, il ne se met pas en colère. Mais il a fait, » pour nous rendre heureux, des lois qui ne peu- » vent être transgressées impunément. Etudions » ces lois, conformons nous à leurs indications.

« Donnons de l'écoulement à nos marécages, » enterrons ou brûlons les cadavres ; le mal » cessera, quand sa cause ne sera plus.

« La vraie prière est d'obéir à Dieu. Nous » souffrons parce que nous conservons d'odieuses » coutumes contraires à ses desseins. Prenons des » habitudes plus sages, mieux en harmonie avec » les lois naturelles, nous ne souffrirons plus. »

§ 12.

Je viens d'écrire l'histoire même du choléra. Vers les sources du Gange, des peuples ignorants négligent toute mesure de salubrité. Là, sous un ciel de feu, des eaux stagnantes, des corps, des forêts entières en putréfaction engendrent des miasmes dont l'air se charge, et qu'il transporte avec lui. Sur sa route funèbre, les peuples sont frappés, les émanations de ceux qui succombent renouvellent dans l'air la source du mal, le fléau traverse des espaces immenses, il parvient jusqu'à nous !

Est-ce Dieu qui nous frappe? ou portons nous simplement la peine de notre incurie?

§ 13.

Mais, dira-t-on, sommes nous coupables, si les populations de l'Inde ne savent pas, ne peuvent pas assainir leur vaste territoire?

Oui, nous sommes coupables! Dieu donne la force au fort, pour que le faible soit protégé; les nations puissantes et éclairées doivent leur aide aux nations ignorantes et inertes. Telle est la loi de solidarité qui fait de toutes les races, de

toutes les nations, les parties diversement douées d'une seule famille.

Dieu l'a voulu ainsi. Le *chacun pour soi, chacun chez soi* est une absurdité, en même temps qu'une impiété. Le riche n'est pas tranquille au sein de l'abondance, quand la faim agite le pauvre dans la rue; il n'est pas donné à une grande nation de s'enfermer dans ses limites, insoucieuse des fautes, des perturbations, des douleurs des autres nations.

Dieu nous a donné la terre à exploiter, à assainir, à sillonner de routes et de canaux, à couvrir de peuples satisfaits. Voilà la tâche de l'humanité. Quand cette tâche sera remplie intégralement, l'homme aura obéi, il sera heureux. Mais, jusque-là, mais tant qu'une misérable peuplade gémira sur quelque point reculé, l'humanité entière sera menacée, parce qu'elle n'aura obéi que partiellement.

§ 14.

Sur quelques points, la lumière est assez évidente, pour que la solution du problème se soit offerte à tous les yeux. Les inondations en sont un exemple.

Il est des contrées du midi et du centre de la France, où les vieillards se rappellent encore avoir vu de vastes couronnes de forêts, sur des montagnes arides et chauves aujourd'hui.

Alors on n'y connaissait pas ces vents violents, qui maintenant ne cessent de souffler ; alors cette rivière, qui sillonne la vallée, était sage et fertilisante, elle n'abandonnait jamais son lit.

Les arbres abattus, les montagnes dénudées, la contrée a changé d'aspect. Les forêts n'opposent plus aux vents leurs puissantes cohortes ; les pointes sans nombre des arbres ne soutirent plus l'électricité des nuées, pour rétablir pacifiquement l'équilibre électro-magnétique ; les pluies ne sont plus retenues dans les terres, que les racines attachaient par leur mille réseaux aux flancs les plus inclinés ; les eaux tombent et se précipitent en quelques instants, elles s'élancent en torrents furieux et portent leurs ravages dans les campagnes terrifiées.

§ 15.

Pour la régularisation et l'alimentation des cours d'eau, Dieu a établi à demeure les glaciers, sur les montagnes les plus hautes ; sur les

montagnes secondaires il a fait croître les forêts.

Il est heureux que l'homme n'ait pas d'intérêt privé qui l'engage à dévaster les glaciers, et qu'il n'ait pas puissance d'exécuter une telle entreprise !

Le rôle des forêts pour aménagement des eaux est signalé depuis longtemps. La Peyrouse dit dans l'histoire de ses voyages de 1785 à 1786.

« Les naturels de l'île de Paques ignoraient » que, dans les petites îles, au milieu d'un » océan immense, la fraîcheur des terres cou- » vertes d'arbres peut seule condenser les nuages » et entretenir ainsi, sur les montagnes, une » pluie presque continuelle qui se répand en » sources dans les différents quartiers. Les îles » privées de cet avantage sont réduites à une » sécheresse horrible qui, peu à peu, détruit les » plantes et les arbustes, et les rend presque » inhabitables. M. de Langlade et moi, nous ne » doutâmes pas que ce peuple ne dût le malheur » de sa position à l'imprudence de ses ancêtres ; » et il est vraisemblable que les autres îles de la » mer du sud ne sont arrosées que parce que, » très-heureusement, il s'est trouvé des mon- » tagnes inaccessibles où il a été impossible de » couper les bois. »

§ 16.

Ainsi d'une part, les épidémies, les épizooties, etc., d'autre part les inondations, les dénudations, les orages, les tremblements de terre mêmes sur lesquels l'électricité exerce une si grande influence, ont pour cause, non le mauvais vouloir de Dieu, mais l'inertie de l'homme ou ses fausses manœuvres.

Et l'homme pourra par la culture intégrale et raisonnée de la surface de la terre, quand il s'en sera rendu maître comme il le doit, tout en ajoutant à ses richesses, purifier l'air, régulariser le régime des eaux, prévenir toute perturbation atmosphérique ou électro-magnétique.

On s'étonnera peu de ces affirmations, si l'on réfléchit à l'action réciproque de l'atmosphère et des végétaux qui cherchent la vie dans ses éléments.

Chaque végétal n'est-il pas un absorbant des gaz, en même temps qu'une pile électrique? chaque feuille d'un arbre n'agit-elle pas comme la pointe d'un paratonnerre, dont la tige est le conducteur? Chaque forêt ne détruit-elle pas insensiblement la force des courants d'air qui s'agitent?

Et si le bon entretien de la peau est, pour la

santé de l'homme, une condition capitale; le bon entretien de la surface du globe, ne doit-il pas avoir une égale influence pour la régularité des fonctions de celui-ci?

§ 17.

Si l'homme cherchait enfin, dans l'accomplissement de ses devoirs de gérant du globe, l'emploi de ses facultés physiques et intellectuelles, il trouverait à utiliser ces facultés d'une manière trop productive, trop entière, trop attrayante, pour qu'il fût encore exposé à retomber dans les écarts et les excès qui l'énervent physiquement, et moralement le dégradent. Ces dernières sources du mal seraient donc encore taries.

CHAPITRE V.

NULLE SOUFFRANCE NE VIENT DE DIEU.

> Dieu, dit-on, ne doit rien à ses créatures. Je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur a promis en leur donnant l'être. Or, c'est leur promettre un bien que de leur en donner l'idée et de leur en faire sentir le besoin.
>
> J. J. Rousseau.

§ 1.

« Je vous le dis et je vous le répète, dit l'abbé » Beautain (philosophie du christianisme), le » mal n'a pas été créé par Dieu, le mal n'a point » de substance, point d'être. Il n'est qu'une néga- » tion ou le refus fait par la créature d'admettre » la vérité, la vertu de l'être. Le mal est un » immense mensonge, le reniement de l'éternelle » vérité. »

Si le mal n'a pas été créé par Dieu, s'il n'a jamais sa cause en Dieu ; le mal n'est autre chose que l'écart même de la créature, et tout est bien dans la création, puisque tout, l'écart excepté, est l'ouvrage du Créateur.

Si le mal n'est que le refus, fait par la créature, d'admettre la vérité, la créature peut triompher du mal en cessant de refuser ; à moins que le refus ne soit forcé, ce qui ferait remonter à Dieu la responsabilité du refus et la responsabilité du mal.

A ces conséquences directes des principes posés par M. Beautain, on peut joindre encore, comme déduction rigoureuse, cette autre vérité qui rehausse singulièrement la majesté divine : Dieu ne s'irrite pas, ne punit pas, ne frappe pas. Il n'emploie, pour venger ses injures, ni prisons, ni enfers, ni bourreaux, ni démons.

Car, si Dieu infligeait un châtiment, ce châtiment serait un mal qui viendrait de lui, et le mal ne peut avoir sa source en Dieu.

Cependant la justice, qui est l'essence même de Dieu, demande que chaque faute soit punie, et punie suivant sa gravité.

C'est aussi ce qui a lieu. L'écart de la vérité est une souffrance, en même temps qu'une faute ; la

souffrance est d'autant plus grande, que l'écart a été plus grand ; et plus l'homme s'est éloigné, plus il lui est difficile de revenir.

Par des excès, l'homme ruine sa constitution physique. Il ruine aussi sa constitution morale, et ce n'est pas, comme nous l'expliquerons plus tard, dans la vie présente seulement, qu'il ressent les effets de cette dégradation.

L'écart individuel a d'ailleurs, dans la société, un retentissement plus ou moins douloureux, parce que la société n'est jamais complètement innocente de la chute d'un de ses enfants.

§ 2.

Sur ce sujet, M. de Lamennais a dit :

« La permanence de l'être humain après le » phénomène appelé la mort, la diversité pour cha- » cun de l'état qui suit, selon qu'il a vécu mora- » lement bien ou mal : ces deux croyances » inhérentes à notre nature, sont universelles. » Mais dans le développement des idées qui y » correspondent, la raison, abusée par de fausses » analogies ou égarée par d'autres erreurs, a » souvent altéré les simples enseignements de la » conscience native. Ainsi, glissant à son insu

» même sur la pente d'un anthropomorphisme dan-
» gereux, elle s'est représenté le souverain être
» distribuant les peines et les récompenses futures,
» comme sur la terre les juges les distribuent,
» par une libre détermination de leur volonté
» propre, arbitrairement, en ce sens que la peine
» et la faute n'ont entr'elles aucun lien nécessaire
» tandis que, en réalité, elles sont liées de la
» même manière que la cause et l'effet, dont
» l'intime relation résulte de leur essence, et dé-
» pend d'elle directement et uniquement. La peine
» sort de la faute, comme la souffrance de la
» maladie, selon des lois premières qui sont
» immuables, et qui sont les lois mêmes de
» la vie.

« On s'est également persuadé que la peine
» renfermait en elle-même une vertu expiatoire;
» en d'autres termes, que la souffrance guérit la
» maladie. Ce qui conduit à cette exécrable opi-
» nion, que Dieu se complaît dans les peines et
» dans les souffrances de l'être puni.

« De là le zèle de persécution, de là ce
» débordement de cruautés infernales au moyen
» desquelles, chez tant de peuples, une fré-
» nétique piété a cru satisfaire à la justice
» divine. »

§ 5.

La pensée que Dieu n'est jamais l'auteur du mal, qu'il ne se complaît pas dans la souffrance, est si simple, si saine en même temps pour le cœur, qu'elle devrait être admise sans hésitation. Mais l'idée contraire est si fortement enracinée dans les esprits, qu'elle passe pour un axiome, et que jamais nous ne sommes certains d'avoir suffisamment protesté.

Quels ravages ce funeste préjugé n'a-t-il pas faits dans les consciences?... Quand un malheur tombe sur nous, n'admettent-ils pas tous qu'il vient de Dieu?... QUE SA SAINTE VOLONTÉ SOIT FAITE! Disent-ils.

Ainsi, grand Dieu! quand cet enfant se tord dans les convulsions de l'agonie, sous les yeux de sa mère éperdue, c'est par ta sainte volonté!... c'est par ta sainte volonté que cette affreuse nuée, chargée de fluide électrique, va dévaster ces champs et affamer ces laborieux campagnards!.... c'est encore par ta sainte volonté que la peste terrassera, pour en faire de hideux cadavres, les plus robustes de cette population!..... C'est toujours par ta sainte volonté que la dernière ressource du pauvre contre la faim, la pomme de terre noircit, que le

raisin se corrompt, que les saisons sont en désordre!.. Tous le disent, de l'orient à l'occident, dévots et philosophes, chrétiens et mahométans!.... sur ce seul point, ils ont su se mettre d'accord.

Non! non!... Quand l'humanité debout le crierait par ses cent millions de voix, je ne le croirais pas! J'ai compris et je sais, ô mon Dieu, que ces fléaux te sont en horreur; que tu nous a donné, pour les vaincre, l'intelligence et la force; que tu gémis de notre lâcheté qui les tolère!.... Je sais que ce qui arrive par ta sainte volonté, c'est le bonheur; que, si le mal nous atteint, nous n'avons à nous plaindre que de nous-mêmes.

Je sais toutes ces vérités, ô mon Dieu! et c'est avec une joie immense que je m'en sens pénétré!.. Car c'est bien dans ces hautes méditations sur tes lois, que l'âme attristée par la sombre contemplation des sociétés présentes, peut trouver de saintes espérances et de puissantes consolations.

§ 4.

Nous avons montré déjà par d'illustres exemples, usqu'où peuvent tomber, même des hommes de génie, quand, étouffant la voix de leur cœur, ils

se prosternent devant un Dieu capable d'injustice et de cruauté.

Nous allons donner un exemple d'un autre genre d'aberration, de celle qui naît de la pensée que nos douleurs réjouissent le ciel, qu'on plaît à Dieu en s'humiliant, en s'abaissant, en se livrant aux pratiques les plus abjectes.

Entre cent écrivains inspirés par le même sentiment, nous choisissons M. de Montalembert parce qu'il est de notre temps, parce qu'il passe, à juste titre sous plusieurs rapports, pour homme de talent et d'esprit, parce qu'il est accepté comme éminemment religieux par un grand nombre de catholiques.

Voici quelques passages qui se lisent dans son abrégé de l'*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie Duchesse de Thuringe*, (Paris 1841). (1)

(1) Rappelons encore une fois que nous n'attribuons pas, aux ouvrages que nous citons, une importance exagérée. C'est l'idée inspiratrice de l'ouvrage que nous cherchons à saisir, quand cette idée est fausse, et qu'elle est assez répandue pour être un sérieux obstacle aux progrès de l'humanité dans la connaissance de Dieu.

Au lieu de la vie de sainte Elisabeth, nous aurions pu prendre celle de saint Labre, le dernier promu des saints. Cette vie nous eût édifié au même degré et dans le même sens; nous n'en relèverons qu'un seul trait.

Saint Labre lacérait, avant de le porter, un mauvais cha-

§ 5.

Sainte Elisabeth, du consentement de son époux, avait fait vœu d'obéissance absolue envers maître Conrad, son confesseur; et celui-ci, pour éprouver la patience et la soumission de la princesse, n'allait pas de main morte. *N'allait pas de main morte* est ici l'expression propre, car Conrad, à chaque bonne occasion la rouait de coups. Exemple :

peau qu'on lui donnait, pour le rendre encore plus mauvais.

Si saint Labre avait échangé, chez un fripier, son vieux chapeau contre deux chapeaux pires, afin de donner un de ceux-ci à quelque mendiant, son action eût été bonne, puisqu'elle eût été utile; nous la louerions comme une œuvre de charité.

Mais saint Labre souillait son chapeau, simplement pour le rendre plus laid. Quel sens peut avoir cette action?

On dit aux enfants, et avec raison, quand ils gaspillent quelque chose: *Il ne faut pas jeter le bien du bon Dieu.* En détériorant son chapeau, saint Labre diminuait la richesse sociale, il s'obligeait à mendier plus tôt un nouveau vieux chapeau dont il priverait un autre pauvre. *Il jetait le bien du bon Dieu.*

L'action est donc mauvaise par elle-même. Le principe qui l'a dictée est-il meilleur?

Saint Labre pensait évidemment qu'il plairait à Dieu d'autant plus, qu'il serait plus répugnant à voir.

Cependant Dieu se montre par ses œuvres, ami du luxe et

« Elle se rendit à ses ordres (à Oldembourg où il » l'avait appelée). Les religieuses du couvent » ayant appris son arrivée, demandèrent à maître » Conrad la permission de la faire entrer dans le » cloître. Conrad voulant mettre son obéissance à » l'épreuve, et l'ayant déjà prévenue de l'excom- » munication qui était encourue par les personnes » qui franchissaient la clôture, répondit: *qu'elle » entre si elle veut.* Mais Elisabeth prit cette pa-

de la beauté. Dans le plus humble jardin, il prodigue des magnificences en couleurs, en parfums, en délicatesses de tissus, de dessins et de formes, dont jamais nos arts ne parviendront à approcher.

Le principe est donc faux. Le sentiment qui a égaré saint Labre vaut-il mieux?

Saint Labre espérait, on n'en peut douter, qu'en dédommagement des mauvais chapeaux dont il se couvrait pendant sa vie, il obtiendrait de porter, pendant l'éternité, les plus magnifiques chapeaux du ciel.

Ainsi, action mauvaise, partant d'un faux principe, inspirée par un sentiment tout personnel: voilà ce que dit le bon sens de ce trait de la vie de saint Labre, ce qu'il dirait de la plupart des faits racontés sur lui.

Ajoutons-y une contradiction. Puisqu'ils en ont fait un saint, les prélats romains admirent nécessairement le personnage. Je n'ai pas encore entendu dire cependant, qu'ils eussent échangé, contre de vieux chapeaux, leurs chapeaux de soie, d'or et de pourpre.

» role pour une autorisation, et elle entra dans
» l'enceinte prohibée. Conrad l'en fit sortir, et lui
» ayant montré le livre où était inscrit le serment
» qu'elle avait fait de lui obéir en tout, il ordonna
» à un moine qui l'accompagnait de lui infliger,
» en guise de pénitence, ainsi qu'à sa servante
» Irmengarde, un certain nombre de coups avec
» un long bâton qui se trouvait là. Pendant cette
» exécution, Conrad CHANTAIT LE MISERERE ! !

« Irmengarde raconte qu'elle avait encore les
» marques des coups trois semaines après, et
» qu'Elisabeth avait dû les conserver bien plus
» longtemps, parce qu'elle avait été plus rudement
» traitée. »

Un ancien ami d'Elisabeth l'ayant invitée à veiller sur sa renommée, parce que « sa familiarité
» avec Conrad a donné lieu, chez le vulgaire stu-
» pide et ignoble, à des opinions perverses, et à
» des propos inconvenants, elle lui montra les
» traces récentes des coups qu'elle avait reçus.
» *Voilà*, dit-elle, *l'amour dont ce saint prêtre*
» *est animé pour moi, ou plutôt*, VOILA COMME
» IL M'ANIME A L'AMOUR DE DIEU ! ! ! . . . . .

A GRANDS COUPS DE BATON ! ! ! ! ! . . .

Elisabeth s'occupait des malades, des infirmes, des lépreux. Mais il ne lui suffisait pas de panser

leurs plaies, elles les baisait, elle buvait même les matières qui en découlaient, voici un trait de cette espèce :

« Un jour elle rencontra un mendiant qu'elle
» ramena chez elle et dont elle voulut aussitôt
» laver les pieds et les mains. Cette occupation
» lui inspira un tel dégoût qu'elle en frissonna,
» aussitôt elle se dit à elle-même: *Ah! vilain*
» *sac! cela te dégoûte, sache que c'est une*
» *boisson fort saine*. En disant ces mots, elle
» but l'eau dont elle venait de se servir. »

§ 6.

Je ne suppose pas que M. de Montalembert écrit pour troubler et assouplir l'intelligence des classes inférieures; je dois admettre, j'admets qu'il admire aussi ces traits de sainteté, qu'il livre au public pour son édification.

Eh bien! je le déclare : LE DIEU DE M. DE MONTALEMBERT N'EST PAS LE MIEN !

Mon Dieu est satisfait, sans aucun doute, si je me dépouille pour couvrir celui qui est nu; si je jeûne pour que mon frère ait du pain; si je surmonte toute répugnance devant la plaie que je vais panser; si je me résigne

à souffrir pour éviter des douleurs à mes semblables.

Mais il ne lui plaît nullement que, stupide à l'égal du faquir qui, les poings fermés, laisse croître ses ongles afin de les sentir entrer dans ses chairs, je recherche, sans motif, la douleur qu'il m'est ordonné d'éloigner des autres ET DE MOI-MÊME. Il ne veut pas que je refuse le pain dont j'ai besoin, que je jette mon manteau, que je recherche des ordures sans nécessité, sans utilité pour les autres, seulement dans la pensée qu'il lui est agréable que j'aie faim, que j'aie froid et que j'aie le corps souillé.

Non, mon Dieu n'aurait de goût, ni pour le saint personnage qui frapperait une femme avec brutalité, ni pour la dévote qui prétendrait lui plaire en buvant des immondices, en appliquant ses lèvres sur des ulcères.

Mais où donc Jésus, dans sa vie si noble, si pure, si décente en même temps, a-t-il donné, à ces prétendus chrétiens, l'exemple de ces dégradantes pratiques? C'est aux hideuses religions de l'Inde qu'elles reviennent de droit. Elles doivent plaire à ces idoles sous les chars desquelles se font écraser les dévots; qui se réjouissent quand les veuves se brûlent; qui

s'engraissent avec leurs ministres dans la fange et dans le sang.

Il serait inutile de s'étendre sur cette œuvre caractéristique de M. de Montalembert et des siens. De celui qui aurait besoin de mes réflexions pour comprendre que tout est faux, étroit, odieux en même temps, dans cette étrange manière de comprendre Dieu, il n'est rien à attendre; c'est un esprit mortellement empoisonné!

Je releverai cependant encore une fois les mêmes idées, dans le même ouvrage, où elles se reproduisent sous une forme plus dangereuse, parce qu'elles tendent plus directement à corrompre les bons sentiments que nous avons naturellement au cœur.

§ 7.

Après avoir été séparée de ses amis, de ses suivantes qu'elle chérissait et que l'aimable Conrad avait remplacées par deux mégères « qui la mettaient chaque jour à l'épreuve, » et l'accablaient de mauvais traitements, » Elisabeth doit encore renoncer à ses enfants en bas âge.

« Enfin une dernière épreuve était réservée à

» cette âme si tendre, et si dure contre toutes ses
» tendresses: ce devait être pour elle l'objet d'un
» dernier triomphe. On a vu comme elle s'était
» séparée de ses enfants pour lesquels elle res-
» sentait une affection dont l'amour divin seul
» avait pu dompter la violence. Cependant il pa-
» rait que cette séparation n'avait été ni complète,
» ni absolue; que le cœur maternel avait parlé
» trop haut; que, si elle n'avait pas conservé
» avec elle une de ses filles, ou même son fils,
» du moins elle faisait venir souvent un de ces
» chers enfants, pour satisfaire en le voyant, en
» le caressant, en imprimant sur son front inno-
» cent de nombreux baisers, aux exigences de sa
» tendresse de mère. Mais bientôt elle s'aperçut
» qu'il n'y avait plus de place dans son cœur
» pour deux amours, et qu'elle ne pouvait impu-
» nément le partager entre Dieu et une créature
» quelconque. Elle vit que ses caresses et ses
» baisers trop prodigués aux fruits de son sein,
» l'empêchaient de se livrer avec son assiduité ha-
» bituelle à la prière. Elle craignit de trop aimer
» un autre être que Dieu, et, soit à l'instigation
» de Conrad, soit de son propre mouvement,
» elle fit éloigner pour toujours ce dernier vestige
» de bonheur terrestre. »

§ 8.

Dieu, qui inspire même aux animaux, une si grande tendresse pour leurs petits, n'a-t-il pas donné à l'homme, de la manière la plus formelle, l'ordre d'aimer ses enfants, de vivre avec eux, de les envelopper de soins, de les couvrir de caresses.

Cet ordre, sainte Elisabeth, vous n'y croyez pas, parce qu'il n'a pas été dicté du sein des éclairs et gravé sur le granit; vous n'y croyez pas, parce que Dieu a pris simplement le soin de l'écrire de sa main, dans le cœur de tous les hommes, dans le sein de toutes les mères!...

Cet ordre, vous ne le prenez pas au sérieux, parce qu'il est agréable à suivre, et que vous ne reconnaissez à une loi le caractère divin, qu'autant qu'elle est dure à exécuter!...

Oui, vous acceptez facilement, comme devant plaire à Dieu, toutes les avanies qu'il plaît à maître Conrad de vous infliger; mais vous n'acceptez pas que Dieu exige que vous gardiez auprès de vous vos enfants, quand rien ne vous oblige à les éloigner!

La sagesse de la loi qui se traduit par des coups de bâton sur vos épaules, ne me paraît pas aussi

claire cependant, que celle de la loi qui rapproche les mères de leurs petits enfants.

Quelle idée avez-vous donc de l'Eternel? Êtes-vous bien sûre qu'il se sente flatté, qu'il vous sache bon gré des sentiments que vous supposez être en lui?

Et quand vous vous écriez, dans votre humilité orgueilleuse, vous croyant arrivée enfin au sublime de la perfection :

« Mes chers enfants eux-mêmes ne sont plus » que des étrangers pour moi, J'EN PRENDS DIEU A » TÉMOIN. C'est à lui que je les offre, que je les » confie, qu'il en fasse sa sainte volonté en tout. » Je n'aime plus rien, plus aucune créature, » je n'aime plus que mon Créateur. »

Avez-vous donc la certitude que Dieu ne vous réprouve pas au contraire, comme descendue au sublime de la stupidité, de l'égoïsme, de l'impiété, de la révolte contre ses lois les plus impérieuses, les plus claires et les plus saintes!.....

§ 9.

Voilà donc les traits sous lesquels ils se représentent la Providence! Voilà les hommages que réclame leur faux dieu, les sentiments qui lui

plaisent, les actions qui le réjouissent, les moyens par lesquels on mérite ses faveurs!

Et ce n'est pas tout. Il ne suffit pas à ce Dieu de nous imposer le pénible devoir de fuir ce qui nous attire, pour chercher les procédés les plus propres à souiller, à martyriser nos corps, à torturer nos âmes; il permet encore, pour mieux assurer notre perte, au génie du mal, à Satan, d'intervenir insolemment dans les affaires de ce monde, de nous détourner de sa loi, de nous dominer par nos attractions natives, de tendre des pièges à notre faiblesse, de nous saisir quand nous succombons, afin d'agrandir, aux dépens des cieux, l'affreux séjour dont il est le roi!

Oui! Ils ont affirmé, grand Dieu! que, pour faire respecter et sauvegarder ta loi, tu ne savais rien de mieux que les sombres inventions de nos tristes sociétés; qu'il te fallait aussi, comme aux puissants d'ici-bas, une sinistre escorte de licteurs, avec des faisceaux et des haches!

Ils doivent craindre leur Dieu cruel, l'implorer, se prosterner à ses pieds!... Mais peuvent-ils donc l'aimer?...

Les dieux capricieux et jaloux, les dieux injustes et méchants qui ont été offerts, qui sont encore offerts à l'adoration des mortels, ne

s'évanouiront-ils pas devant la pure et sainte image du vrai Dieu ?.... Est-il une de ces idoles qui puisse rester debout en pleine lumière ?.... Serait-ce le Dieu de Bossuet, tourmenteur des petits enfants ?.... ou le Dieu de Calvin et de saint Paul qui fabrique des hommes exprès pour une damnation inévitable ?... ou le Dieu, que je ne veux pas qualifier, de M. de Montalembert ?..

CHAPITRE VI.

DEVOIRS DE L'HOMME.

Qui travaille prie.

PROVERBE.

Ceux qui tireront l'épée, périront par l'épée.

St MATHIEU.

Quoi, des Pygmées,
M'appelant le Dieu des armées,
Osent, en invoquant mon nom,
Vous tirer des coups de canon !

BÉRANGER.

Etant entré dans le temple, il se mit à en chasser ceux qui y vendaient et qui y achetaient.

St LUC.

§ 1er.

Quand l'homme a méconnu ses devoirs de gérant du globe, quand par d'imprudentes manœuvres il a compromis l'ordre général, le salut commun, que doit-il faire ?

Réfléchir pour comprendre ses fautes, et, quand il a compris, agir pour les réparer.

Surtout qu'il ne se résigne pas à la souffrance, qu'il se garde de ce stupide fatalisme qu'on veut, en vérité, nous donner pour un sentiment chrétien.

Nous voyant sérieusement à l'œuvre pour réparer le mal et nous rallier à ses lois, Dieu nous sourit. Mais il nous prend en dédain, si nous essayons sottement de l'implorer, sans rien tenter pour sortir du désordre qui nous tourmente, et qui l'offense par conséquent.

Prier, au lieu de travailler, c'est espérer que les lois souverainement sages, qui régissent l'univers, seront changées par notre influence, et pour que nous n'ayons pas à revenir sur nos écarts, en des lois passagères, variables, incertaines; c'est prétendre que l'ordre disparaîtra de la création, par égard pour notre inertie, pour faire place au désordre, à la confusion.

Cette circonstance d'hommes priant pour éviter un mal, se présenterait à chaque instant; et, s'il nous écoutait, Dieu aurait à se contredire en créant tant d'exceptions à ses lois éternelles, que ces lois ne seraient plus. Où en serions-nous

quand, dans la création, tout serait arbitraire; quand tout aurait l'apparence du caprice, dans les décisions du Créateur.

§ 2.

L'homme n'a réellement qu'une chose à faire: Etudier Dieu, chercher à le connaître par ses œuvres, par ses lois; agir dans le sens qui lui sera donné comme résultat de cette étude.

La connaissance de Dieu et de ses manifestations constitue toutes les sciences, *toute la science.*

Les sciences mathématiques, physiques, naturelles ont pour base l'observation des phénomènes naturels, c'est-à-dire, des lois, des œuvres de la création; des lois, des œuvres du Créateur.

Les sciences morales s'appuient sur l'étude des qualités de Dieu, de Dieu qu'il faut chercher dans nos cœurs où il s'est peint.

Ainsi penser à Dieu, étudier ses lois pour s'y conformer; s'élever à l'amour de Dieu par l'intelligence de la sagesse, de la bonté qui sont en lui; tel doit être l'emploi de la vie, de la vie entière de chacun de nous.

Nous ne songeons donc pas à détourner

l'homme de Dieu, puisque nous voulons qu'il se mette sans cesse en sa présence.

Et l'on ne peut nous accuser d'impiété, quoique nous osions dire que la prière, telle qu'on la comprend aujourd'hui, la prière passive, la prière chrétienne est vaine, qu'elle est même une haute inconvenance pour le Créateur.

§ 3.

Quand nous demandons à Dieu d'écarter une douleur, nous supposons que la douleur vient de lui. Or ce qui vient de Dieu, c'est toujours le bonheur et la joie.

Si la douleur nous atteint, c'est que Dieu ne peut l'empêcher, c'est MALGRÉ LUI que nous souffrons.

Si Dieu pouvait nous éviter un mal, il n'attendrait pas nos prières pour le faire. Mais il ne peut nous contraindre, quand nous nous y refusons, à user des moyens de bonheur qu'il nous a mis sous la main.

Si nous chauffons une chambre avec du charbon, sans ménager un écoulement suffisant aux gaz carboniques qui se produiront, nous serons menacés de douleurs de tête, d'étourdissements, d'asphyxie.

Dieu, parce que nous le prierons, ne détournera pas le danger auquel nous nous exposerons par imprudence; il ne peut nous soustraire aux fâcheuses influences que nous nous obstinons à braver.

Dieu est tout-puissant: mais il ne peut pas à chacune de nos maladresses, transformer et bouleverser. Il ne peut pas faire et défaire, assembler et disjoindre, ordonner et défendre, avancer, reculer, tourner sans cesse au vent de chacune de nos supplications.

Cette nécessité d'obéir aux lois naturelles, place les créatures dans d'excellentes conditions de prévoyance et de conservation.

Qu'on imagine ce que serait un misérable globe où il serait possible de suspendre, par la prière, tantôt l'une, tantôt l'autre des lois de la création. Qui voudrait vivre dans un milieu où les phénomènes du jour pourraient être la négation des phénomènes observés la veille; dans un milieu où l'expérience n'aurait point de base, le calcul point de certitude, l'intelligence en un mot point d'emploi.

Tout est bien, parce que dans leur suprême sagesse, et sans cesser d'être immuables, les lois divines ont tout embrassé; parce qu'elles peuvent donner une satisfaction complète à tous nos

besoins, à tous nos désirs ; parce qu'elles offrent spontanément au delà de ce que nous oserions demander par la prière.

§ 4.

Les principes que nous avons posés ont à un haut degré les caractères de l'évidence. Ils seraient acceptés sans doute par un grand nombre s'ils devaient rester, comme théorie pure, sur les hauteurs de la métaphysique, s'ils ne conduisaient pas directement à l'action.

Pour plaire à Dieu, *pour faire son salut*, il ne s'agit plus en effet de foi abstraite, de formules, de croyances, de cérémonies, etc., il ne s'agit même plus de mérites privés sans effet sur le sort commun. Notre salut particulier dépend du salut général, et, pour plaire à Dieu, nous devons travailler toujours et résolument à purger le globe de ses souillures, à appeler, au sein de l'humanité, l'ordre et la justice.

Ces conclusions ne feront-elles pas reculer ? Les hommes de notre époque ont-ils assez d'énergie pour croire au succès, dans une semblable entreprise ? N'en repousseront-ils pas la pensée par le mot IMPOSSIBLE ?

Est-elle donc bien prouvée l'impossibilité d'obéir pour rentrer en grâce ? Quelles tentatives infructueuses a-t-on faites en assez grand nombre, pour ne plus conserver d'espoir ?

Comment aurait-on cherché, quand on croyait avoir la certitude qu'on ne trouverait pas ?

Ne pouvant expliquer le mal, ni le guérir, les traditions religieuses ont contribué à l'éterniser en enseignant que la souffrance est une condition fatale de la vie terrestre, que le bien n'y peut être qu'un fait anormal, une rare exception.

Puisque la douleur est à la foule, la jouissance au petit nombre, cherchons à nous élever au rang des privilégiés. Tel a été, par suite de cette croyance funeste, le désir commun. Ce but égoïste, offert seul à l'activité humaine, a flétri les cœurs, desséché les intelligences, et les hautes questions, les grandes pensées ne pénètrent plus dans les cerveaux trop étroits.

§ 5.

Dieu a-t-il donné à l'homme des forces physiques et intellectuelles suffisantes pour la parfaite exploitation du globe ? A-t-il doué le globe d'une fécondité en rapport avec nos besoins ?

Quand nous aurons employé toute la puissance qui est en nous, pour tirer du sein de la terre tous les biens qu'elle peut nous donner, si quelque chose nous manque encore, nous serons en droit de reprocher à Dieu nos privations.

Mais nous n'en sommes pas là !

La terre n'a pas encore refusé d'ajouter au tribut qu'elle nous paie, puisqu'une si grande partie de sa surface est encore inculte, puisque les parties cultivées sont loin de l'être dans les conditions capables de nous assurer un maximum de produits ; puisqu'enfin nous avons à peine sondé, par quelques points, dans ses entrailles, où Dieu a mis en réserve pour nous, de si grandes richesses.

D'un autre côté, nous ne prétendrons pas que les forces nous manquent pour faire plus, et pour faire mieux; nous n'oserions affirmer que nous employons exclusivement, pour le bien commun, tout ce que nous avons d'énergie.

D'ailleurs, pour multiplier notre puissance, la nature met chaque jour un nouvel agent sous notre plus complète domination. Hier, par la vapeur, nous avons annulé les vents et les courants contraires, nous avons réduit les distances et rapproché les peuples. Aujourd'hui, par

l'emploi de la matière qui forme la foudre, la pensée peut parvenir à toute distance, à l'instant même de son émission. Aujourd'hui les travaux d'un simple pêcheur nous ont instruits à cultiver, en quelque sorte, les rivières, les lacs et les côtes, à semer et à récolter le poisson. Demain, peut-être, nos navires sillonneront les airs avec la rapidité, avec la facilité de l'oiseau.

Au sein d'une nature si bienveillante, si disposée à se soumettre, que ne ferait pas l'humanité, si elle le voulait bien.

§ 6.

Par exemple, pour conquérir, assainir, fertiliser la terre dans toutes ses parties; boiser les montagnes et régler les climatures; dessécher les marais, transformer les déserts en oasis, étouffer aux lieux de leur naissance les vents brûlants et les miasmes pestilentiels ; supposons que la France dépense *seulement* le cinquième de son revenu annuel, trois cents millions; qu'elle mette *simplement* en campagne la partie la plus énergique de sa population, quatre cent mille hommes vigoureux, conduits par un nombre suffisant d'ingénieurs intelligents, de chefs intrépides.

Supposons que toutes les nations agissant de concert, fournissent de même, chacune un contingent en rapport avec sa puissance.

Une dépense annuelle de trois milliards, les efforts combinés de quatre millions d'hommes, seraient-ils sans résultat?

§ 7.

Mais vous vous récriez!... Vous demandez si je propose sérieusement ces énormes sacrifices, pour de pareilles rêveries!...

Vous avez bien raison!... Il serait insensé d'espérer qu'une telle détermination sera prise pour obéir à Dieu, pour ramener l'homme à sa destinée vraie, et le réintégrer dans ses droits.

Sans doute, la France et l'humanité s'imposent depuis longtemps, s'imposeront longtemps encore d'aussi grands efforts en hommes et en argent, mais dans un but bien différent. Avant tout, les hommes doivent se mettre en garde les uns contre les autres, ils ont à élever des escarpes, à manier le sabre et le fusil, à manœuvrer le canon. Il faut qu'ils stationnent, l'arme au bras, les uns d'un côté, les autres de l'autre de chaque

frontière, en attendant le moment où ils se mettront en joue!.... Ah! pour ces choses raisonnables, qui ne sentent pas l'utopie, que le sage peut avouer bien haut, rien ne doit être épargné!...

Alors, taisons-nous!.... abreuvons-nous en silence de larmes et de honte, et ne nous plaignons pas!.. Comment Dieu pourrait-il répondre à nos gémissements?... N'est-ce pas en nous couvrant de son mépris!...

§ 8.

Hélas! oui!... la seule chose que nous ayons organisée d'une manière digne de l'intelligence humaine, est l'Armée.

Dans l'Armée, par une constitution hiérarchique régulière et juste, chacun devant passer par tous les grades, toute position est honorée, et tous les sacrifices, celui de la vie compris, peuvent être demandés, sans qu'un murmure se fasse entendre. Dans l'Armée, la religion du drapeau, le dévouement de tous pour tous, se manifestent, avec le même élan, à chaque nouvelle occasion.

A armes égales, à courages égaux, une armée, par la puissance de son organisation, triomphe

sans peine d'une masse décuple, attaquant et se et se défendant sans méthode.

En cherchant s'il serait possible d'appliquer au travail producteur les principes d'une science qui donne de tels résultats, si les armées pourraient être, *non pas licenciées*, mais transformées, je sortirais du cadre que je me suis tracé. Mon but est seulement de montrer que l'humanité s'écarte de la voie qu'elle devrait suivre, qu'elle engage une partie considérable de sa force pour des œuvres déplorables, oubliant les travaux dont Dieu lui a fait un devoir. J'ai présenté l'armée comme un premier exemple de la déperdition des forces humaines, j'ai mis en parallèle ce qu'elle pourrait faire et ce qu'elle fait. Le second exemple plus frappant encore, que je vais donner, suffira pour compléter la démonstration.

§ 9.

Ce n'est pas sans hésitation que nous abordons le sujet qu'introduit ici l'ordre de nos idées. Nous sentons que nous allons soulever contre nous des préjugés à racines profondes; mais il nous est impossible de dissimuler nos convictions, de ne pas dire jusqu'à la fin, ce qui nous paraît

la vérité, et, quoiqu'il puisse en résulter, nous parlerons.

Les rapports matériels des hommes entre eux s'effectuent par deux fonctions essentielles: la *Production* et la *Consommation*.

Entre ces fonctions primordiales il faut un intermédiaire, afin que l'objet fabriqué, produit, soit transporté et présenté au lieu où le consommateur l'emploiera. Cet intermédiaire est le *Commerce*.

Nous considérerons donc ici le Commerce comme exerçant exclusivement sa fonction propre, comme entièrement dégagé du travail de production avec lequel, en fait, il est souvent associé!

Ainsi compris, le Commerce n'a pas d'existence par lui-même, il naît pour servir aux besoins des deux fonctions qu'il rapproche, et dans l'intérêt desquelles il doit agir.

S'il est nécessaire, pour le bien général, que la tâche du Commerce soit complétement exécutée; il est nécessaire, au même dégré, que cette tâche soit faite avec intelligence, avec ordre et avec économie; de manière à réduire, autant que possible, la somme des forces que la société est obligée de dépenser pour transporter, emmagasiner et offrir.

Lorsqu'on comprend si bien qu'il est mauvais d'entretenir un excès d'agents administratifs, comment ne comprend-on pas qu'un excès d'agents commerciaux est un abus du même ordre, et bien plus désastreux, puisqu'il se manifeste sur une échelle bien autrement vaste?

Si donc le Commerce fait la loi quand il devrait obéir, s'il parvient à tout subordonner à ses convenances propres, s'il multiplie sans mesure et sans nécessité ses rouages et ses agents, il y a renversement de l'ordre naturel et logique, usurpation et déperdition des forces sociales; déperdition double par l'entretien coûteux d'un matériel et d'un personnel disproportionnés avec l'œuvre à faire, et par le vide dans la fonction productive résultant de la désertion des agents commerciaux en excès.

Ce désordre règne aujourd'hui dans des proportions effrayantes. Oublieux du devoir qu'il devrait loyalement remplir, n'ayant pour objectif que lui-même, le Commerce s'est mis en opposition flagrante avec tous les intérêts sociaux. Au lieu de transmettre simplement au consommateur les objets garantis par le nom du fabricant, il presse sur celui-ci, afin d'en obtenir au plus bas prix ces objets auxquels il ne demande que de

l'apparence; puis il se tourne vers l'autre, pour l'exploiter en le trompant autant qu'il le peut sur la nature, sur la qualité, sur la valeur de ce qu'il lui vend. Il ne s'arrête pas là: pour augmenter son gain, il dénature les marchandises, il se livre aux falsifications les plus audacieuses, les plus dangereuses même pour la santé publique. De ce crime, le plus grave de ceux qu'il se permet, chacun fournirait aisément de nombreux exemples.

§ 10.

Le commerce est entraîné forcément dans cette triste voie, parce qu'il est exercé par un nombre d'agents beaucoup trop grand, et qui ne pourraient tous vivre de leur travail, s'ils ne réclamaient que la juste rétribution des services rendus.

La France entretient en effet, pour la fonction purement commerciale, peut-être un vingtième de sa population, quand un deux-centième suffirait.

Comment cet excès n'aurait-il pas lieu et ne tendrait-il pas à s'accroître. Il n'est pas de carrière dont la porte soit aussi grande ouverte, où les

coudées soient aussi franches, où l'anarchie prenne plus librement ses ébats.

Pour faire un bon charpentier, un apprentissage est nécessaire. Il faut joindre à la pratique des instruments du métier, des connaissances assez étendues en géométrie, stéréotomie, dessin linéaire, etc. Il est plus facile de faire un négociant, il suffit, dans bien des cas, des simples règles du calcul, jointes à la connaissance du mètre ou de la balance.

Combien le travail est léger pour le marchand. Au lieu de fatiguer ses membres et son intelligence comme l'ouvrier, l'ingénieur, le savant, l'artiste, ce marchand n'a que sa langue à remuer, quand le client l'arrache au *far niente* du comptoir. Cet autre circule avec des échantillons, répétant de porte en porte une phrase qui, toujours la même, n'exige pas une grande tension de son esprit; un troisième, pour décider s'il doit vendre ou acheter, se tient à l'affût des nouvelles, il en fabrique au besoin.

Telles sont les œuvres des commerçants, les services, si grassement payés, qu'ils rendent à leur pays.

Car ce n'est pas un mince salaire que prélève le commerce sur le fonds social, en rémunération

d'une fonction si déplorablement remplie. C'est un budget multiple du budget de l'état qu'il faut à sa voracité, budget qui pourrait être réduit de neuf dixièmes, si le service était établi pour satisfaire, le mieux et le plus économiquement possible, aux besoins de la société.

Il est facile de comprendre l'attraction qu'exerce une fonction où l'on entre sans effort préparatoire bien pénible, qu'on exerce sans beaucoup de fatigue, et qui montre en perspective des chances de bénéfice, que nulle part ailleurs on eût osé rêver; une fonction qui assure en outre, à celui qui réussit par des moyens quelconques, une somme de considération que n'obtiendra jamais le plus habile des travailleurs, le plus intelligent des ouvriers.

La fabrication a dans la consommation son contre-poids naturel, la force des choses maintient toujours un juste équilibre entre les deux fonctions.

Mais le Commerce est sans contre-poids, et si dix intermédiaires se sont déjà glissés dans une position qui n'en exigeait qu'un seul, vingt, trente peuvent s'intercaller demain dans le même lieu, aux frais du consommateur dont ils augmenteront les charges, sans que le fabricant en bénéficie..... au contraire.

Reconnaissons donc que le commerce a besoin d'une organisation, d'une réforme; réforme par laquelle la société tout entière ferait un pas considérable dans la voie du progrès.

Loin de nous la pensée de mettre à l'industrie aucune espèce d'entrave; pour elle nous demandons la liberté, et nous voudrions voir tomber toutes les barrières qui séparent encore les peuples sous ce rapport. L'expérience démontrerait bientôt, nous n'en doutons pas, que ces barrières étaient un obstacle au bien général, comme les barrières qui étaient autrefois entre nos provinces, étaient un obstacle au bien commun des Français!

Mais le Commerce n'est pas l'industrie, il est au contraire pour celle-ci un obstacle, un tyran. Pour affranchir l'une, il faut que l'autre soit organisé.

§ 11.

Il est d'autres circonstances, et en grand nombre, dans lesquelles l'humanité fait un déplorable emploi de ses forces vives; mais le Commerce et l'Armée sont les deux cas les plus importants, et nous pouvons nous y tenir. Ils

suffisent bien pour constater notre impéritie, pour enlever toute justice à nos plaintes, tout prétexte à nos récriminations.

Comment transformer les armées guerrières? Par quel mécanisme remplacer le commerce anarchique?... Ces questions et d'autres encore surgissent quand on songe au moyen de reconstituer la société. Mais ici nous n'avons pas de réponses à faire? La recherche des moyens n'entrent pas dans le plan que nous nous sommes proposé de suivre. (1).

Nous avons voulu définir clairement le but vers lequel l'humanité doit tendre, nous avons exposé les principes qui doivent la diriger. Ces principes sont-ils vrais, la difficulté plus ou moins grande de leur application ne peut les compromettre. Que l'humanité comprenne bien sa destinée terrestre, qu'elle fasse son œuvre qui est de travailler à la remplir, et chaque nouvel effort dans le droit sens, sera suivi d'un nouveau succès.

(1) Dans un autre livre que nous pourrions publier, si celui-ci était accueilli avec un peu de bienveillance, nous donnerions nos idées sur les choses à faire dans le sens du progrès.

§ 12.

Eh bien! dira-t-on, supposons que l'humanité s'est enfin décidée à comprendre les projets de Dieu sur elle et à faire son devoir.

Elle a conquis toutes les parties de son domaine transformé, par ses soins, en un immense jardin; elle s'est délivrée successivement, en détruisant leur cause, de toutes les maladies épidémiques et contagieuses; elle a su, en offrant à chaque aptitude physique et intellectuelle de chaque homme un emploi convenable, maintenir l'équilibre entre ces facultés, prévenir les excès, et affermir la santé générale, tout en créant la richesse... Supposons toutes ces choses...

Cependant, quoique l'homme ait fait son devoir, le malheur toujours l'atteindra, puisqu'enfin il doit être terrassé par la mort!

Il est vrai, l'homme doit mourir!... mais la mort naturelle, dont nous connaissons à peine quelques rares exemples, la mort régulière et normale, la mort dernier terme d'une évolution complète, la mort ne sera plus un mal!...

Quand notre conscience nous dira que nos jours ont été bien remplis, qu'aucun d'eux ne s'est écoulé sans que nous ayons travaillé, avec

Dieu, à faire régner sur la terre la justice, l'abondance et la paix;

Quand nous serons sans inquiétude sur ceux que nous laisserons après nous, parce que, dans une société bien organisée, tous auront une position convenable;

Quand nous aurons bien compris que la mort n'est qu'une transformation, qu'une transition d'un état de vie à un autre état de vie, analogue au passage du sommeil à la veille et tout aussi peu redoutable; (1)

Quand enfin, plein de confiance en Dieu, nous saurons, sans en jamais douter, que toutes les phases de notre destinée se succèdent comme il convient pour notre plus grand avantage;

Alors la mort naturelle, la mort par extinction de forces, sans secousses, sans à-coup, sans douleurs, la mort ne sera pas un mal!... (2)

Car la mère n'aura plus à pleurer sur un berceau vide;

(1) Nous parlerons de la seconde vie dans le Livre 2.

(2) Dans la société la mieux organisée, la mort accidentelle cependant ne sera jamais évitée complètement. Mais la mort naturelle deviendra la règle, la mort accidentelle l'exception; et chaque progrès des sociétés réduira cette exception à des proportions plus étroites.

Car l'enfant ne sera plus privé du père qui doit guider ses premiers pas ;

Car les fleurs de la jeunesse ne se flétriront plus, sans être remplacées par les fruits de l'âge mûr ;

Car enfin, quand il faudra se séparer du vieillard, riche d'années, dont le départ était prévu, nul ne songera à se soulever contre une loi dont la sagesse sera visible pour tous les yeux. Le vieillard lui-même se résignera sans peine à suivre les amis de son âge, dans le monde supérieur où il doit rajeunir, où il attendra ceux qu'il aime dans ces jeunes générations dont il se sépare.

LIVRE II.

SUR L'AUTRE VIE.

CHAPITRE I.

L'IMMORTALITÉ PEUT ÊTRE DE TROIS MANIÈRES.

> Il y a aussi des corps célestes et des corps terrestres, et les corps célestes ont un autre éclat que les corps terrestres.
>
> St Paul.

> Dieu rendra à l'âme son corps immortel, plutôt que de laisser l'âme, faute de corps, dans un état imparfait.
>
> Bossuet.

§ 1er.

Si je devais m'arrêter ici, si je n'avais rien à affirmer au-delà de ce que j'ai dit; mes idées sur Dieu, sur la destinée de l'homme seraient incomplètes, et l'édifice que j'ai construit chancellerait sous un effort dirigé convenablement.

L'homme n'est pas organisé, comme l'animal, pour s'occuper exclusivement du présent, la

pensée de l'avenir est toujours dans son âme, l'espoir et la crainte agissent fortement pour rendre son état actuel heureux ou malheureux. Il n'arrête pas même ses regards au terme de la vie, il les porte avec anxiété par delà la tombe, et, ce qu'il croit y voir peut exercer sur lui une influence assez énergique, pour qu'il fasse à un avenir qu'il espère, le sacrifice absolu du présent dont il peut jouir.

Dieu mentirait aux instincts qu'il nous a donnés, c'est-à-dire aux promesses qu'il nous a faites, si tout finissait pour nous avec le dernier soupir. C'est une existence sans fin que nous désirons, c'est à l'immortalité que nous avons droit, de par les sentiments dont Dieu a composé notre être!

Tel est le problème redoutable que je dois aborder encore.

Parviendrai-je à faire passer dans le cœur des autres, la conviction qui a pénétré dans le mien?.. Je n'en douterais pas si tous croyaient sérieusement en Dieu, en un Dieu bon, juste, intelligent. Mais, hélas! les religions comme les philosophies ont, à l'envi, accumulé contre Dieu, les préjugés les plus étranges, les plus déplorables erreurs. Comment rendre la vigueur à des esprits épuisés par

une maladie chronique, congéniale, dont ils ont une telle habitude qu'ils ne sentent même pas qu'ils en sont atteints.

§ 2.

Chacun trouverait cent motifs pour accuser Dieu, si la vie présente était notre destinée complète. Nous ne relèverons ici que les objections qui naîtraient, si l'immortalité nous était refusée, de notre manière particulière de comprendre le rôle de l'humanité sur la terre.

Ce rôle est la gestion du globe. Si sa gestion est habile, l'humanité récolte le bien; elle récolte le mal, si sa gestion est maladroite.

Dieu est juste ainsi envers l'humanité prise collectivement et considérée comme un être réel. Mais il n'est juste ni pour les individus qui forment l'humanité dans un même temps, ni pour les générations qui se succèdent.

Si l'humanité s'égare, pourquoi souffre-t-il avec elle, ce sage qui s'est épuisé en vains efforts pour la ramener?

Si l'humanité doit être heureuse un jour, pourquoi tant de douleurs aux générations du passé, tant d'avantages aux générations de l'avenir?

La génération même qui, rompant la première avec les anciennes erreurs, remettra l'humanité dans la bonne direction; cette génération s'usera avant d'avoir pu réparer le mal produit par des fautes et des dévastations séculaires; et d'autres jouiront de la récolte qu'elle aura préparée, par de grands et pénibles travaux.

Dieu paraît en outre joindre la maladresse à l'injustice, quand il confie l'embellissement et l'entretien du globe, à une suite de générations. N'agit-il pas avec l'imprévoyance de celui qui, pour les soins à donner à son jardin, prendrait chaque jour un jardinier nouveau? Par quel intérêt, par quel attrait ces travailleurs successifs s'attacheraient-ils à leur œuvre? Chacun d'eux, insoucieux du lendemain, ne chercherait-il pas seulement à tirer le meilleur parti possible du jour qui lui serait donné?

On est porté à se demander si Dieu n'eût pas agi plus sagement, en formant l'humanité d'un nombre déterminé d'individus, dont la vie eût été égale en longueur à celle de la planète. Tout paraîtrait bien alors, et Dieu demanderait justement compte aux hommes de l'état d'un domaine qui, depuis sa formation jusqu'à sa dissolution, ne sortirait pas de leurs mains.

Mais cette supposition est manifestement contraire à la réalité; après avoir passé quelques jours sur la terre, les hommes meurent, les générations s'évanouissent, et, si l'on en croit les apparences, l'avenir de l'humanité importe peu à ceux qui en sont sortis.

§ 3.

Avec une foi profonde, avec la certitude, bien enracinée dans l'âme, que les lois divines, par quelque côté qu'on les considère, se montreront toujours dignes de la suprême sagesse, dès qu'elles seront comprises; on ne se détourne pas, comme d'une impiété, d'une pensée qui semble une accusation contre Dieu.

Si l'objection qui se présente était négligée, on croupirait dans l'ignorance qui l'a produite. En la posant au contraire, on montre le désir de comprendre Dieu; et, si l'on parvient à la résoudre, on fait un pas dans la science, un pas d'autant plus grand que l'objection aura été plus sérieuse.

Nous enregistrons donc avec soin toutes les difficultés qui peuvent se présenter, contre la sagesse des lois providentielles. Si elles s'évanouissent devant notre théorie des destinées humaines, ces

difficultés serviront à celle-ci de contrôle et de démonstration.

Avant de poursuivre nos études sur l'immortalité, nous devons établir encore un point important.

§ 4.

Rappelons-nous que les êtres de la création, à quelque degré d'élévation qu'on les choisisse, hommes, planètes, mondes, univers, etc. ; s'ordonnent, avec des êtres du même rang, pour former des êtres nouveaux, des individualités d'un ordre plus élevé.

Si l'on suit, en montant, la série de ces individualités, on comprend qu'elles occupent, dans l'immensité, des espaces de plus en plus étendus ; qu'elles décrivent, dans des temps de plus en plus longs, des orbites de plus en plus vastes ; qu'elles fournissent leur carrière, qu'elles naissent, vivent et meurent dans un nombre de plus en plus considérable de siècles.

Comme il faut bien admettre que chacun des êtres appelés à se manifester dans la création, est destiné à parcourir toutes les phases de son existence propre, il devient impossible d'assigner une limite à la durée du monde visible, puisqu'on

trouverait toujours des êtres dont la vie s'étendrait au-delà de cette limite, quelle qu'elle soit.

Ceci s'applique au passé, comme à l'avenir. Les êtres les plus vastes qu'il nous est possible de discerner sont les nébuleuses, et ces globules qui ont pour molécules constitutives des soleils, se montrent au télescope aussi différents d'âge que les habitants d'une cité ; les uns jeunes, gonflés, de forme encore indécise ; les autres, dans l'éclat de la virilité ; d'autres enfin avec les apparences de la décrépitude.

Depuis quand les vieilles nébuleuses existent-elles ?.... Depuis quand les vieux univers de nébuleuses ?.... Et les vieux mondes formés de ces univers ?.... etc.

Tout conduit donc à faire reconnaître, dès qu'on prend l'infini en considération, que le monde visible, n'a pas eu de commencement, comme il n'aura jamais de fin.

§ 5.

Immuable dans sa pensée et dans ses déterminations, Dieu a toujours voulu ce qu'il veut encore aujourd'hui. Il a toujours été, par conséquent le néant, le vide, le chaos n'ont été jamais ;

il sera toujours, par conséquent les éléments ne se précipiteront pas les uns sur les autres, et le moment de la confusion, de la conflagration générale ne surviendra pas.

Variété éternelle dans une éternelle unité, telle est sa loi. Unité, parce que l'ensemble de la création a toujours présenté, présentera toujours une pareille harmonie, une semblable coordination des êtres qui la constituent; variété, parce que tous ces êtres évolutionnent, c'est à-dire naissent, se développent, déclinent et meurent, sans que rien se perde cependant dans ces incessantes modifications.

Ainsi, s'il fut un temps où notre terre n'était pas, si, à une certaine époque notre soleil s'est enflammé pour la première fois; d'autres terres se promenaient autour d'autres soleils, et les populations n'étaient pas moins pressées dans les cieux.

Et quand la terre se dissoudra, quand notre soleil s'éteindra épuisé par l'âge; de nouveaux globes se formeront, qui seront fécondés et conduits par de nouveaux soleils.

§ 6.

En affirmant que le monde visible, palpable, qui se révèle à nos sens a toujours été et qu'il sera

toujours; nous ne pensons pas à nier l'existence d'un autre monde, d'un monde dont nos organes actuels ne peuvent avoir la perception, d'un monde *invisible* POUR NOUS.

La nécessité de cet autre monde nous est au contraire démontrée. C'est ce monde que traverse du moins, si elle n'y doit pas séjourner, l'âme qui abandonne le corps auquel elle était temporairement unie. Si l'on croit l'âme immortelle, comme on ne peut avoir aucune notion sur la nature de cette âme, sur les éléments qui la constituent, sur le chemin qu'elle suit quand elle s'échappe, on doit reconnaître que ces choses ne sont pas du monde matériel au sein duquel nous vivons.

Nous affirmons donc en même temps les deux mondes, le visible et l'invisible, et leur coéternité. Nous affirmons qu'il n'arrivera pas ce jour où le monde visible s'abîmerait, où le monde invisible resterait seul, où la création perdrait un de ses caractères, un de ses aspects, une de ses splendeurs.

§ 7.

Ceci posé, l'immortalité peut être réalisée *pour l'homme* de trois manières, DE TROIS MANIÈRES SEULEMENT.

1° Par une existence éternelle dans le monde invisible, après une station dans le monde visible, ou sur la terre ou sur une autre planète.

2° Par une suite indéfinie d'existences analogues à la vie terrestre, soit en renaissant plusieurs fois sur le même globe, soit en passant d'un globe à un autre indéfiniment.

3° Par un alternat sans fin entre les deux mondes, l'âme stationnant tour à tour, pendant un certain temps, dans chacun d'eux.

Il faut admettre une de ces trois hypothèses, si l'on ne croit ni à l'anéantissement de l'âme, ni à sa fusion dans l'âme universelle, ce qui équivaudrait à l'anéantissement, toute individualité étant ainsi perdue.

On pourrait encore comprendre l'immortalité d'un être qui naîtrait dans le monde invisible et qui n'en sortirait jamais. Mais cet être qui n'aurait pas paru dans le monde visible n'appartiendrait pas à l'espèce humaine.

§ 8.

Il reste bien, en dehors des trois suppositions, le système de Pythagore et des Brahmanes, l'idée de la transmigration des âmes dans les corps

des animaux et des végétaux. Mais ce système peut être écarté à *priori*.

L'âme de l'animal est une parcelle détachée pour un instant de l'âme universelle où elle doit rentrer et se confondre. L'âme de l'animal est immortelle de la même manière que son corps dont aucune molécule ne se perdra ; elle est mortelle, comme le corps, quant à ce qui constitue son rôle actuel, son individualité.

Les animaux diffèrent de l'homme, au moral, par un caractère du premier ordre. Ils n'ont aucune préoccupation en dehors de leur existence présente, l'infini ne les affecte par aucun côté. Ils ne connaissent pas même la mort, par conséquent ils ne la craignent pas, ils ne redoutent que la douleur.

Les animaux ont été créés pour nous aider dans la gestion du globe, pour satisfaire nos besoins, pour ajouter à nos plaisirs. Dieu ne leur a fait aucune promesse, puisqu'il ne s'est pas fait connaître d'eux, et leur corps est parfaitement incapable de revêtir l'âme humaine.

L'homme qui décide du sort des animaux, leur doit une vie heureuse, terminée, lorsque cela est nécessaire, par une mort exempte de douleur. Quand l'homme inflige aux animaux d'inutiles

souffrances, quand, par exemple, il se fait un spectacle de leur agonie, quand il prend plaisir à les faire s'entre-déchirer, il commet une mauvaise action, et des facultés précieuses et délicates de son âme s'en émoussent.

On objectera peut-être aux fonctions que j'assigne aux animaux, que le tigre, le crocodile, la vipère, les insectes malfaisants si nombreux, ne paraissent guère avoir été créés pour notre satisfaction. Il se développe aussi des parasites de plus d'un genre sur un corps humain négligé et malpropre. Dans un cas comme dans l'autre le remède est à notre portée : des soins hygiéniques et de l'ordre.

Les animaux que nous jugeons malfaisants, qui le sont effectivement aujourd'hui pour nous, avaient cependant à remplir une fonction transitoire essentielle. Tant que l'homme est trop faible pour pouvoir, trop ignorant pour savoir maintenir un juste équilibre entre les éléments, entre les productions de la nature, ces animaux le suppléent. Les uns comme les chacals, les hyènes, les vautours, les oiseaux de rivage dépècent et font disparaître les corps, les matières dont la putréfaction empoisonnerait les airs. Les autres, comme les insectes, travaillent à la subdivision des substances qu'ils réduisent en atômes, afin que la force créatrice ressaisisse plus promptement les éléments que toujours elle est pressée d'utiliser de nouveau. Les plus puissants s'opposent à la pullulation exagérée des plus faibles, etc., etc.

Mais quand l'humanité s'avance, intelligente et forte, quand elle saisit les rênes d'une main ferme, elle refoule et fait disparaître sans peine, tous ces êtres qui lui nuiraient.

Cette question des animaux demanderait un développement que je ne dois pas lui donner ici.

§ 9.

En résumé nous avons établi dans ce chapitre, que le problème de l'immortalité sera traitée intégralement si l'on étudie trois hypothèses, une quatrième ne pouvant être posée.

Cherchons donc si l'immortalité est pour l'homme :

Par une éternité dans le monde invisible ;

Par une éternité dans le monde visible ;

Par un alternat éternel entre les deux mondes.

Faisons ressortir, devant la conscience et la raison, les conséquences de chacune de ces suppositions.

CHAPITRE II.

UNE ÉTERNITÉ DANS LE MONDE INVISIBLE.

> Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants.
>
> St Mathieu.

§ 1er.

Bien qu'accepté généralement aujourd'hui, la première supposition que nous avons faite, l'idée d'une vie éternelle dans le monde invisible, après une seule station sur la terre, présente d'insurmontables difficultés.

Pourquoi cette vie temporaire, d'une si parfaite insignifiance, par sa durée du moins, au seuil de la vie éternelle ?

Pour tirer la vie terrestre de son absolue nullité, on a dû exagérer son influence au point de glacer d'épouvante, on a fait de l'emploi des quelques

heures qui la composent, la cause unique de la position que nous occuperons dans l'autre monde, pendant l'éternité, position qui sera pour les uns la félicité, pour les autres la souffrance, et qui demeurera pour tous immuable.

Immuable, il le faut; car si le sort de chacun n'était pas à jamais fixé par la mort; si l'on pouvait encore dans l'autre vie monter et descendre, mériter et démériter, se racheter et se perdre; en un mot, si l'on avait, pendant toute l'éternité, la puissance de modifier, d'affaiblir, de détruire les effets de la vie terrestre; ces effets et cette vie n'auraient aucune valeur sérieuse. Omnipotente ou nulle, telle doit être la vie terrestre pour la vie éternelle; il n'est pas de terme moyen.

Omnipotente donc, car Dieu n'a pu, en la rendant nulle, se montrer indifférent aux vices et aux vertus d'ici-bas.

Ainsi la vie terrestre est un temps d'épreuve, et chacun des pas qu'on y fait, aura son retentissement, pendant tous les siècles des siècles.

Mais, cette épreuve, qui donc l'eût acceptée librement, qui donc eût consenti à courir cette formidable chance, à risquer ce terrible enjeu?.... Devant cette urne qui renfermerait, avec cent milliards de probabilités pour une existence heureuse,

une seule chance pour des tourments sans fin, on verrait reculer d'horreur le cœur le plus intrépide, l'âme la plus fortement trempée.

Si Dieu nous impose de force une destinée, que nous repousserions tous à de si barbares conditions, est-il notre bienfaiteur?... Lui devons-nous effectivement de la reconnaissance?....

Quelle opinion aurions-nous d'un père qui conduirait ses petits enfants, dans un lieu circonscrit par des abîmes, et qui les abandonnerait à leurs ébats, après leur avoir défendu d'approcher des bords? Que penserions-nous de lui, s'il continuait à agir de même, lorsque plusieurs déjà auraient expié par une mort cruelle, leur désobéissance étourdie? Lui concéderions-nous le droit de faire courir de telles chances à ces faibles créatures, qu'il avait pour devoir de protéger, même contre leurs propres écarts.

Dieu, pour lequel nous sommes plus faibles, plus chancelants que les enfants les plus petits, serait-il meilleur que ce mauvais père, s'il nous avait ouvert, en nous donnant la vie, la possibilité de tomber même par nos fautes, dans un état de malheur éternellement irréparable, en échange duquel mille et mille morts suivies de l'anéantissement seraient un présent inestimable.

§ 2.

Mais acceptons pour un moment la vie d'épreuves. Que d'iniquités encore dans l'application d'une loi qui n'est, par elle-même déjà, que le suprême abus de l'omnipotence!

L'épreuve du moins est-elle bien égale, bien complète pour tous... Cette vie si précieuse où l'on sème tout ce qu'on récoltera pendant l'éternité, n'est-elle jamais troublée, tronquée, brisée avant la fin de l'œuvre qu'elle doit accomplir.

Hélas!... Une pierre se détache d'un rocher, l'essieu d'une voiture se rompt, un cheval s'emporte, une soupape ne joue pas librement, et, pour plusieurs d'entre nous, l'épreuve finit rudement; et ceux-là tombent dans l'éternité: et ce qu'ils éprouvent aussitôt, douleur ou plaisir, jamais ils ne cesseront de l'éprouver.

Ils disent, je le sais, que c'est Dieu, non le hasard, qui a lancé la pierre, rompu l'essieu, effrayé le cheval... Je n'en crois rien... Mais qu'ils disent donc encore quelle épreuve ont subie ces enfants emportés par le croup, par la dentition, par les fièvres cérébrales; en un mot, ce quart des enfants qui meurent avant l'âge de quatre ans, ce tiers même qui ne parviennent pas

à quatorze. S'ils sont heureux dans l'autre vie, s'ils n'ont rien à envier, pourquoi, comme eux n'ai-je pas été transporté d'emblée au séjour de la félicité?... S'il leur reste des regrets, pourquoi ont-ils été éloignés du concours, auquel ils avaient droit comme tous leurs semblables.

§ 3.

Les souffrances, la mort des enfants sont des objections contre la Providence qu'aucune croyance encore n'a pu résoudre. C'est ce que déclare formellement saint Augustin quand il s'exprime ainsi:

« Lorsqu'on en vient aux souffrances des » enfants, croyez-moi, je suis dans de grandes » angoisses, et je ne sais absolument que ré- » pondre. Je ne parle pas seulement des peines » qui sont causées aux enfants, après cette vie, » *par la damnation éternelle à laquelle ils* » *sont nécessairement condamnés*, s'ils sont » sortis de leur corps sans le sacrement du » Christ; mais des peines que, dans cette vie » même, ils subissent sous nos yeux, et, si je » voulais examiner ces peines, le temps me » manquerait plutôt que les exemples. Ils lan-

» guissent dans les maladies, ils sont déchirés » par les douleurs, tourmentés par la soif et » par la faim, affaiblis dans leurs organes, » privés de leurs sens, agités par les êtres » immondes. Il faudrait démontrer comment ils » peuvent souffrir justement de telles choses, » sans qu'il y eut aucune cause mauvaise de » leur part. Car on ne peut dire que ces choses » ont lieu sans que Dieu le sache, ni que Dieu » ne peut résister à ceux qui les font, ni que » Dieu peut les faire ou les permettre sans » qu'elles soient justes. Lorsque les hommes » souffrent, nous avons coutume de dire que » leurs mérites sont examinés, pesés comme » Job, ou que leurs crimes sont punis, comme » chez Hérode. Du petit nombre d'exemples » qu'il a plu à Dieu de rendre manifestes, » nous concluons, par conjecture, à ceux qui » demeurent obscurs. Mais ceci ne se rapporte » qu'aux hommes faits. Pour les enfants, puis- » qu'il n'existe en eux aucun péché qui mérite » d'être puni par de si grandes souffrances, » expliquez-moi ce qu'on peut répondre. »

Les angoisses qu'il ressentait en pensant aux souffrances des enfants, prouvent que saint Augustin n'avait pas naturellement le cœur sans

pitié. Cependant pour avoir superposé, aux claires notions d'équité que lui donnait sa conscience, les déductions d'une logique appuyée exclusivement sur des textes et sur des traditions, le trouble s'était fait dans son âme, il se courbait aussi, résigné, devant le Dieu qui damne les petits enfants.

§ 4.

Mais examinons en lui-même cet autre monde où rien ne change: car, comme nous l'avons dit, la vie temporaire n'a de sens qu'à cette condition.

Chacun prend donc, en montant au ciel, un rang dans la céleste hiérarchie, et, pendant l'éternel écoulement des siècles, sa position ne variera plus.

Ainsi nul ne peut avoir la pensée, le désir de se rapprocher, en réagissant sur soi-même pour s'améliorer, des êtres placés à des niveaux supérieurs; nul ne peut chercher à mieux comprendre Dieu, en étudiant avec plus de sagacité les lois de la Création. Ainsi plus d'émulation, plus de progrès, plus d'espoir du mieux, plus d'activité intellectuelle!...

Là, on essaierait inutilement de venir en aide

aux plus faibles, pour les encourager, les soutenir, les attirer à soi; là on ne peut rien pour le bonheur de ceux que l'on aime; là, par conséquent, pas d'amour efficace, pas de charité!...

En un mot pas de vertus actives dans ce milieu où ces vertus n'auraient d'effet ni pour les autres, ni pour soi-même. Saint Augustin le déclare formellement quand il dit:

« De toutes les vertus de notre activité présente, » nous nous réduisons à cette vertu unique de » contemplation par laquelle nous contemplons » Dieu ainsi qu'il est écrit: *Dès le matin je serai* » *devant toi, et je serai contemplé.* »

Quelle pourrait être dans cette vie de contemplation passive la félicité toute passive des bienheureux?..... Exclusive de toute tendance généreuse, de toute aspiration vers le mieux; étrangère à toutes les tendresses du cœur, à tous les élans de l'intelligence; purement matérielle et égoïste par conséquent, cette félicité serait-elle digne d'être offerte par l'être suprême, comme le couronnement de la destinée des bons!...

L'instinct, sur ce point, n'a pas égaré les masses; et l'opinion commune n'est guère favorable à ce séjour, dont la description ne peut agir sur l'imagination, que pour la glacer.

§ 5.

Si, devant la raison, l'existence éternelle et immuable des élus ne peut se soutenir, est-il bien nécessaire de parler de l'existence éternelle et immuable des réprouvés, de l'Enfer que les chrétiens eux-mêmes, en très-grand nombre, ne supportent plus aujourd'hui, quoique le Catholicisme officiel maintienne le dogme dans toute sa rigueur:

« La non éternité de l'Enfer, dit M. Nicolas » dans *Philosophie du Christianisme*, abou- » tirait à ce résultat que l'homme pourrait dire » à Dieu: Je sais que vous pouvez me punir, » je m'y attends; mais je sais aussi que vous ne » pouvez me punir que dans une certaine mesure, » quelque grande qu'elle soit, passé laquelle » vous serez obligé de me pardonner et de me » rendre heureux. Eh bien! comme je me propose » un plaisir sans mesure de la satisfaction de » mes passions, je consens au châtiment que » vous me réservez, et à cette condition je puis » me livrer à tous les crimes, avec l'espérance » d'être un jour dans vos bras, et de forcer » votre miséricorde à mettre un terme à votre » justice. »

Dire qu'un homme s'imaginera QU'EN SE LIVRANT A TOUS LES CRIMES, il éprouvera UN PLAISIR SANS MESURE, me paraît d'abord une puérilité ; puis, si Dieu prononçait directement des sentences, comme l'admet M. Nicolas, quand il ferait grâce, ce ne serait pas à jour fixe ; il attendrait que le coupable eût mérité son pardon en effaçant ses mauvaises actions par de bonnes actions, ses mauvais sentiments par son repentir.

D'ailleurs nous verrons bientôt que la loi de justice, comme toutes les lois de la Création, se manifeste, autrement que ne le suppose M. Nicolas, avec une ampleur et une générosité qu'il ne leur soupçonne pas.

Pour que le bonheur des élus ne fût pas troublé par la pensée des tortures frappant incessamment sur leurs semblables, il faudrait qu'ils eussent au cœur les sentiments que leur prête saint Thomas d'Aquin, quand il dit :

« Les bienheureux, sans sortir de la place » qu'ils occupent, en sortiront cependant d'une » certaine manière, en vertu de leur don d'in- » telligence et de vue distincte, afin de considérer » les tortures des impies ; et, en les voyant, » non seulement ils ne ressentiront aucune » douleur, *mais ils seront accablés de joie*, » et ils rendront grâce à Dieu de leur propre » bonheur en assistant à l'ineffable calamité des » impies. »

Quels élus !... et quelles joies !... Pour les bienheureux de cette trempe les cris de l'agonie sans fin des pauvres petits enfants livrés aux démons, parce qu'un geste n'a pas été fait sur leur tête innocente, est sans doute un grand raffinement de volupté !

§ 6.

Nous allons extraire de *Terre et Ciel*, ouvrage remarquable de M. Jean Reynaud, quelques passages où cet écrivain traite de la vie éternelle, avec plus de talent et de lucidité qu'il ne nous est donné de le faire. Nous sommes heureux de trouver là, pour nos idées, un solide appui.

« ..... C'est par cette activité, comme nous » venons de l'entrevoir, que la ressemblance de » la créature au Créateur parvient à son suprême » complément. C'est par elle que la créature » entrant en association avec le Créateur, par- » vient à développer les perfections morales en » elle et autour d'elle, et que la création, » poursuivant son but, remonte incessamment

» vers celui dont la bonté la suscite et l'appelle.
» De plus, c'est par cette activité seulement que
» l'âme est en mesure de s'apaiser elle-même;
» en donnant satisfaction aux élans que lui
» inspire à chaque instant l'amour de Dieu,
» l'amour du prochain, l'amour d'elle-même,
» et ce n'est, non plus, que par elle que la
» destination bienfaisante imposée dès l'origine
» à la totalité de l'univers, et l'indépendance
» laissée aux individus qui le composent, arrivent
» à se mettre d'accord.

« Supprimez en effet ce divin principe d'acti-
» vité qui lie toutes les créatures l'une à l'autre
» pour les attacher à Dieu toutes ensemble,
» et les amener ainsi de concert à ces con-
» ditions supérieures d'existence auxquelles tout
» l'univers aspire, aussitôt tout se rompt, tout
» se dissout, et il n'y a plus que confusion : la
» vie est éteinte, le monde est amorti, et Dieu
» lui-même privé de ce mouvement extérieur
» auquel il préside, se replie sur lui-même et
» rentre, comme Brahma, dans l'extase de la
» contemplation solitaire. C'est où en est venu,
» dans sa lassitude profonde, votre triste moyen-
» âge, avec son dogme glacial de la consommation
» suprême. A lui, la responsabilité de cette inter-

» prétation aveugle du Mythe antique de la
» transformation de la terre. A l'entendre,
» l'heure une fois sonnée et le jugement prononcé,
» tout, dans l'univers doit prendre une position
» éternellement fixe et inaltérable. Plus de temps,
» plus de changement, plus jamais rien de
» nouveau ; plus d'actions charitables de la
» créature à l'égard de la créature ; plus de
» réflexions salutaires, ni d'emportements effi-
» caces vers Dieu ; les élus sont installés pour
» toujours, chacun à sa place, dans le Paradis :
» les réprouvés, chacun à la sienne, dans l'enfer.
» L'époque sera passée où les bons pouvaient se
» délecter en aidant leurs frères à sortir du
» mal, et en sentant la création céder à leurs
» instances, et gagner chaque jour, grâce à eux,
» une nouvelle douceur, une nouvelle beauté ; où
» ceux qui ont eu le malheur de s'égarer pou-
» vaient, après leur égarement, revenir à la
» lumière, et reprendre, en compagnie des fi-
» dèles, le droit chemin ; où ceux qui éprouvaient
» la sainte émulation d'atteindre au même rang
» que les êtres plus parfaits qu'ils apercevaient
» au-dessus d'eux, et de savourer avec eux les
» délices d'un voisinage de Dieu plus intime,
» étaient maîtres de s'élever selon leurs désirs

» et de se rapprocher continuellement de leur
» divin modèle. Il n'y a plus, dans la terrible
» suite de ces siècles des siècles, de progrès à
» espérer ni pour soi ni pour les autres, ni
» dans le ciel, ni dans l'enfer, ni nulle part, et
» la loi d'immobilité est désormais la loi unique
» de l'univers. Voici, sur les gradins de ce
» ciel étrange, les élus assis en ordre l'un près
» de l'autre, tous au rang que leur ont assigné
» les travaux de leur court pélérinage sur la
» terre, absorbés, sans que rien les doive jamais
» distraire, dans la rigidité de leur contemplation,
» et revêtus pour toujours du corps terrestre
» dans lequel ils ont été saisis par la mort,
» comme du sceau fatal de leur immuabilité
» éternelle. Que font là ces fantômes? Sont-ce
» bien des vivants, ou sont-ce des morts? Ah!
» Christ, que ce Paradis m'épouvante, et que
» j'aime encore mieux ma vie avec ses misères,
» ses tribulations et ses peines, que cette
» immortalité avec sa paix béate!

« Je pourrais m'en tenir là; il ne vous est
» plus permis de mettre en doute le caractère
» céleste du principe d'activité qui règne en
» nous, et qui est le promoteur de tous les mérites
» de notre vie, car vous ne sauriez sérieusement

» contester que ce principe ne soit susceptible
» d'un développement indéfini; mais je veux
» que vous jetiez au moins un regard sur tout
» ce que vous perdez en le sacrifiant. Voyez
» s'en aller toutes ces chères vertus que nous
» estimions si haut sur la terre; adieu force
» de caractère, adieu bénignité, adieu clémence,
» patience, libéralité, gratitude, chasteté! Adieu
» prudence, modération, magnanimité, justice,
» vertus génératrices desquelles coulaient toutes
» les autres, et qu'un des pères comparait élo-
» quemment à ces quatre grands fleuves qui em-
» bellissent et fertilisent le Paradis! Nous n'avons
» plus besoin de vous, vous crie la Théologie,
» votre temps est passé ; il y avait des vertus
» sur la terre, il n'y en a plus dans le ciel, la
» logique vous expulse.... »

§ 7.

Parmi les penseurs éminents de notre époque qui se sont élevés contre le paradis et l'enfer théologiques, je trouve encore M. de Lamennais, et je ne résiste pas au désir de citer de lui les pages suivantes, qui serviront en même temps de confirmation aux idées que nous avons

émises, et d'introduction aux idées que nous devons développer dans les chapitres suivants.

« Du sentiment naturel à l'homme d'une » existence future, combiné avec celui du bien » et du mal, du vice et de la vertu et avec » l'idée de justice, est né celui d'une dispen- » sation des peines et des récompenses dans la » vie qui succède à cette vie passagère. Nulle » croyance plus universelle. Mais ce mode futur » d'existence, qu'est-il? Nous l'ignorons, car » l'expérience seule pourrait nous en instruire, » et l'expérience nous manque entièrement. Nous » serons, notre être véritable survivra aux or- » ganes auxquels il est présentement lié, un in- » vincible instinct nous l'apprend, mais il ne nous » apprend que cela. Le comment nous échappe, » nous ne distinguons, nous ne découvrons rien, » à travers les ténèbres de la tombe.

« Appuyée sur l'instinct, la raison en confirme » l'enseignement, elle établit une relation, » conçue par l'esprit, entre la foi naturelle et ce » que nous savons, ce que nous sentons en » nous-mêmes. En nous sont des puissances » diverses, susceptibles d'un développement in- » défini. Quel que soit le développement actuel » de notre intelligence, de notre amour, de

» notre vertu active, chacune de ces puissances » peut se développer davantage, et nous pouvons » toujours plus connaître, aimer, vouloir effi- » cacement, par une évolution à laquelle on ne » saurait assigner aucun terme. Donc, ou nous » avons en nous des énergies stériles, des causes » qui ne produiront pas leur effet; d'où résulterait, » dans notre nature, une contradiction radicale; » ou notre nature implique, sous des conditions » ultérieures ignorées de nous, un développement » indéfini, une évolution sans terme assignable.

« Mais l'homme, esprit et corps, a des lois » physiques et des lois morales: en violant ces » lois, il porte en soi le désordre; le désordre » moral engendre le désordre physique, la » maladie et par conséquent la souffrance. » Nul péché donc, qui ne traîne nécessairement » après soi sa peine; et dès-lors, l'état immédiat » de l'homme, après sa mort, étant le même » que celui où la mort l'a trouvé, le sentiment » de cet état est sa punition ou sa récompense. » Mais si la souffrance était éternelle, la maladie » dont elle est la suite le serait aussi, par » conséquent le mal moral; et ce mal éternel » constituerait, en opposition avec le principe » du bien ou bon principe, le principe mau-

» vais du système dualiste. On serait forcé de
» le concevoir comme indépendant, comme sub-
» sistant de soi, ou d'admettre quelque chose
» de plus monstrueux encore; car, s'il n'était
» pas de soi, s'il dépendait de la volonté divine,
» Dieu serait l'auteur direct du mal.

« Dans toutes les phases de son évolution,
» il faut pour que l'homme soit, qu'il se compose
» d'esprit et de corps. Si dans une de ces phases
» l'esprit seul subsistait, ce ne serait plus le
» même être, mais, hors du monde des êtres
» réels, une simple idée divine.

« La perpétuité de la vie implique donc la
» continuité de l'être vivant, sous des conditions
» corporelles d'existences, il est vrai diverses,
» mais toujours en harmonie avec sa nature, et
» déterminées par elle. Ainsi les conditions
» de la vie de l'enfant, dans le sein de la mère,
» diffèrent profondément des conditions de la
» vie de l'homme en rapport immédiat, par ses
» sens et par ses actions, avec le monde exté-
» rieur où il se développe ; et cependant l'homme
» et l'enfant sont le même être, leur vie est la
» même vie, leurs lois sont les mêmes lois.
» Entre l'état présent et l'état futur, entre les
» deux phases d'existence dont, ce qu'on appelle

» la mort est le lien, la différence, quoique
» plus grande, au moins en apparence, est du
» même ordre.

« Ce qu'à l'origine suggère le pur instinct, se
» rapproche beaucoup plus des vues de la
» raison, que l'idée théologique des âges posté-
» rieurs. Avant que la pensée abstraite ait créé,
» en dehors de la nature et de ses lois, un
» monde fantastique, l'homme se représente la
» vie future comme un prolongement de la vie
» présente, changée seulement dans quelques-
» unes de ses conditions. Le corps devient une
» forme légère, aërienne, mais cependant su-
» jette, en une vague mesure, aux mêmes
» besoins, mue par les mêmes penchants, les
» mêmes désirs, les mêmes affections. Le pauvre
» sauvage, au séjour des ombres, continue à
» poursuivre sur le bord des lacs, à travers les
» hautes herbes, le daim agile, le bison, l'élan.
» Moins éloigné de la vérité, dans ses songes
» naïfs, que l'inspiré dont le cerveau ardent
» crée ce qui ne peut être en aucune manière.
» C'est ce qu'ont fait plus ou moins, et toujours
» avec des conséquences funestes, les religions
» sacerdotales. Etendant un voile noir sur les
» destinées humaines, elles ont obscurci les

» vraies notions des choses, environné une frêle » créature encore au berceau de terreurs chimé- » riques, faussé la raison. Car, en ce qui touche » les peines, dont nous devons principalement » parler ici, est-il rien qui la choque davantage » par tous les genres d'impossibilité, et par ce » qu'ils ont d'opposé à la véritable justice, et » à la bonté essentielle de l'Être infini ; que ces » supplices atroces, inventés bien plus pour » gouverner les hommes par la crainte, que » pour satisfaire à l'instinct profond de la » conscience, qui ne saurait admettre qu'un » même sort attende, dans le monde mystérieux » où tous entrent un jour, l'innocent et le » coupable. Le Christianisme théologique s'est » surtout complu dans ces doctrines sombres, » a surtout pris à tâche d'effrayer, par ces » images terribles, l'imagination des hommes, » de les prosterner par la peur aux pieds du » prêtre ; et ce fut en effet toujours le ressort » le plus puissant de son autorité, le fondement » le plus assuré de sa domination sur les » peuples. »

CHAPITRE III.

UNE ÉTERNITÉ DANS LE MONDE VISIBLE.

> Pour que je fusse véritablement immortel, il faudrait que je conservasse mes organes, ma mémoire, mes facultés.
>
> VOLTAIRE.

> L'identité du moi ne se prolonge que par la mémoire, et pour être le même en effet, il faudrait que je me souvinsse d'avoir été.
>
> J. J. ROUSSEAU.

§ 1er.

Après avoir examiné l'idée d'une vie éternelle dans le monde invisible succédant à la vie terrestre, nous devons nous occuper de la seconde hypothèse, de l'immortalité comprise comme résultant d'une série sans fin d'existences à passer, soit sur la terre où nous reparaîtrions à plusieurs

reprises, soit sur d'autres planètes que nous habiterions successivement.

Cette hypothèse a, sur la précédente, des avantages sérieux. Par elle l'homme ne perd plus en mourant les caractères essentiels de la nature humaine; des deux côtés de la tombe, il reste semblable à lui-même, il utilise les mêmes facultés, il obéit aux mêmes penchants; dans la carrière sans limite qui lui est offerte, il peut toujours progresser, toujours monter, toujours sentir la vie par l'espoir toujours satisfait du mieux.

Par cette hypothèse une grave difficulté est encore résolue. L'homme avançant avec plus ou moins de rapidité suivant l'emploi plus ou moins heureux, plus ou moins sage qu'il fait de ses facultés diverses, prend toujours parmi les êtres semblables à lui, semblables à Dieu, le rang auquel il a droit par ses mérites. Chacune de ses actions le fait monter ou descendre et reçoit ainsi, immédiatement et avec une rigoureuse justice, sa récompense ou sa punition; et cette rémunération suivant les œuvres se fait simplement, par le jeu des lois de la vie, sans intervention directe du Créateur.

De cette manière l'équité des lois providentielles se manifeste, tout en écartant de la pensée de

Dieu la fonction de Justicier si peu digne de sa souveraine Majesté; tout en effaçant de la Création l'Enfer, cette souillure qui la rendrait tout entière répugnante; tout en laissant au plus coupable la possibilité, l'espoir de se racheter, la tentation, par conséquent, de retourner au bien.

Nous reviendrons, sur ces avantages qui appartiennent à la troisième hypothèse comme à la seconde, et nous en parlerons alors avec plus de développement.

§ 2.

Ces idées, dans leur généralité du moins, sont, comme nous l'avons vu, celles de M. de Lamennais. Elles ont pareillement séduit M. Henri Martin qui dit dans sa belle histoire de France, quand il s'occupe des Gaulois, nos ancêtres :

« La mort nous délivre du mal même, mais » non de l'effet du mal. Le mal est une diminu- » tion de l'être. Qui a diminué son être, retombe, » après sa mort, dans une vie moindre, il » renaît homme inférieur.

« Si au contraire, dans sa vie présente, » l'homme a fait des progrès vers la connais- » sance et le bien, il y a augmentation de l'être

» à la mort, il monte à des degrés supérieurs. »

» . . . . . .

« LA PLUS FERME, LA PLUS CLAIRE NOTION DE » L'IMMORTALITÉ QUI FUT JAMAIS, voilà ce que nos » pères représentent dans le monde antique. »

M. Jean Reynaud cherche à établir, dans *Terre et ciel*, que les diverses planètes portent des populations différant entr'elles par le bonheur dont elles jouissent, par le degré de perfection qu'elles ont atteint; et que les hommes sont transportés, après leur mort, chacun sur celle de ces planètes que, dans ses existences précédentes, il s'est rendu digne d'habiter.

M. Pierre Leroux affirme pareillement que l'homme, après la mort, reprend aussitôt un corps nouveau, de même nature que l'ancien, pour recommencer une vie nouvelle semblable à ses vies antérieures. Mais il croit que la terre est la planète sur laquelle nous mourons et nous renaissons indéfiniment.

M. Patrice Larroque professe encore des croyances analogues. Nous sommes destinés, suivant lui, à parcourir une série sans fin d'existences semblables à la vie terrestre. Mais il reste à ce sujet dans un vague dont il ne croit pas qu'il soit possible de sortir. MM. Enfantin, Eugène

Sue et beaucoup d'autres penseurs sont arrivés aux mêmes idées, et nous sommes heureux de constater que ces hommes d'élite ont abandonné le dogme glacial de l'immuable éternité: nous nous réjouissons de ce pas dans la science des lois de Dieu.

Mais la vérité complète n'est pas encore là, et si l'immortalité se composait exclusivement d'existences pareilles à celles que nous connaissons, bien des objections resteraient debout, dont nous allons faire ressortir la plus grave.

§ 5.

En remontant, en pensée, la série chronologique des événements auxquels nous avons assisté, nos souvenirs s'arrêtent aux premières années de notre enfance, et nous ne retrouvons, dans notre mémoire, aucune trace des événements antérieurs.

Si donc nous sommes appelés à parcourir toujours et exclusivement des existences analogues à notre existence présente, si notre destinée ne doit pas se compléter dans un monde différent du nôtre, ces existences successives n'ayant pas de liens appréciables pour nous, nous n'avons pas la conscience de la continuité, de l'identité

de notre être. Si donc l'immortalité nous est acquise de cette manière seulement, nous sommes sans doute immortels pour celui qui voit tout; mais cette immortalité est pour nous un présent sans valeur, puisque nous sommes privés de tout moyen de la constater.

§ 4.

Cette lacune de mémoire, qui nous condamne à ne pas nous reconnaître dans nos diverses transformations, nous condamne, plus durement encore, à ne jamais retrouver nos amis. Cet espoir, qui nous soutient devant la mort, de revoir un jour ceux que nous chérissons, et dont la main presse une dernière fois la nôtre, cet espoir est un leurre. La mort ne terrasse pas seulement le corps, elle brise l'âme pareillement puisqu'elle anéantit toutes les affections. Si Dieu nous a préparé cette immortalité qui fait litière de toutes les tendresses du cœur, sa générosité pour nous n'est pas grande.

§ 5.

Ce défaut capital de sa théorie de l'immortalité n'a pas échappé à M. Jean Reynaud. Il cherche,

pour en atténuer les effets, à donner un vague espoir qu'un jour la mémoire renaîtra. Il pense qu'arrivés à un certain degré d'élévation, nous acquerrons une faculté nouvelle, et nous pourrons ressaisir un passé qui nous échappe, tant que nous stationnons aux étages inférieurs de la vie.

« Qui oserait affirmer, dit-il, que notre être » ne renferme pas dans ses profondeurs de quoi » illuminer un jour tous les espaces successi- » vement traversés par nous depuis notre première » heure, comme il arrive à ces flamboyants » mobiles auxquels je viens de nous comparer, » (les fusées), et qui, une fois parvenus dans » les sommités de leurs trajectoires, déployant » soudain des feux inattendus, reprennent ma- » gnifiquement possession, par de longues » cascades de lumière, de la ligne sillonnée par » eux, depuis l'humble niveau où ils ont » commencé leur essor, jusqu'aux zônes sublimes » du haut desquelles ils dominent actuellement » la terre? Le principe de la mémoire n'est- » il pas absolument garanti par son imma- » térialité contre les atteintes de la mort? Pour- » quoi sa puissance ne serait-elle pas destinée » à se développer ultérieurement avec toutes les » autres puissances de notre âme, et quelle

» impossibilité y a-t-il, si cette puissance se
» développe, qu'elle devienne capable de ressaisir
» plus tard des impressions trop fines pour ne
» pas lui échapper aujourd'hui? Je me confirme
» même dans cette espérance en pensant que,
» si la vie parfaite nous était donnée, il faut
» que la mémoire parfaite nous soit donnée en
» même temps, car la restitution intégrale de
» nos souvenirs est une condition essentielle de
» notre excellence et de notre béatitude. »

Trop d'incertitude pèse, sur la conjecture en elle-même et sur le délai après lequel elle serait réalisée, pour que nous nous sentions rassurés par cette espérance que M. Reynaud cherche à nous donner. Nous ne voulons pas perdre ceux que nous aimons aujourd'hui, nous ne voulons pas nous perdre nous-mêmes; cette crainte, avec son insuffisant correctif, ferait de chaque mort un double deuil, un double désespoir.

§ 6.

C'est que M. Reynaud cherche la mémoire dans la vie du monde visible; et là elle ne peut être ni sur une planète, ni sur une autre. En aucun temps, en aucun lieu, l'âme ne retrouvera dans ces cer-

veaux qu'elle reçoit vierges, à chaque naissance, de toute impression antérieure, la trace des siècles écoulés.

Dans la Création, immergeant en tous sens dans l'infini, où par conséquent tout est milieu, tout est centre pour l'espace comme pour le temps, il ne peut y avoir ni époque culminante, ni point singulier. Dans le monde visible la vie ne peut offrir d'un jour au jour suivant, d'un globe à un globe voisin, une opposition aussi radicale que celle qui naîtrait de la présence de la mémoire d'un côté et de son absence de l'autre. Il ne s'agit pas ici de détails secondaires qui peuvent varier et qui varient indéfiniment en effet, mais d'une des conditions les plus caractéristiques de la vie dans le monde visible. Entre une humanité qui n'aurait pas de souvenirs et une autre qui se souviendrait, il n'y aurait pas de rapprochements à faire; elles ne jouiraient pas d'existences du même ordre, elles ne seraient pas du même monde.

Comment la mémoire pourrait-elle être dans une vie où l'on rentre enfant. Se souviendrait-on déjà à la mamelle, et posséderait-on avant de savoir marcher, les sciences, les sentiments, les idées acquises dans les existences antérieures. Le

savoir et l'expérience du vieillard s'uniraient-ils à la faiblesse physique du premier âge ?...

Est-ce seulement à un âge déterminé que la mémoire envahirait brusquement les cerveaux ?... A ce moment critique, quel bouleversement dans les intelligences ; quel renversement dans les idées, dans les affections ; quelle perturbation dans les relations publiques et privées ?...

C'est qu'on demande à la vie terrestre ce qu'elle ne peut pas donner, *ce qu'il serait très-fâcheux qu'elle donnât.* La mémoire ne peut être que dans un monde où l'on reparaît sans passer par l'enfance, sans avoir à faire l'éducation d'un corps neuf; pour parcourir simplement une phase nouvelle d'existence, avec d'anciens organes dont on reprend alors possession.

Toutes les humanités, quel que soit leur rang, quel que soit leur avancement parmi les humanités, ont le même droit à la mémoire; et puisque la mémoire n'est pas continue, comme nous le savons par notre propre expérience, elle doit être périodique, c'est-à-dire interrompue par des éclipses régulières comme celle que nous traversons ici-bas.

L'étude que nous allons faire de la dernière hypothèse sur l'immortalité, fera comprendre plus

clairement ce que nous venons de dire, en expliquant le rôle de chacune des phases de vie dont se compose notre destinée. Cette étude fera ressortir en outre plusieurs objections encore, contre la supposition qui a fait l'objet de ce chapitre.

CHAPITRE IV.

UN ALTERNAT ÉTERNEL ENTRE LES DEUX MONDES.

(Première partie.)

La mort est un sommeil... c'est un réveil peut-être!...

SHAKESPEARE.

§ 1er.

Nous arrivons à la dernière des trois hypothèses qui peuvent expliquer l'immortalité, à l'idée que l'homme alterne indéfiniment entre les deux mondes, que sa destinée se compose de stations faites successivement dans l'un et dans l'autre, dans le visible et dans l'invisible.

Si cette hypothèse ne résout pas toutes les objections mieux que les précédentes, si elle ne

fait pas tomber toute difficulté, toute accusation, contre la sagesse, la bonté, l'équité des lois providentielles; notre impuissance sera constatée pour élucider ces questions, sur lesquelles nous sommes si naturellement portés à méditer, et nous retomberons, découragés, sous le joug de plomb du mystère.

Mais si par l'hypothèse tout obstacle s'aplanit, toute obscurité s'illumine; si de plus il devient évident qu'aucune croyance n'est capable au même degré, d'entraîner l'homme à la vertu, à la pratique du bien, ne reconnaîtra-t-on pas la vérité à ces caractères divins, et ne sera-t-on pas heureux de l'accepter.

§ 2.

Occupons-nous d'abord du coté pour ainsi dire matériel de la question; cherchons dans quelle partie de l'univers le monde invisible peut être, quel chemin y conduit, quel mécanisme le rattache au monde inférieur, à notre monde?

Où est-il placé?.... En voyageant en pensée dans l'espace, en avançant toujours dans la même direction, rencontrerait-on un obstacle

au-delà duquel rien ne serait?... Irait-on se perdre dans des déserts?

Aucune de ces suppositions n'est admissible, parce qu'aucune ne se concilie avec l'infinie puissance du souverain architecte. Dieu est partout, la Création est donc aussi partout, avec toutes ses qualités, et partout on trouverait des soleils et des planètes; partout l'ordre, la fécondité, la vie; partout, pour représenter Dieu, des êtres faits à son image, ayant conscience d'eux-mêmes et de leur mission, et attirés, par leur nature, vers l'infini.

Si le monde visible est partout, le monde invisible n'est nulle part..... à moins qu'il ne soit partout aussi!....

§ 3.

Nous connaissons la Création surtout par les plus grossières des substances qui la composent; par ces substances que nous pouvons voir, saisir, diviser, enfermer, peser; sur lesquelles nos organes matériels ont prise, et que nous avons nommées substances pondérables.

Nous connaissons encore, mais seulement par quelques-uns de leurs effets, d'autres substances

qui jouent cependant un rôle considérable dans tous les phénomènes : l'électricité, le magnétisme, la chaleur, la lumière, l'éther.... Les fluides impondérables en un mot.

Ces fluides sont assez subtils, pour qu'aucune augmentation de poids ne décèle leur présence, sur les corps pondérables où ils s'accumulent; pour qu'ils ne produisent, dans certains cas, aucun effet sur nos sens. En même temps, ils sont doués des propriétés les plus énergiques, ils traversent des espaces immenses avec la rapidité de la pensée ; quand des corps leur font obstacle, en un instant inappréciable, ils pulvérisent les plus tenaces, ils fondent, ils vaporisent les plus réfractaires. Parmi les éléments de la Création, le rôle le plus actif leur est évidemment départi.

Ces fluides remplissent des fonctions essentielles dans le monde visible, mais en s'effaçant pour ainsi dire, en se pliant à ses formes, en respectant ses apparences. Ne peuvent-ils dominer à leur tour dans un autre monde où les substances pondérables descendraient au rang d'auxiliaires, et constituer un second aspect, un autre département de la Création.

C'est ainsi que l'air s'utilise, en se faisant

liquide, dans le domaine des eaux où il est essentiel à la vie; bien qu'il ait son domaine spécial où l'eau pénètre aussi pour un rôle secondaire, en prenant la forme gazeuse.

§ 4.

Dans le monde inférieur où nous sommes, l'âme, disposant d'un corps, d'un instrument formé de substances pondérables, agit sur les matériaux pondérables de la planète.

L'âme, entrant par la mort dans le monde supérieur, où domine l'élément subtil, sur lequel elle n'aurait pas prise avec ses organes grossiers; abandonne ces organes pour se servir d'un autre instrument, d'un corps composé de substances convenables pour le milieu sur lequel elle doit agir.

Rien ne s'oppose à ce que les fluides impondérables bien réellement existants, quelle que soit leur subtilité, puissent former des corps organisés comme le sont nos corps actuels, et propres à servir d'instruments aux âmes quand elles sont dans le monde supérieur.

En donnant à l'âme, dans l'un et l'autre monde, un vêtement corporel, nous nous accordons avec

les Pères de l'Eglise, aussi bien qu'avec les Philosophes; puisqu'ils ont tous reconnu que l'âme ne peut être comprise, réduite à elle-même et privée de tout moyen de manifestation. *Il y a des corps célestes aussi bien que des corps terrestres*, a dit saint Paul.

§ 5.

Le monde supérieur ne peut pas être, plus que le monde inférieur, dans un état de vague et de confusion. Ce que Dieu a jugé bon de faire pour celui-ci, il l'a fait nécessairement aussi pour celui-là.

Le monde supérieur se divise donc, comme l'autre, et se subdivise en parties ordonnées entre elles par groupes et par séries, et régulièrement hiérarchisées. De plus, on doit naturellement penser que l'organisation du monde invisible est calquée sur celle du monde visible; que chaque unité d'un ordre quelconque dans un des mondes, est représentée, dans l'autre, par une unité d'un ordre correspondant.

Ainsi chaque planète, chaque monde, chaque univers.... de la partie visible de la Création, a, dans la partie invisible, son reflet, sa représentation; et deux unités qui se répondent peuvent être liées l'une à l'autre d'autant plus étroitement, que leur hétérogénéité permet de comprendre leur coexistence en un seul lieu, leur fusion en un seul tout.

Ainsi toute planète appartient en même temps aux deux mondes, et présente, à la double population qu'elle porte, un double champ d'activité.

Ainsi la Création, dans ses détails, comme dans son ensemble, est toujours semblable à elle-même, toujours composée, sans cesser d'être une.

Elle est une, parce que les deux mondes dépendent l'un de l'autre tellement que, pour les séparer, on devrait disjoindre tous les éléments qui les forment et les dissoudre.

Elle est une, parce qu'elle est gérée sous ses deux faces par les mêmes êtres, modifiés simplement dans leurs éléments de corporéité.

Elle est une enfin, parce que la vie se manifeste de part et d'autre, par les mêmes besoins, les mêmes sentiments, les mêmes passions, seulement avec des différences d'intensité, de délicatesse, de lucidité.

§ 6.

La présence simultanée sur la terre d'une double population n'a rien qui étonne, si l'on pense qu'aucune relation n'est possible, entre des êtres aussi essentiellement différents, par les organes dont ils disposent pour se manifester. D'ailleurs ils ne fonctionnent pas sans doute au même lieu. Nous ne quittons pas, dans la vie présente, la surface de la terre; les défunts séjournent peut-être habituellement dans les hautes régions de l'atmosphère.

Nous ne cesserons donc pas d'habiter, tant qu'il existera, le globe dont Dieu nous a donné la gestion et dont nous tirerons toujours une somme de biens, en rapport exact avec la puissance et l'intelligence de nos efforts. Ce globe est un domaine composé de deux parties entre lesquelles nous alternons, allant à l'une par le décès, revenant à l'autre par la naissance, et recommençant indéfiniment le même alternat. Dans ces deux vies, dont l'ensemble forme notre destinée, nous sommes séparés, sans cesser d'être associés, puisque nous travaillons ensemble au perfectionnement, au raffinement d'une propriété qui nous est commune; nous attaquant, sous une

forme, aux éléments matériels et grossiers, sous l'autre aux éléments éthérés et subtils; tendant toujours au même but, par des travaux différents, mais complémentaires.

La terre qui a commencé aura nécessairement une fin. Alors l'humanité recevra un nouveau globe, un nouveau domaine, pour y fournir une nouvelle carrière, dans des conditions analogues; avec des modifications cependant, comme nous l'expliquerons plus tard.

§ 7.

Nous ne faisons encore qu'exposer le mécanisme de la double vie qui fait notre destinée, nous réservant d'en justifier ultérieurement toutes les dispositions.

Mais déjà nous pourrions dire, si nous n'étions pas malheureusement portés à repousser *à priori* une chose nouvelle et de quelque importance, parce que, nécessitant un remaniement de nos idées, elle trouble désagréablement cet aménagement de notre cerveau auquel nous étions habitués; nous pourrions dire que rien d'aussi simple, d'aussi palpable, d'aussi compréhensible, de moins mystérieux n'a été dit, sur le séjour

de ceux qui sont entrés dans la seconde vie.

La sonde et le marteau du géologue ont fait connaître la terre dans ses couches profondes; et ce monde inférieur, ces régions souterraines, où les anciens plaçaient les champs élyséens et le Tartare, ont pour jamais disparu.

Le télescope de l'astronome a dissipé, comme des bulles de savon, ces cieux multiples, ces firmaments qui limitaient l'espace et renfermaient la terre.

L'attention se porte au contraire, de plus en plus, sur les fluides impondérables. Chaque pas de la science fait mieux ressortir l'importance du rôle qu'ils jouent; fait mieux comprendre combien, sous ce rapport, nous avons encore à observer et à méditer.

Parlerons-nous ici du somnambulisme naturel et artificiel, de l'extase, des medium, des spirites, etc.; phénomènes du même ordre que rendent si difficiles à étudier le charlatanisme des uns, l'enthousiasme aveugle des autres; et qui cependant ont fait, sous le nom *d'hyptonisme,* leur entrée dans le monde savant officiel.

Hâtons-nous de déclarer, parce que notre théorie du monde invisible pourrait faire supposer le contraire, que nous croyons RADICALEMENT

IMPOSSIBLE, toute communication entre nous et les êtres de ce monde là.

Nous savons d'ailleurs que l'avenir n'est pas inscrit par la fatalité sur le livre du destin, que les pages de ce livre sont toutes blanches, qu'on ne peut y lire, par conséquent, ni de ce monde, ni de l'autre. Nous savons que, sous ce rapport, les êtres les plus élevés n'ont qu'un avantage, celui de mieux connaître le présent, et d'asseoir leurs spéculations sur des données plus précises.

Nous croyons, comme M. Maury, de l'Institut, l'établit dans *le sommeil et la veille*, ouvrage plein de faits ingénieusement observés, et interprétés avec une raison droite; nous croyons que les réponses des somnambules, des extatiques, des tables, des médium..... (1) ne sont que

(1) M. Maury admet que, dans certaines circonstances, les tables, les meubles peuvent se mouvoir, les mains peuvent écrire, sans que les personnes qui agissent, aient conscience qu'elles-mêmes déterminent ces mouvements, qu'il attribue à une action involontaire et non sentie de leurs muscles. Il convient des faits, mais en les faisant rentrer, par son explication, dans la catégorie des faits les plus ordinaires.

Nous avons peine à comprendre que le frottement involontaire des doigts sur une table, puisse faire exécuter à celle-ci des évolutions rapides, variées, étendues, comme celles qui

le reflet des pensées des acteurs de ces scènes en apparence surnaturelles ; qui, sans le vouloir et

nous ont été décrites, par des spectateurs dignes de foi.

Nous n'aurions pas de répugnance invincible à croire qu'un homme peut, par la fixité de sa pensée, par la tension continue des fibres de son cerveau, arrêter la circulation des fluides invisibles, de manière à les accumuler en lui, et à acquérir des propriétés d'attraction et de répulsion matérielles, analogues aux propriétés de même nature que font acquérir, à certains corps, le frottement, le contact ou le voisinage d'autres corps convenablement choisis et préparés.

S'étant ainsi donné des propriétés semblables à celles que possèdent les aimants, les corps électrisés, etc., un homme pourrait imprimer des mouvements à des objets matériels, à des tables, à sa main, à la plume qu'il tient serrée entre les doigts. Moteur unique de ces mouvements, il en déterminerait, sciemment ou sans en avoir la conscience, le caractère et la signification. Les réponses partiraient de lui, aussi bien que les demandes.

Notre explication a, sur celle de M. Maury, cet avantage qu'elle convient, quel que soit le dégré de confiance que méritent les récits des expérimentateurs. Nous rentrons d'ailleurs complètement dans l'opinion de cet écrivain, quant à l'insignifiance des renseignements et des instructions qu'on peut obtenir par ce procédé : Nous nous écartons de lui seulement dans ce qui touche à la cause matérielle des mouvements observés.

Les pages, les volumes écrits sous la dictée des esprits, viennent à l'appui de notre opinion. On n'y trouve, sur tous les sujets, que des généralités et des lieux communs que

sans s'en douter, répondent eux-mêmes à toutes les questions qu'ils ont posées.

nous serions tous très-capables de produire, et pour lesquels les êtres de l'autre monde auraient eu bien tort de se déranger. Et si l'inspiration spirite ou magnétique paraît, une fois par hasard, dépasser la portée ordinaire de celui qui la reçoit, nous savons qu'une surexcitation du cerveau produit le même effet, dans plusieurs états de maladie.

Ainsi dépouillés de leur apparence merveilleuse, les phénomènes de cet ordre méritent encore, cependant, d'être soigneusement examinés. Des études faites du point de vue de M. Maury et du nôtre, ne pourrait jeter personne dans cet état d'exaltation, qui a produit déjà de si fâcheux effets sur des esprits faibles.

Quelques-uns profiteraient volontiers de l'étrangeté des phénomènes de ce genre, pour ramener l'espèce humaine aux croyances également abjectes et abrutissantes du moyen-âge, aux sorciers, aux loups-garous, aux possédés, à Satan, au sabat ! . . . Que Dieu leur pardonne de l'insulter ainsi dans ses œuvres ! . . . A les entendre, la Création n'est qu'un mensonge, elle n'a des beautés qu'en apparence ; dans chacun des présents qu'elle nous fait, dans chacune des fleurs qu'elle nous donne, dans chaque retraite ombragée qu'elle nous offre, il ne faut voir que des masques derrière lesquels se cachent et grouillent des êtres immondes, créés par Dieu, embusqués par sa volonté, pour nous égarer, nous séduire et se livrer avec nous aux plus abominables, aux plus extravagantes turpitudes ! (Voir sur ce sujet le livre de M. de Mirville : *Mœurs et pratiques du Démon et des esprits visiteurs.)*

Cependant en un point important, nous nous écartons de M. Maury, qui n'admet pas que la pensée puisse passer d'un homme à un autre homme, sans l'intermédiaire des organes que nous connaissons. Des expériences de somnambulisme ont été faites devant nous, avec toutes les précautions désirables, et ces expériences tendraient à prouver que la pensée peut se communiquer sans acte matériel apparent; elles conduiraient à admettre comme suffisant pour cette transmission, le jeu des fluides invisibles, qui seraient ainsi capables de fournir à l'âme des moyens de manifestation, des instruments, de lui constituer des sens. Un jour s'ouvrirait de cette manière, sur la seconde vie.

§ 8.

Une observation peut faciliter l'étude des rapports qui sont entre les deux mondes. C'est que la vie terrestre elle-même, bien qu'elle soit une, n'est pas simple; puisqu'elle se partage entre deux états de vie fort différents l'un de l'autre : la *veille* et le *sommeil*.

Nous connaissons l'un et l'autre de ces états, étudions les lois de leurs rapports. L'analogie

nous permet d'espérer que cette étude ne sera pas sans fruit, par la connaissance des rapports qui lient la vie terrestre à la vie supérieure. Les lois de la Création émanent d'une seule puissance, elles expriment la volonté d'un seul; elles ont pour lien commun l'analogie, qui caractérise leur unité et qui répondra juste, on peut l'espérer, si l'on pose les questions convenablement.

Etudions d'abord ces deux états de vie, entre lesquels l'homme ne cesse pas d'alterner, tant qu'il est dans la vie présente.

§ 9.

Le sommeil est cet état inférieur de vie où l'homme redescend périodiquement, et dans lequel, l'âme et le corps ne combinant plus leur action, les idées n'étant plus rectifiées par les sensations, le sentiment du réel, du rationnel, du vrai est à peu près perdu.

Le but du sommeil est de détendre les ressorts de l'organisme, esprit et matière, par un temps de repos, qui leur rendra la souplesse et l'énergie, qu'un exercice prolongé leur avait fait perdre. Pour bien atteindre ce but, le sommeil doit être complet, c'est-à-dire sans agitation, sans trouble,

sans visions. Tel est, après une journée de travail modéré, le sommeil de l'homme sain de corps et d'esprit, qu'aucune inquiétude ne tourmente. Quand le réveil vient naturellement, le sommeil a fait toute son œuvre; il n'y a plus à s'en occuper. Un sommeil est sans rapport nécessaire avec les autres instants de l'existence; il ne se lie ni avec les sommeils, ni avec les veilles qui l'ont précédé ou qui le suivront. Entre l'instant où l'on s'endort et l'instant où les yeux se rouvrent, il se fait une évolution complète, IL S'ÉCOULE TOUTE UNE VIE dont on a bien le premier et le dernier mot.

Il n'en est pas de même des jours dont se compose la vie éveillée; aucun d'eux ne forme un tout, chacun d'eux continue les jours précédents et prépare les jours à venir. Les jours sont les simples éléments, les fractions de la vie éveillée qui, bien que périodiquement coupée par les vies inférieures, les sommeils, est une cependant, et s'offre complète à la pensée entre ses limites naturelles: la naissance et la mort.

§ 10.

Si l'homme ne devait connaître sur la terre que la vie de sommeil, si en sortant d'un sommeil

il retombait dans un autre sans passer par la vie de veille, cette succession pourrait lui composer une existence aussi longue, que la plus longue vie terrestre qu'il lui soit possible d'espérer.

Mais quel avantage retirerait-il de cette manière d'exister? Comment en apprécierait-il la durée? Quel sentiment aurait-il du point de départ, de la route, du but?

En fractionnant les sommeils, en les séparant par des veilles, tout se dispose convenablement. La vie éveillée, dans son développement, rattache à elle-même et relie entre eux les sommeils avec lesquels elle constitue bien positivement, pour chacun de nous, une vie terrestre, *une*, dont nous avons conscience, sans qu'aucun trouble se fasse dans notre esprit, par suite de cet état d'oubli dans lequel nous retombons périodiquement.

Tel est bien le mécanisme qui fait un seul tout des deux parties de la vie humaine, bien qu'il n'y ait pas entre elles d'homogénéité.

Remarquons, en terminant cette étude, qu'il est plus agréable de descendre à l'état inférieur, que de monter à l'état supérieur de la vie. C'est avec un sentiment de plaisir que nous nous abandonnons au sommeil, après une journée bien

employée : tandis que, pour rentrer par le réveil dans la vie active, nous avons besoin d'un certain effort.

Remarquons encore, qu'il est très-bon que le sommeil donne l'oubli ; qu'il ne soit pas troublé, même par des songes agréables, qui s'opposeraient à ce complet assoupissement de nos facultés, nécessaire à la réparation de nos forces ; et nous aurons exprimé les principales relations qui lient le terme inférieur de l'existence de l'homme, à son terme moyen ; qui lient peut-être également le terme moyen, au terme extrême supérieur, à cette vie du monde invisible que nous cherchons à connaître.

§ 11.

L'analogie nous conduit donc à admettre la troisième hypothèse sur la vie future, l'alternat de l'âme entre les vies terrestres et les vies éthérées. De plus, elle nous permet de comprendre, avec une grande facilité, comment des vies terrestres, isolées, indépendantes, mais reliées par la vie supérieure ; peuvent constituer, pour chacun de nous, une destinée caractérisée par la suite et l'unité, aussi franchement que l'est,

pendant sa durée, une vie terrestre avec ses sommeils et ses veilles.

La mémoire, qui fait défaut dans les sommeils, se retrouve dans les veilles. Dans la vie terrestre la mémoire est simple, puisqu'elle ne s'étend pas au-delà de la période actuelle de vie ; elle doit être double dans la vie éthérée, et rappeler les événements de l'un et l'autre monde en même temps.

C'est qu'au réveil à la vie présente, nous reprenons possession d'un corps qui existait déjà la veille, et dont les organes avaient reçu des impressions qu'ils ont gardées, et qu'ils nous retracent.

A la mort qui est le réveil à la vie supérieure, il en est de même : l'âme, en perdant la faculté de se servir du corps matériel qu'elle doit abandonner, redevient maîtresse du corps éthéré dont elle jouissait avant de paraître sur la terre. Elle tire ce corps du repos, et retrouve aussitôt, sur ses organes, la trace des vies éthérées précédentes, même la trace des vies terrestres ; comme nous pouvons ressaisir, dans la veille, le souvenir des songes.

Entre deux sommeils, qui sont l'un et l'autre une vie complète, s'interpose une veille qui

est, non plus une unité, mais une fraction de de la vie terrestre. De même entre deux vies terrestres chacune complète, finie, formant un tout, la station dans la vie éthérée n'est qu'une fraction, qu'un jour (1) de cette autre vie dans laquelle nous rentrons périodiquement pour reprendre les travaux, les plaisirs, les sentiments, les idées, suspendus pendant notre passage dans la vie inférieure; comme dans la vie terrestre nous reprenons chaque matin, en nous réveillant, les occupations des jours précédents.

Et nous continuons notre vie éthérée dont tous les détails s'offrent alors à notre mémoire, avec le souvenir des rôles que nous avons joués sur la terre; sans plus d'étonnement et de trouble que nous n'en éprouvons en revenant, chaque matin, à la vie active et à ses travaux.

C'est ainsi que la vie supérieure relie entre elles et à elle-même, les vies terrestres pour ne former qu'un tout de leur ensemble, et qu'elle

(1) La veille dure à peu près deux fois autant que le sommeil, et l'on peut admettre, entre les vies terrestres et les vies éthérées, le même rapport de longueur. Soit alternativement, pour les époques normales où nous fournirons de part et d'autre des carrières complètes, un siècle en bas, deux en haut.

remplit exactement, pour ces vies terrestres, le rôle que jouent celles-ci pour les vies de sommeil.

C'est ainsi que nous sommes, dès ce jour, doués de la mémoire, sans laquelle l'immortalité serait pour nous sans valeur; et que nous n'avons pas à attendre, pour acquérir cette faculté, jusqu'à ce que la vie terrestre soit assez mûre pour donner, ce qui est absolument en dehors de ses attributions. C'est ainsi que l'immortalité est une heureuse réalité pour nous, aussi bien que pour Dieu.

§ 12.

Nous avons dit que la transition descendante est toujours agréable et facile. C'est le délassement, le repos, la détente; c'est le soir et l'instant du coucher.

Le passage de la vie supérieure à la vie terrestre est une transition de cet ordre; il se fait avec un sentiment de plaisir. Périodiquement, quand notre corps éthéré a besoin de réparer ses forces par le repos, nous aimons à revenir sur la terre, à abandonner pendant quelques années — les années sont les heures de cet autre monde — pour un état de repos relatif, la vie plus active des régions éthé-

rées. Nos affections, nos projets, nos travaux de l'autre vie ne souffrent pas d'ailleurs de notre absence, plus que ne souffrent, pendant nos sommeils nos intérêts dans celle-ci.

Nous sommes toujours tous ensemble dans cette autre vie, comme les contemporains sont tous ensemble sur la terre, sans que leurs relations soient troublées parce que les uns dorment pendant que les autres veillent, parce qu'il fait nuit dans l'autre hémisphère, quand il fait jour chez nous. La vie terrestre, en un mot, ne sépare pas les êtres pour la vie supérieure, plus que les êtres dans la vie terrestre ne sont séparés par les sommeils.

§ 13.

Nous avons dit encore que la transition ascendante est, en général, plus ou moins pénible, par suite de l'effort auquel nous oblige l'action de monter.

Tel est le réveil..... Telle est aussi la mort, c'est-à-dire le réveil à la vie éthérée.

L'effort étant toujours en rapport avec la grandeur de la transition, il y a nécessairement plus de douleur dans la mort que dans le réveil. Cependant la mort naturelle, si rare aujourd'hui,

sera la règle dans les sociétés normales, et cette mort est à peu près sans angoisses.

Si le réveil est plus pénible quand il est provoqué brusquement et avant terme ; la mort aussi est plus redoutable quand elle nous saisit avant le temps. Et quand nous rentrons trop tôt dans la vie supérieure, par suite de maladies, de suicides, d'accidents, etc., nous souffrons dans cette autre vie, comme nous souffrons pendant les veilles qui suivent un sommeil troublé, une mauvaise nuit.

C'est qu'il faut, pour que les organes de nos corps terrestres et éthérés conservent la facilité de leur jeu et la flexibilité de leurs ressorts, comme pour le développement harmonique de nos diverses facultés, que nous donnions tour à tour à chacun des modes d'existence, le temps prescrit par les lois de la nature.

§ 14.

La vie supérieure étant plus complète, plus animée, plus attrayante que la vie terrestre; il est nécessaire que nous en perdions le souvenir, quand nous en sommes sortis. Le présent aurait pour nous peu de charmes, si nous étions pré-

occupés des travaux plus importants, des plaisirs plus variés, des affections plus profondes qui nous attendent dans cet autre monde; où peut-être, dans nos jours de découragement, nous serions trop disposés à remonter. C'est dans ce monde où la mémoire est sans dangers, qu'elle nous rend avec le sentiment de notre identité, la conscience bien complète de nous-mêmes.

C'est ainsi que la mémoire, qui serait une mauvaise chose pendant nos sommeils, puisqu'elle troublerait notre repos, nous est rendue quand nous nous réveillons, pour les choses de la vie présente.

§ 15.

Pendant le sommeil, nous sommes privés de mémoire, et nous n'avons pas de relations avec nos semblables.

Pendant la veille, notre mémoire ne s'étend pas au-delà de la vie terrestre que nous parcourons, et nous entrons en rapport avec nos contemporains.

Dans la vie supérieure, nous avons la mémoire complète, et nos relations s'étendent aux humanités des autres planètes. L'unité des œuvres de

Dieu exige qu'il y ait des liens entre toutes les parties de la Création.

Dans le sommeil l'homme travaille à sa propre restauration, c'est pour lui seul qu'il vit.

Dans la veille l'homme travaille pour l'humanité des progrès de laquelle il se sent solidaire.

Dans la vie supérieure, l'homme étend ses préoccupations aux autres planètes, il s'inquiète des intérêts généraux des mondes, qui sont associés — il le comprend alors — aux intérêts particuliers de l'espèce humaine, ainsi qu'à ses intérêts personnels.

§ 16.

Tant que l'ordre et la justice ne règneront pas sur la terre, quoique la transition descendante soit en général agréable et facile, la pensée d'y revenir n'aura rien de satisfaisant pour le monde supérieur.

Les jouissances de ce monde sont même troublées par cette perspective. Le retour à la vie actuelle se présente à l'esprit, comme s'offrirait à nous, l'idée d'une nuit à passer dans un sommeil fiévreux, agité par des images sinistres, troublé par de lourds cauchemars.

Mais la nécessité du retour, fâcheuse pour les

deux mondes en vertu de la solidarité qui les lie, deviendra une heureuse espérance pour ces deux mondes, quand nous aurons fait notre devoir dans celui-ci.

Alors la terre sera belle à voir, bonne à habiter, alors ce ne serait pas sans regret que nous lui dirions un éternel adieu. Nous serons heureux de penser qu'elle appartient bien en propre à chacun de nous, que nous n'en serons pas séparés, tant qu'elle n'aura pas fini sa carrière, et produit tout ce que l'humanité peut lui faire donner.

§ 17.

Tant que le globe existera, nous ne cesserons donc pas d'y fonctionner dans l'un ou l'autre des trois états de vie entre lesquels nous devons alterner éternellement, et qui sont:

1° Le Sommeil: Absence ou confusion des souvenirs; *vie d'isolement.*

2° La Veille: Souvenir de la vie présente, oubli des vies antérieures; *Relation des contemporains entre eux.*

3° La Vie éthérée: Souvenir du passé dans les trois états de vie; *relation des humanités entre elles.*

Quand la terre finira, transportée sur une jeune planète préparée pour la recevoir, l'humanité recommencera une carrière semblable, dans de semblables conditions.

Quand une humanité a fait des progrès sur le globe qu'elle vient de quitter, c'est d'un globe d'un titre supérieur qu'elle prend la gérance. Mais si elle s'est montrée, par sa mauvaise gestion, incapable de destinées plus hautes, elle reçoit un globe du même rang que l'ancien, et même, dans les cas extrêmes, un globe d'un rang inférieur.

Le champ de l'infini est donc ouvert aux humanités qui progressent. Après avoir habité des satellites, des planètes simples, des planètes lumigères de divers rangs, elles parviennent aux soleils dont elles suivent la hiérarchie; puis, quand elles ont parcouru tous les échelons d'un univers, elles vont chercher, dans un univers supérieur, des fonctions en rapport avec le niveau qu'elles ont atteint.

§ 18.

Remarquons soigneusement, avant de quitter ce sujet, que les planètes, depuis les plus humbles jusqu'aux plus superbes, sont disposées, avec

l'art le plus parfait, pour le bonheur des êtres qui les peuplent. Qu'aucune n'est un lieu de souffrance, une géhenne, un enfer.

Les planètes diffèrent par leur état de raffinement, comme les humanités par leur degré de perfection. Il y a toujours harmonie entre une planète et l'humanité qu'elle porte, c'est-à-dire que chaque planète offre toujours à son humanité des moyens de satisfaction pour tous ses besoins, pour tous ses désirs, avec la possibilité de réaliser un certain progrès.

Une humanité ne serait pas heureuse sur un globe supérieur à ses mérites. Tout y dépassant sa portée, elle n'en comprendrait ni les dispositions, ni les avantages. Ce qu'il lui faut, ce qu'elle reçoit pour sa satisfaction actuelle et pour son développement ultérieur, c'est un globe qu'elle puisse régir avec les facultés qu'elle possède.

Mais l'enfer, s'il n'est essentiellement sur aucune planète, peut régner temporairement sur chacune d'elles, pendant sa période d'enfance. Une humanité souffre tant que, par inobservation et par ignorance des lois divines, elle ne se conforme pas aux vues du Créateur. La terre, hélas! en est encore à cette époque douloureuse de la domination du mal.

§ 19.

Nous ne pouvons avoir que des notions bien vagues sur ce monde éthéré que la sagesse divine, dans notre intérêt même, dérobe soigneusement à nos regards. Cependant, faits dans la vie présente à l'image de Dieu, ayant pour devoir d'imiter Dieu, nous pouvons affirmer que nous aurons encore, dans l'autre vie, même devoir et même ressemblance.

Notre âme sera donc ce qu'elle est aujourd'hui, mais disposant de sens plus parfaits, pour agir sur des matériaux plus raffinés; elle percevra de plus vives, de plus délicates sensations. Elle sentira toujours, mais avec plus d'énergie, l'amour, l'amitié, l'ambition, les affections familiales; elle aura, pour se guider, la même raison, la même conscience; mais une plus pure lumière éclairera le champ d'observation de celles-ci.

En un mot, tout ce qui déjà nous fait sentir la vie, se retrouvera, à une plus haute puissance, dans la vie supérieure.

§ 20.

Tels sont bien, pour l'autre vie, les désirs que nous formons tous : car nous ne pouvons aspirer

qu'à la permanence et au perfectionnement de tous les éléments de notre être.

Le sauvage voit, au-delà des mers, des forêts enchantées où toujours une proie tombera sous chacune de ses flèches. Le héros antique, moins sage dans ses vœux, conserve, pour les champs élyséens, ses armes, ses chevaux et son char. L'enfant de Mahomet se promet, pour l'autre vie, des sorbets, des festins, des houris. Le Chrétien lui-même aspire à des jouissances sans bornes, dans de splendides demeures où les plus suaves parfums, les concerts les plus doux, les spectacles les plus merveilleux le plongeront dans un éternel ravissement. Tous, en résumé, ne désirent et ne peuvent désirer, pour l'autre vie, qu'une satisfaction plus parfaite des tendances, qui déjà sont en eux dans celle-ci.

L'alternat entre les deux vies, le passage d'une planète à une autre dans les conditions expliquées, nous fait une destinée mieux en rapport avec ces aspirations; qui comprend tous les genres de bonheur imaginés pour tous les cultes; et qui écarte la monotonie qui eût bientôt accablé tous les élus dans leurs édens. C'est pour le mouvement que Dieu nous a faits, c'est par le mouvement que nous vivons. Le mouvement,

c'est-à-dire l'action, le changement, le nouveau, l'imprévu, le désir, l'espérance, la passion!... Ce n'est que comme relai, entre des situations actives, que le repos peut momentanément nous agréer.

CHAPITRE V.

UN ALTERNAT ÉTERNEL ENTRE LES DEUX MONDES.

(Deuxième partie.)

> Il est à présumer que ce qui est le plus utile aux créatures, est le plus agréable à Dieu.
>
> J. J. Rousseau.

§ 1er.

Notre désir est de faire comprendre qu'on doit voir, dans notre hypothèse sur les destinées, non pas un simple jeu de l'esprit, un produit plus ou moins ingénieux de l'imagination, mais le plan même que le Créateur a suivi. Et, pour démonstration, nous cherchons à établir que nos idées, *et nos idées seules*, ont puissance de mettre en parfaite équation les qualités qui sont essentielle-

ment en Dieu, les sentiments dont il a pétri nos âmes et la destinée qu'il nous a faite.

Déjà nous avons tiré, de notre théorie de l'immortalité, la solution de plusieurs questions importantes et sans réponses en dehors de nous. Nous allons poser d'autres problèmes du premier ordre, et les résoudre avec une égale facilité.

§ 2.

Toutes les qualités, toutes les vertus qu'il serait à désirer que l'homme possédât, découlent de ce seul précepte, inscrit sur chacune des pages de l'Evangile : Aimer Dieu et son prochain.

Mais en faisant une loi du précepte, l'Evangile n'a pas dissipé le nuage qui dérobe à nos yeux la vérité sur les intérêts humains ; il n'a pas enseigné que, entre ces intérêts, l'antagonisme n'est qu'en apparence ; il nous a laissé la pensée que l'opposition pouvait être, entre nos devoirs envers les autres et notre propre satisfaction ; et, trop souvent hélas ! dans la lutte qui s'est établie dans nos âmes et qui les a troublées, c'est le devoir qui a succombé, c'est le devoir qui succombe encore aujourd'hui.

L'effet immédiat et certain de notre conception,

est d'imprimer, dans le cœur de celui qui l'accepte, le sentiment de la solidarité qui lie et associe tous les hommes. Par elle, l'amour de soi ne se distingue plus de l'amour du prochain, et l'intérêt privé ne peut plus chercher de sérieuses satisfactions en dehors de l'intérêt général. Ce que l'Evangile prescrit comme un devoir, notre théorie l'établit comme un fait, aux conséquences duquel il n'est donné à personne de se soustraire.

Montrons jusqu'à quelles limites s'étend entre les hommes, le lien de solidarité.

§ 3.

Depuis que la terre a été livrée à l'homme, chacun de nous a paru plusieurs fois déjà sur sa surface ; tantôt au Nord, tantôt au Sud, un jour sur l'ancien, un autre jour sur le nouveau continent.

Aujourd'hui nous appartenons à la race caucasique, hier nous avons pu compter dans la race éthiopique, demain peut-être ce sera parmi les hommes à peau jaune que nous renaîtrons.

Si nous sommes Français, nous avons été Russes, Anglais, Malais ; si nous sommes Chrétiens, nous avons été Juifs et Mahométans, nous avons

adoré Brahma et Vichnou, nous avons aussi tremblé devant les noirs sourcils de Jupiter.

Placés au sein de l'humanité depuis ses débuts sur la terre, nous avons travaillé tous, et solidairement, à la conduire au point où elle est parvenue : nos existences ont toujours été liées les unes aux autres, et nos destinées individuelles ont toujours été dépendantes des voies suivies par notre espèce.

§ 4.

Si nous regardons dans l'avenir, nous y voyons, comme dans le passé, une étroite solidarité entre les hommes de toutes les races, de toutes les nations, de toutes les classes. Avec cette sainte croyance au cœur, qui donc voudrions-nous réduire à l'état de vassal, de serf, d'esclave ? Que penseraient du sort qu'ils font aux noirs, ceux qui les asservissent, s'ils savaient qu'un jour ils peuvent appartenir à la race sacrifiée ?

La religion dominante en Orient consacre une iniquité, et c'est ce qui constitue l'infériorité essentielle des peuples de cette croyance sur les peuples chrétiens. Cette iniquité, l'assujettissement de la femme, eût-elle persisté jusqu'à ce jour, se fût-elle

établie, si Mahomet eût enseigné que nous reparaissons sur la terre, comme l'exigent la justice ainsi que le développement équilibré de toutes les parties de notre âme, dans l'un et l'autre sexe alternativement ?

Le prêtre de l'Inde sépare, au nom de Dieu, les hommes en castes et leur enseigne à se haïr, à se mépriser les uns les autres. Ce prêtre insensé tiendrait-il le même langage, s'il savait qu'il peut renaître un jour dans les castes les plus dédaignées, même parmi les Parias ?

Que deviennent, quand notre foi est partagée, l'orgueil de la naissance, l'égoïsme du privilégié ? L'ardent désir d'améliorer le sort de tous, ne sera-t-il pas la préoccupation générale, incessante, quand il ne s'offrira à l'esprit aucun autre moyen d'éviter, à soi et aux siens, la chance terrible de faire partie des classes malheureuses, chance d'autant plus menaçante, que ces classes sont plus multipliées.

§ 5.

La solidarité cependant a de justes limites ; le principe, quoique général, ne doit pas mettre, et ne met pas sur la même ligne, le bon et le mé-

chant. Les naissances ne dépendent pas du hasard, elles sont réglées par une loi qui se plie, comme toutes les lois de la nature, sans perdre son caractère d'unité, à tous les cas particuliers, de manière à toujours donner les résultats les plus heureux.

Un rapport harmonique doit préexister entre une âme et un corps pour qu'ils puissent se lier l'une à l'autre. Il faut que l'âme trouve toujours dans le corps auquel elle s'unit, un instrument qui lui permette de reprendre et de continuer les progrès déjà réalisés par elle dans ses existences antérieures.

Celui qui a dépassé le niveau le plus élevé des races inférieures africaines, australiennes, etc., n'a donc pas à craindre de reparaître dans ces races, qui ne seraient pas capables de fournir à son âme, un instrument assez raffiné.

Mais, si l'homme en progrès évite ainsi les situations inférieures, qui sont le résultat des lois mêmes de la nature; il n'évite pas les positions malheureuses, qui naissent des fautes commises par l'humanité.

Dans la race blanche, un illustre rejeton peut sortir d'une origine obscure, des exemples sans nombre l'ont prouvé. Un homme, quels que soient ses titres antérieurs, peut donc naître dans la plus humble position sans que la nature soit en

défaut, puisqu'elle ne met pas obstacle à la continuation de ses progrès.

Mais la misère et l'ignorance, tristes fruits des vicieuses dispositions de nos sociétés, préparent à ceux dont elles entourent le berceau, de nombreuses chances de malheurs et d'avortement. Les meilleurs ne sont pas à l'abri de ces dangers.

Quant à celui qui faiblit dans la vie terrestre, bien que parvenu déjà, dans la race blanche, à un certain niveau; il peut rétrograder, et redescendre aux races les moins développées.

Prenons pour exemple un homme qui aura travaillé à maintenir le travail servile, en soutenant la légitimité de l'esclavage, par ses actions, par sa parole ou par ses écrits.

Cet homme est moralement en phase de déclin. Il n'a pas dans l'âme ce noble sentiment d'orgueil qui appartient à la nature humaine, et qui ne permet pas de voir, sans en être douloureusement ému, sans se sentir personnellement humilié, un de ses semblables dans l'abaissement. Il a laissé pénétrer en lui cet orgueil subversif, ce sentiment étroit qui porte à se croire agrandi de ce qui diminue les autres; qui inspire une facile résignation à l'abaissement, aux douleurs de ses semblables, quand ces douleurs et cet abaissement profitent à

une classe de privilégiés à laquelle on appartient.

Cet orgueil est l'indice d'une lésion morale profonde; et, quand celui qui en est atteint reparaît sur la terre, la nature, bonne même dans ses rigueurs, le place sans doute dans les conditions les plus propres à l'arrêter dans sa chute, à lui permettre de reprendre pied et de remonter.

La justice, aussi bien que l'intérêt particulier du coupable semblent indiquer, pour éteindre en lui ce sentiment de vanité qui l'a perdu, un moyen fort simple: le faire renaître dans la race injustement méprisée par lui, le faire l'égal de ceux qu'il a repoussés.

Nous donnons cet exemple comme une supposition toute gratuite. Mais cette supposition fait comprendre comment les lois divines châtient; comment, en frappant le coupable, elles ont encore pour principal objet de lui être utile, en le mettant dans les conditions les plus favorables à sa régénération.

§ 6.

La loi de solidarité n'est donc pas un obstacle à ce qu'il soit tenu compte, autant que l'équité l'exige, du mérite des individus.

Nous sommes inégaux en tous sens, inégaux en forces physiques, en puissance intellectuelle, en facultés morales, inégaux en capacité pour le bonheur.

Cette inégalité, qui est nécessaire, parce que entre des hommes égaux une société serait impossible, comme serait impossible un concert donné par des musiciens d'égale force, et décidés tous à jouer la principale partie. Cette inégalité est la conséquence de nos existences précédentes, des progrès que nous y avons faits, du degré de développement animique que nous y avons conquis.

Celui qui marche dans le droit chemin, qui cherche à comprendre ses devoirs envers Dieu et envers ses semblables, et à les remplir; celui-là grandit et s'élève, pour cette vie et pour les suivantes, dans la série des êtres de son espèce.

Cet autre au contraire décline, qui laisse entrer dans son âme les conseils de l'égoïsme, qui résiste à Dieu, sacrifie au mal, et empêche, autant qu'il est en lui, l'humanité d'avancer.

Un troisième reste stationnaire, si sa vie a été brisée avant qu'il ait pu en faire emploi; ou s'il a vécu dans des conditions qui le condamnaient à une inaction, à une ignorance invincibles.

C'est ainsi que par une réaction naturelle de nos

sentiments sur l'état de nos âmes, par une simple loi d'équilibre, nous sommes toujours rétribués rigoureusement suivant nos mérites, sans que Dieu ait à intervenir directement pour nous juger, et pour nous infliger des douleurs de son invention. Le châtiment suit immédiatement la faute; il la précède même, car au moment où il projette une mauvaise action, avant de la commettre, le coupable a dû agir sur lui-même pour faire baisser moralement son niveau.

Quand nous sommes tombés, la bonne route nous est toujours ouverte; mais pour la reprendre et pour revenir au point de départ, il nous faut d'autant plus d'efforts et de temps que notre chute a été plus profonde.

§ 7.

En rentrant dans la vie supérieure, quand nous apprécions sainement l'emploi que nous avons fait de la vie terrestre, qui vient de finir, nos regrets sont amers si nous avons beaucoup failli, surtout si nous nous sommes trouvés en position d'imprimer à l'humanité une marche progressive, et si nous avons épaissi les ténèbres que nous pouvions dissiper.

Ces douleurs s'affaiblissent sans doute avec le temps. Elles se renouvellent cependant quand des circonstances nous rappellent un passé que nous déplorons et qui nous a diminués. Peut-être, en parlant d'eux, ai-je fait monter la rougeur au front des Conrad, des Sainte Elisabeth, des Bossuet, des Calvin, s'ils sont en ce moment dans le monde supérieur, d'où ils peuvent m'entendre.

Le sommeil ôte la mémoire et calme les douleurs. La même cause produit les mêmes effets dans la vie terrestre, où nous ne pouvons rien regretter d'un passé dont le souvenir est absent de notre esprit.

Quand la société assise sur des bases rationnelles développera, pour ne rien perdre de son plus précieux trésor, toutes les facultés physiques, intellectuelles et morales de tous ses membres; chacun recevra ce qui lui est dû, chacun sera satisfait d'occuper des positions mesurées exactement sur ses aptitudes. Nos désirs ne vont pas au-delà, nous ne pouvons comprendre, ni ambitionner ce qui dépasse notre développement animique; atteindre aux choses qui sont à notre hauteur nous suffit.

Ainsi, quand l'humanité sera décidément dans

sa voie, tous seront heureux, non pas également, mais proportionnellement aux désirs que leur degré de raffinement les rend capables de former.

§ 8.

Mais dans une humanité qui périclite, est-il juste que les hommes de bon vouloir, qui ont protesté contre toutes les fautes, soient entraînés dans la chute commune? Le rang élevé qu'ils occupent parmi leurs semblables, est-il un dédommagement suffisant pour les douleurs auxquelles ils restent exposés.

On pourrait admettre en effet que, par exception, les plus avancés, quand ils distancent les masses d'un trop grand intervalle, se séparent de cette humanité pour longtemps incorrigible, et vont se réunir aux êtres d'une humanité supérieure.

Je ne crois pas cependant que les choses se passent généralement ainsi; je ne pense pas que les meilleurs se décident facilement à abandonner la planète qui est leur patrie, l'humanité qui est leur famille, quand ils se sentent appelés à être les guides, les soutiens,

les sauveurs de cette humanité qui s'égare. Ces cœurs d'élite préféreront, sans doute, au sort plus heureux dont ils pourraient jouir ailleurs, les vies de dévouement et de souffrance qui sont, dans les sociétés dévoyées, le prix ordinaire des plus grands services, des plus généreux efforts.

J'admettrais plus volontiers que les extrêmes dans l'autre sens, les derniers, s'ils ont reculé trop loin, s'ils sont incapables de suivre; j'admettrais que ces grands coupables descendent dans une humanité moindre, dont ils atteindront avec moins de difficulté le niveau moyen. Mais ce ne serait que dans les cas extrêmes, que pour ceux par exemple qui ont osé se couvrir du nom sacré de l'Eternel, pour frapper impunément leurs semblables des plus iniques, des plus affreuses persécutions; qui ont joint en un mot aux crimes les plus odieux, les plus odieux blasphèmes.

Nous en avons assez dit pour faire comprendre que les avantages assurés aux hommes, par le lien de solidarité qui les unit, ne sont compensés par aucun déni de justice. Nous allons étudier un autre problème d'une égale importance et que notre théorie encore est seule capable de résoudre.

§ 9.

Pour former la terre, une agglomération de matière cosmique a eu lieu, par l'effet des lois éternelles de la Création.

A la suite d'un refroidissement continu, un noyau liquide s'est formé au sein de cette masse vaporeuse; après un certain temps, la surface de ce noyau s'est solidifiée; plus tard encore cette surface a perdu de sa chaleur assez pour ne plus renvoyer en vapeurs les substances liquides qu'elle recevait de l'atmosphère.

La même surface s'est ensuite ridée pour former des montagnes, pour offrir des vallées aux cours d'eau, des réservoirs aux mers.

Alors la vie végétale et la vie animale se sont manifestées; mais, à plusieurs reprises, d'immenses bouleversements ont tout détruit, afin de former, avec ces débris des premières créations enfouies dans le sein de la terre, des mines, des carrières, des dépôts de toute espèce; riches approvisionnements, précieuses ressources, que l'homme saurait retrouver un jour et utiliser.

Que de siècles ont passé sur ces préparatifs, et jusqu'à l'apparition de l'homme.

Et ce premier travail n'est encore que le dégrossissement de la planète que l'homme, coadjuteur de Dieu, est appelé à polir, à perfectionner.

C'est seulement alors, c'est quand l'homme aura marqué tous les points de la surface du globe de son intelligente empreinte, que le travail préparatoire sera fini, que la terre se trouvera dans son état normal, que l'humanité entrera dans son âge adulte, dans sa destinée vraie.

La durée de l'existence d'un être étant toujours en rapport avec la durée de son enfance, on comprend qu'une aussi longue préparation annonce une longue existence à la planète, et l'on ne s'étonnera pas si nous affirmons que l'humanité doit rester sur la terre plusieurs fois cent mille années.

§ 10.

Ceci compris, il est facile de voir que les lois de la Création, bien qu'immuables et inflexibles, ne livrent pas brutalement aux coups du hasard le sort des créatures, qu'elles étendent leur action bienfaisante sur les plus humbles individualités aussi bien que sur les masses.

Nous devons tous passer sur la terre un nombre de vies assez grand pour que chacune de ces vies, comparée à leur totalité, n'ait pas plus

d'importance qu'un jour dans une existence terrestre d'un siècle.

Or celui qui aurait vécu cent années heureux dans sa santé, dans sa fortune, dans son ambition, dans ses affections, ne se plaindrait pas de son sort, parce qu'il aurait traversé quelques jours pénibles dans son enfance, par les maladies du jeune âge; dans son extrême vieillesse, par le poids des années; dans sa virilité même, par suite de quelques fâcheux accidents.

Notre destinée ressemble à cette vie.

Pendant la période d'enfance et d'ignorance de l'humanité, nous traversons des vies terrestres plus ou moins pénibles; quand viendra la vieillesse, âge de faiblesse, nous retrouverons les mêmes chances fâcheuses. Mais pendant les phases incomparablement plus longues de jeunesse, de virilité, de maturité, toutes nos existences, sauf l'effet de rares accidents, seront heureuses et complètes. Nous avons donc tous, jeunes et vieux, infirmes et vigoureux, riches et pauvres, esclaves et libres, à nous réjouir de la destinée qui nous est faite, à en remercier Dieu; les boules noires, par lesquelles nous marquerions nos vies pénibles, devant disparaître en définitive, sous la masse des boules blanches qui signaleraient nos vies de bonheur.

N'oublions pas d'ailleurs l'autre vie, la vie supérieure par laquelle notre destinée se complète et s'élève au-delà de nos plus hautes aspirations.

§ 11.

Le bien est dans la Création par la volonté de Dieu, ses lois sont destinées à le produire, il domine, *il est la règle.*

Le mal est le résultat de l'ignorance, des fautes des créatures, de l'inobservance des lois providentielles. Si l'on considère l'ensemble de l'univers, il ne paraît que dans des proportions relativement très-faibles, *il est l'exception.*

Cette exception, le mal, est la conséquence du libre arbitre qui caractérise les êtres faits à l'image de Dieu. Il naît de la faute, il grandit avec elle; il avertit en même temps et s'oppose à ce que l'on persiste indéfiniment dans l'écart.

Bien qu'exceptionnel, le mal aurait encore une prise trop forte sur nous, si nous avions une seule existence à traverser, et les coups du hasard seraient à craindre. Mais nos existences se répètent sans fin, et le hasard est dominé par la loi des probabilités rigoureuses dans ces conditions.

C'est par cette loi des probabilités que Dieu

assure l'exécution de ses desseins. Il sait que sa volonté sera faite, comme le laboureur intelligent, qui sème du bon grain, dans de bonnes conditions, sait qu'il fera une riche récolte, si les saisons sont favorables. Mais le laboureur ne sait pas, il n'a pas intérêt à savoir ce que deviendra, ce que produira chaque grain en particulier, et la prescience de Dieu n'est pas d'un autre ordre.

Dieu sait que les humanités parviendront au bonheur auquel elles sont destinées, mais elles arriveront, suivant leurs œuvres, par des chemins plus ou moins longs, quelques-unes resteront pendant un temps stationnaires, il en est même qui pourront rétrograder. Dieu ne connaît pas, NE VEUT PAS connaître d'avance ces détails, qui sont l'effet du libre arbitre qu'il nous a donné, de l'initiative qu'il a partagée avec nous. Sa prescience annulerait ces dons précieux, et nous réduirait à n'être plus entre ses mains, que des instruments passifs.

D'un autre côté, si Dieu portait l'avenir tout entier irrévocablement gravé dans sa pensée, l'avenir et le passé seraient pour lui une seule et même chose, et les évènements se succèderaient sans appeler son attention, sans exciter en lui le plus léger sentiment d'intérêt.

L'idée de la prescience absolue conduit logiquement à l'idée de l'absolue prédestination. Des Chrétiens, comme nous l'avons vu, ont roulé sans s'arrêter jusqu'au fond de ce précipice.

§ 12.

En résumé, nous avons montré que des trois hypothèses qu'il est possible de faire, pour expliquer l'immortalité, une seule résiste à toutes les objections que la raison peut dresser contre les lois de Dieu.

Que les données sur l'autre monde, déduites de cette hypothèse, sont plus naturelles, plus claires, plus précises, plus faciles à comprendre et à admettre que tout ce qui a été dit jusqu'à ce jour à ce sujet.

Qu'aucune hypothèse ne satisfait aussi complètement les meilleurs sentiments de notre âme; qu'aucune n'est capable, à un même degré, de faire naître en nous l'amour de Dieu et de nos semblables.

Nous ajoutons que notre conception ne laisse au hasard aucune prise sur nos destinées, toutes également placées sous la protection des lois divines;

Qu'elle explique la souffrance par la faute, la faute par le libre arbitre; présent de Dieu, qui nous a faits semblables à lui, et dont à aucun prix, nous ne voudrions être dépouillés;

Nous rappellerons que nous avons sous les yeux, dans la vie terrestre elle-même, un exemple de deux modes hétérogènes d'existence, qui se marient pour former un tout, où la loi d'unité n'est jamais en défaut.

Nous ferons remarquer enfin que les relations qui s'établissent, dans la vie éthérée, entre les humanités des diverses planètes, forment des liens nécessaires pour qu'il y ait unité de plan dans la Création.

Par tous ces motifs, et comme il n'est pas possible de s'écarter de notre théorie sans faire revivre, contre Dieu, une légitime accusation, nous avons la conviction profonde que cette théorie est l'expression de la réalité, et nous croyons l'avoir appuyée sur des raisonnements sans réplique.

§ 13.

Quelques-uns objecteront peut-être que les arguments les plus concluants sont insuffisants pour

celui qui a la prétention de faire accepter une nouvelle cosmogonie.

Je le sais !... Ceux qui m'ont précédé dans la carrière ajoutaient à leurs argumentations pour forcer les convictions, des procédés d'une autre nature..... Hélas !... Il ne m'est pas donné de les suivre sur ce terrain.

Je ne puis couper la Lune en deux parties, comme Mahomet; arrêter le Soleil, à l'imitation de Josué; envoyer dans les maisons, à la manière de Moïse, des nuées d'insectes incommodes et des légions de grenouilles.

Si l'on pense que le pouvoir de faire ces miracles, d'y joindre d'autres miracles plus stupéfiants encore, améliorerait *d'un atôme* la valeur des raisonnements que j'ai faits..... Je dois le reconnaître humblement..... J'ai prêché dans le désert, j'ai perdu toutes mes paroles !....

§ 14.

Je crois cependant aussi, je crois aux miracles d'autant plus fermement que je ne puis regarder autour de moi sans en voir, et sans en être frappé. C'est par ces miracles, par leur caractère de grandeur et de générosité, que l'idée de Dieu

s'épure et s'affermit pour l'homme qui pense.

Prenons au hasard un de ces miracles, incontestables pour les plus sceptiques, et essayons de le raconter.

C'est sur l'eau qui tombe du ciel que ma pensée se porte. Suivons la pluie dans ses pérégrinations.

Après avoir rafraîchi et désaltéré les animaux et les végétaux, fertilisé les campagnes, animé les usines, transporté les bateaux, etc., l'eau docile aux lois de la pesanteur parvient enfin aux grands réservoirs, aux mers où elle paraît terminer sa course.

Si l'eau s'arrêtait effectivement ainsi après un premier voyage, toute vie s'éteindrait bientôt sur les terres desséchées. Mais, pour remonter, l'eau se fait légère par une métamorphose ; de tous les points de la surface des mers, elle se glisse invisible pour n'en point altérer la pureté, entre les molécules de l'air dont elle prend les apparences, elle s'attache à lui atôme à atôme, elle suit ses mouvements et revient avec lui sur les hauteurs comme sur les plaines.

Puis l'eau se métamorphose une seconde fois, elle se rend visible sous la forme de nuées, elle retombe en pluie sur la terre où elle recommence

ce voyage dont chaque étape est marquée par un bienfait.

Toutes les nuées cependant ne produisent pas des effets identiques. Celles qui montent aux flancs et sur les sommets des montagnes les plus hautes, subissent en retombant une troisième métamorphose, elles se changent en flocons de neige, descendent et s'accumulent en glaciers. C'est ainsi que se forment des réservoirs supérieurs qui complètent et remplacent, pour entretenir la fraîcheur des vallées, pendant la saison chaude, les réservoirs inférieurs alors impuissants.

Dirai-je encore que la pluie prend aussi, dans les plaines, cette forme de neige, quand les plantes ont besoin d'être protégées, par une chaude couverture, contre des froids trop rigoureux. Parlerai-je enfin de la forme solide que prend l'eau, par une quatrième métamorphose, de la glace dont toutes les propriétés ont été calculées avec un si admirable bonheur.

Voilà des métamorphoses, des prodiges, des miracles !... Partout il s'en trouve de cette sorte et qui paraissent d'autant plus merveilleux qu'ils sont mieux compris .... et j'y crois, parce qu'ils font admirer et bénir celui qui les fait.

Mais je suis radicalement incrédule quand les

statues saignent, quand saint Janvier liquéfie dans sa fiole son sang coagulé, quand les ânes parlent, quand les peintures pleurent, quand les Notre-Dame en robe blanche, viennent causer avec les petits enfants !

Une espèce de miracles exclut l'autre. Celui qui, par les premiers, se montre si puissant, si sage et si bon, ne se met pas en rivalité, par les seconds, avec les Prestidigitateurs, les Thaumaturges des théâtres de nos foires.

RÉSUMÉ.

Le plus grand mal, sur la terre, est l'ignorance de la vérité.

PLATON.

§ 1er.

Supposons que, chez un peuple arriéré, quelque novateur introduise une nouvelle croyance religieuse.

Si cette croyance montre en Dieu plus de justice, plus de sagesse, plus de puissance — plus de perfections en un mot — elle est évidemment supérieure à l'ancienne, et plus rapprochée de la vérité.

Si, chez ce peuple, le progrès religieux continuant, on parvient à une conception qui satisfasse pleinement à toutes les exigences de l'esprit et du cœur, qui dissipe toutes les obscurités et indique clairement à l'homme ses devoirs et sa destinée ;

tout ce que Dieu a mis en nous d'intelligence et de moralité portant témoignage en sa faveur, cette conception est nécessairement conforme à la réalité. Une vérité morale ou intellectuelle ne peut être plus solidement établie, que par l'entière adhésion de toute notre âme.

Ces prémices étant acceptées, pour prononcer avec équité sur la valeur de nos idées, il faudrait les examiner comparativement; ainsi que nous allons l'indiquer pour quelques-unes, d'une manière succincte, et en nous bornant à poser les questions.

§ 2.

A l'imitation du Sphinx béotien, Dieu nous propose-t-il cruellement des mystères, des énigmes, nous condamnant à deviner ou à périr ; bien que, pour nous, ces énigmes n'aient pas de mots?

La volonté de Dieu est-elle, comme Jésus le proclame, sainte, limpide et paternelle? Veut-il simplement que nous l'aimions, que nous nous aimions les uns les autres ; et que nous rendions en nous ce double amour indestructible, par l'étude des lois de la Création, par l'intelligence de leur sagesse profonde, de leur bonté suprême?

§ 3.

La vie terrestre est-elle une vie transitoire, éphémère, sans valeur intrinsèque, désengrenée de l'infini ; une vie d'épreuve servant exclusivement à calibrer les mérites particuliers de chacun de nous?

L'homme est-il sur la terre le représentant de Dieu? Est-il appelé à concourir, dans le rapport de ses forces, à l'ordre harmonieux des créations? Ses mérites ont-ils pour mesure les œuvres qu'il accomplit; et ces œuvres sont-elles de nobles travaux qui intéressent l'univers, dont Dieu lui-même se préoccupe, et pour lesquels il s'emploie?

§ 4.

L'homme doit-il accepter le mal comme venant de Dieu ; le supporter passivement, ou du moins avec résignation ; se l'infliger même gratuitement, s'il prétend à être plus particulièrement distingué et rémunéré?

L'homme doit-il reconnaître dans le mal, le signe et le résultat de ses fautes, la preuve assurée qu'il est en dehors des voies de Dieu? A-t-il pour unique devoir d'écarter le mal des autres et

de lui-même, de l'attaquer partout où il se montre, de le combattre avec l'opiniâtre résolution de ne jamais céder, de ne jamais se croire vaincu; son triomphe, dans cette sainte lutte, pouvant seul appeler sur lui les bénédictions du ciel?

§ 5.

L'homme sera-t-il mutilé, à son entrée dans l'autre monde, et privé de ses facultés créatrices, de son initiative, de ses vertus actives? Sera-t-il réduit à un état immuable de passivité et de contemplation, rendu incapable d'actions efficaces, de modifications, de progrès?

L'homme conservera-t-il, dans les deux vies et pendant l'éternité, la plus haute des fonctions qui puisse se concevoir, celle d'auxiliaire et d'associé de Dieu? Ne cessera-t-il jamais d'utiliser, de développer toutes ses facultés, toutes ses tendances; pour satisfaire à des aspirations toujours plus vastes, pour monter toujours et se rapprocher toujours de l'infinie perfection?

§ 6.

Nous pourrions continuer ce parallèle, mais ce que nous venons de dire suffira pour remettre,

sous les yeux de ceux qui nous ont lu avec un peu d'attention, les traits principaux de notre doctrine. Nous terminons donc, en invitant encore une fois à se rappeler que Dieu a mis en chacun de nous le *critérium* du vrai, et que nous sommes coupables devant lui, quand nous refusons d'user de ce *critérium* et de croire à ses affirmations.

APPENDICE.

Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi j'ai erré.
JÉSUS-CHRIST.

§ 1er.

Mes sentiments, mes convictions, mes espérances me séparent profondément du catholicisme et des chrétiens dissidents, grecs, luthériens, calvinistes et autres. Tous acceptent comme vrai ce qui est écrit dans certains livres, *parce que cela est écrit*; tandis que, si je ne dénie pas l'autorité des écritures, c'est seulement, quand les choses qu'elles affirment, *sont affirmées en même temps par l'autorité de la raison.*

On s'étonnera peut-être si j'ose dire, après cette déclaration, que je suis plus près de Jésus que la plupart de ceux qui prennent le nom de

chrétiens; que je puis, avant eux, me donner pour son disciple.

Pour établir cette proposition, paradoxale en apparence, je m'appuierai sur la parole même de Jésus, et c'est l'Evangile que je vais citer.

§ 2.

« Toutes les choses que vous voulez que les » hommes vous fassent, faites les leur aussi de » même, car c'est la loi et les prophètes. » (*Evangile de saint Mathieu.*)

« Maître, quel est le plus grand commandement de la loi? — Jésus dit : Tu aimeras » le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de » toute ton âme, de toute ta pensée. C'est le » premier et le grand commandement — Et » voici le second QUI LUI EST SEMBLABLE : Tu » aimeras ton prochain comme toi-même. — » Toute la loi et tous les prophètes se rapportent » à ces deux commandements. » (*Evangile de saint Mathieu.*)

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute » ton âme, de tout ton cœur, de toute ta pensée, » de toutes tes forces. C'est le premier commandement. — Et voici le second QUI LUI EST

» SEMBLABLE : Tu aimeras ton prochain comme » toi-même. — Il n'y a point de commandements » plus grands que ceux-ci. — Et le scribe lui » répondit : Maître, tu as bien dit et selon la « vérité qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il n'y » en a pas d'autres que lui ; et que l'aimer de » tout son cœur, de *toute son intelligence*, de » toute son âme, de toutes ses forces et aimer » son prochain comme soi-même, c'est plus que » tous les holocaustes et tous les sacrifices. » Jésus voyant qu'il avait répondu en homme » intelligent, lui dit : *Tu n'es pas éloigné* » *du royaume de Dieu.* » (*Evangile de saint Marc.*

» Maître, que faut-il que je fasse pour hériter de la vie éternelle? — Jésus répondit : » Qu'est-ce qui est écrit dans la loi et qu'y » vois-tu? — Il répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute » ton âme, de toutes tes forces, de toutes tes » pensées, et ton prochain comme toi-même. — » Jésus lui dit, tu as bien répondu, FAIS CELA ET » TU VIVRAS. — Mais cet homme voulant paraître » juste, dit à Jésus : Mais qui est mon prochain? » — Jésus prenant la parole lui dit : Un homme » descendit de Jérusalem à Jéricho et tomba entre

» les mains des voleurs qui le dépouillèrent, et, » après l'avoir blessé de plusieurs coups, s'en » allèrent, le laissant demi-mort. — Il se trouva » qu'un Sacrificateur descendit par ce chemin, » et qu'ayant vu cet homme, il passa outre. — » Un Lévite étant aussi venu dans le même » endroit et le voyant, passa outre. — Mais un » Samaritain, passant son chemin, vint vers » cet homme et fut touché de compassion, et » s'approchant, il banda ses plaies, il y versa » l'huile et le vin, puis le mit sur sa monture et » le mena à une hôtellerie et prit soin de lui. Le » lendemain, en partant, il tira deux deniers » d'argent, les donna à l'hôte et lui dit: aie soin » de lui, et tout ce que tu dépenseras de plus, » je te le rendrai à mon retour. — Lequel de » ces trois te semble avoir été le prochain de » celui qui était tombé entre les mains des » voleurs? — Le Docteur dit: celui qui a exercé » la miséricorde envers lui. — Jésus lui dit: Va » et fais la même chose. » (*Evangile de saint Luc.*)

« Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les » autres, car la charité vient de Dieu; et *qui-* » *conque aime les autres est né de Dieu; et* » *il connaît Dieu. Celui qui n'aime pas les*

» *autres, n'a pas connu Dieu, car Dieu est* » *amour!* Et si quelqu'un dit j'aime Dieu, et » qu'il haïsse son frère, il est menteur. Car » *celui qui n'aime point son frère qu'il voit,* » *comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit* » *pas.* » (1re *Epître de saint Jean.*)

« Jésus ayant appelé toute la multitude, dit: » Ecoutez-moi tous et comprenez ceci: Rien de » ce qui est en dehors de l'homme et qui entre » en lui, ne peut le souiller, mais ce qui sort » de lui, voilà ce qui souille l'homme. — Si » quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il » entende!

« Quand il fut rentré dans la maison, après » s'être retiré d'avec la multitude, ses disciples » l'interrogèrent sur cette parabole, et il leur » dit: Etes-vous aussi sans intelligence? Ne » comprenez-vous pas que ce qui entre dans le » corps de l'homme ne peut le souiller.

« *Parce que cela n'entre pas dans son* » *cœur*, mais va au ventre et en sort aux lieux » secrets avec tout ce que les aliments ont » d'impur.

« Ce qui sort de l'homme, c'est ce qui souille » l'homme, car du dedans, c'est-à-dire *du cœur* » *de l'homme*, sortent les mauvaises pensées,

» les adultères, les meurtres, les larcins, les
» méchancetés, etc., etc.

« Tous ces vices sortent de dedans et souillent
» l'homme. » (*Evangile de saint Marc*).

§ 3.

Nulle part les paroles du Nouveau Testament n'ont un sens plus précis, plus clair que dans les citations que nous venons de faire; citations qui établissent, jusqu'à la dernière évidence, que, dans la pensée de Jésus, le commandement suprême, et qui renferme tous les commandements, toute la loi et tous les prophètes, est D'AIMER DIEU ET SON PROCHAIN.

De plus, Jésus a soin d'affirmer que l'amour de Dieu et l'amour du prochain ne sont QU'UNE SEULE CHOSE, QU'UN MÊME AMOUR : Enseignant par là que l'attachement pour Dieu se prouve seulement par le bien que l'on fait aux hommes; condamnant ainsi toutes les vertus mystiques et contemplatives qui ne peuvent produire aucun fruit pour l'humanité.

Et pour que sa pensée se présente limpide, sans ambiguité, Jésus montre par la parabole du Samaritain, que c'est au cœur qu'il regarde les

hommes, qu'il les juge par leurs sentiments, sans tenir compte de la formule religieuse adoptée par eux, sans s'inquiéter de l'église, de la secte à laquelle ils appartiennent.

Jésus enseigne enfin que la pureté et la souillure ont leur source, non pas au dehors, dans les jeûnes, les ablutions, les holocaustes, les pratiques qui n'intéressent que le corps, mais exclusivement dans les pensées qui, naissant au cœur, élèvent nos âmes ou les dégradent.

§ 4.

La raison et la conscience acceptent avec bonheur ces enseignements si bien marqués du sceau divin! — Du sceau divin et du sceau de l'humanité! — Car Jésus exprime nos propres sentiments, quand il aime, ainsi que nous les aimons, ceux qui ont bon cœur et bonne volonté, et sans leur demander autre chose.

Il nous est facile de comprendre que Dieu exige que nous obéissions à un précepte qui doit produire le bien de l'espèce, le perfectionnement moral de l'individu. Nous cesserions de comprendre, si Dieu nous imposait des lois arbitraires, incapables de modifier nos pensées; des

croyances inutiles et sans effet possible sur nos sentiments, ni sur nos actions.

S'il importe beaucoup que nous aimions Dieu, c'est-à-dire que nous ayons une foi parfaite dans sa puissance, dans sa justice, dans sa bonté; s'il importe, *au même degré*, que nous nous aimions les uns les autres, c'est-à-dire que nous soyons les uns pour les autres, justes, bons, secourables; cela seul importe, puisque la pratique de ce seul commandement suffit pour constituer, sous tous les rapports, l'homme de bien.

Pénétré du saint précepte, un homme emploiera toute sa puissance affective à rendre heureux ceux qui vivent avec lui, autour de lui; il versera dans le fond commun de l'humanité, autant de choses et autant d'idées que ses facultés physiques et intellectuelles lui permettront d'en produire; dans l'occasion, il agira envers l'étranger comme le bon Samaritain; il donnera jusqu'à son sang pour sa patrie menacée par une injuste agression: Cependant il ne désirera pour celle-ci aucun avantage contraire à la justice, aucun privilège nuisible aux intérêts généraux de l'humanité.

Est-il possible que cet homme ne soit pas aimé de Dieu, aussi bien que de ses semblables. Qu'il accepte ou qu'il repousse, qu'il affirme ou

qu'il nie tel dogme, tel mystère, telle théorie religieuse; tant qu'il garde au cœur les mêmes sentiments généreux, il ne cesse pas d'être le même homme, le même par ses désirs et par ses actions, le même pour ses semblables, le même enfin pour Dieu!

§ 5.

La Religion n'ayant qu'un précepte, la science religieuse ne peut avoir qu'un but: affermir ce précepte dans les cœurs.

Elle marche à ce but quand elle inspire pour Dieu un amour plus saint, plus intelligent, en faisant comprendre de mieux en mieux la sagesse et l'équité de ses lois..... Quand elle rapproche les hommes, en montrant de plus en plus clairement les liens de solidarité qui les unissent.

La doctrine que nous avons exposée, est-elle, par dessus toutes les autres, capable de ces excellents effets? Si nous avons su nous faire comprendre, il n'est guère possible qu'on le nie.

Elle ne laisse debout aucune objection contre l'excellence des lois divines, aucun préjugé capable de séparer les hommes en groupes ennemis.

§ 6.

Quant aux enseignements de ceux qui se sont chargés d'entretenir parmi les hommes le sentiment religieux, sont-ils bien capables de faire aimer Dieu et le prochain.

Hélas!.... tous exigent d'abord, et *pour eux c'est le point capital*, qu'on affirme un nombre plus ou moins grand de choses incompréhensibles, propres seulement à diviser les hommes, qui ne peuvent s'entendre sur ce qui ne leur offre pas de sens; puis ils relèguent sur le second et sur le troisième plan, le commandement des commandements de Jésus, quand ils ne le foulent pas dédaigneusement aux pieds.

Déjà nous avons donné des preuves multipliées de cet oubli profond du grand précepte; nous avons montré que les hommes qui ont travaillé à faire abhorrer Dieu en lui prêtant les sentiments les plus détestables; qui ont frappé leurs semblables des plus injustes, des plus affreuses persécutions; nous sont encore offerts comme des types de religiosité auxquels sont dus tous nos hommages. Nous allons donner une nouvelle preuve du renversement du sens moral que l'écart de l'Evangile a produit.

§ 7.

L'esclavage souille encore le sol des deux Amériques, où l'on voit parmi les possesseurs d'esclaves, parmi les défenseurs de l'odieuse institution, des Chrétiens, des pasteurs même de toutes les sectes. Les Quakers seuls forment, je crois, une honorable exception.

L'Espagne, dont la population, depuis qu'on l'a privée (1) de ses *auto-da-fé*, ne connaît pas de plus grand plaisir que celui de faire égorger des taureaux dans une arène où des chevaux éventrés traînent leurs entrailles sanglantes, la catholique Espagne maintient obstinément l'esclavage dans ses colonies, et ne déploie pas, contre la traite, une bien grande rigueur.

Tous ces gouvernements, tous ces peuples obéissent-ils donc à Jésus?... Font-ils bien aux autres ce qu'ils voudraient qu'il leur fût fait?

Cette violation de la loi divine est tellement

(1) En la présente année 1862, les tribunaux espagnols ont condamné à sept ans de galères, Manuel Matamoros, accusé de propagande protestante! D'autres victimes de l'intolérance gémissent encore dans les prisons de la péninsule. Des femmes, des jeunes filles sont au nombre de ces malheureux!

profonde, que les prévaricateurs sont frappés immédiatement d'une dégradation morale, qui survit même longtemps à la cause qui l'a produite.

Ainsi, dans nos colonies, il n'y a plus d'esclaves — ce n'est pas aux efforts des Chrétiens que la France doit cette purification — Il n'y a plus d'esclaves, mais la perversion du sens moral reste entière. Elle se manifeste par le mépris que le blanc témoigne à l'homme de couleur, celui-ci fût-il plus riche, plus beau, plus instruit, plus intelligent, plus moral, plus blanc même que le blanc qui le repousse.

Cet aristocratique et stupide dédain qu'ils font cruellement sentir à des hommes parmi lesquels ils ont cependant des parents, des fils et des frères, voudraient-ils que d'autres le leur témoignassent?

Où sont les papes, les conciles, les consistoires, les mandements, les sanhédrins qui ont dit à ces insensés, qu'en outrageant ainsi la justice et l'humanité, ils tombent en péché mortel, ils se placent entièrement hors l'Evangile et la loi divine. (1)

(1) Les Chrétiens, qui envoient des missionnaires chez des peuples arriérés, dont l'ignorance invincible atténue sans doute les fautes devant l'Eternel, devraient réserver quelques-

§ 8.

La même cause produit partout des effets semblables, et le triste rôle que jouent dans nos vieilles sociétés ces classes dédaigneuses qui refusent de voir, dans les hommes des autres classes, des égaux, des frères, des semblables; leur triste rôle chaque fois qu'une nation s'agite sous un joug séculaire, quand elle revendique ses droits,

uns de ces hommes dévoués, pour qu'ils déclarassent, au nom de Jésus et l'Evangile à la main, à ces peuples, à ces gouvernements violateurs de la loi, qu'ils sont grossièrement dans l'erreur, s'ils se croient chrétiens, comme ils le disent.

On vient d'appeler à Rome tous les Evêques catholiques, pour décréter la béatification d'un grand nombre de ces hommes généreux qui ont laissé leur vie, comme témoignage de leur foi, chez ces peuples qu'ils avaient entrepris d'éclairer.

Ces Evêques oublieront-ils d'élever aussi au rang des saints, le noble martyr JOHN BROWN qui est mort pendu pour avoir reconnu, dans les noirs, des frères malheureux; John Brown qui, plus héroïque que Spartacus, s'est armé contre une oppression dont, personnellement, il ne devait jamais souffrir; John Brown qui s'est livré au bourreau avec cette sérénité que donne seule la certitude d'avoir appelé sur sa tête, par son dévouement à la loi de charité, toutes les bénédictions du Ciel!

Oublieront-ils John Brown, comme leurs prédécesseurs ont oublié Jeanne Darc.!

son indépendance et sa dignité, quand elle tend au progrès par un rappel à la justice; leur triste rôle — qu'enregistrera l'histoire — est la juste punition de leur péché d'égoïsme et de vanité!

Vanité puérile, car si le dédain du blanc pour le noir peut, non pas se légitimer, mais jusqu'à un certain point s'expliquer par une supériorité de race, quel motif au dédain pour une classe roturière qui peut revendiquer, pour les inscrire sur *son livre d'or*, les noms les plus illustres, les plus saints, les plus chers à l'humanité.

§ 9.

Nous avons dit que les hommes cherchaient et trouvaient facilement, dans l'Ancien Testament, en mettant l'Evangile à l'écart, la justification de leurs iniquités les plus affreuses. Un exemple récent vient à l'appui de notre affirmation.

Dans le sud des Etats-Unis, la convention des états à esclaves, réunie à Charleston, a publié son programme de séparation, dans lequel on lit:

« Nous tenons l'esclavage comme une institu-
» tion divine, établie par Dieu lui-même, dans
» le décret suivant dicté à Moïse sur le mont
» Sinaï.

« Les serviteurs et les servantes que vous
» aurez pris dans les nations qui sont autour de
» vous et parmi les étrangers qui séjournent
» chez vous, vous les achèterez et ils seront
» votre propriété; vous les transmettrez par
» héritage à vos enfants après vous, comme pro-
» priété, et ils seront vos esclaves à perpétuité. »

Quel compte tenir de cette odieuse prescription?... La rejeter avec mépris, en imitant Jésus qui renversait sans hésiter les préceptes de l'Ancien Testament, quand il les trouvait sur sa route, et quand son grand cœur se soulevait contre eux. Ne disait-il pas:

« Vous avez entendu qu'il a été dit: Tu ai-
» meras ton prochain et tu haïras ton ennemi.
» Mais je vous dis: Aimez vos ennemis, bénissez
» ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui
» vous outragent et qui vous persécutent. »

§ 10.

« Cherchez avant tout, a dit encore Jésus,
« cherchez le royaume de Dieu et de la Justice. »

Le Dieu de Jésus est donc bien le Dieu de la Justice. Le Dieu de la Justice, si fort offensé par les actes des chrétiens de toutes les sectes et

de toutes les époques, est-il enfin, au moins en théorie, le Dieu des catholiques de nos jours ?

Le dernier mot du catholicisme officiel, est le dogme de l'immaculée conception. Tend-il, ce dogme, à montrer en Dieu un sentiment d'équité plus parfait ?

Marie née dans les conditions ordinaires, pouvait avoir été distinguée et choisie par Dieu pour un grand rôle, en récompense de ses vertus. La Justice eût présidé à ce choix.

Mais la notion du juste est effacée de leur âme. Ils sont altérés d'arbitraire, et leur Dieu crée une femme immaculée, c'est-à-dire inaccessible aux tentations, à l'abri des faiblesses, incapable de dévier, incapable de mériter, par conséquent. Dieu la crée exprès, résolu d'avance à la couvrir de gloire, parce que TEL EST SON BON PLAISIR ; il la pose sur une route toute tracée et qu'elle suivra nécessairement jusqu'au bout.

Et cette Marie capricieusement élue et rendue infaillible, leur paraît plus grande, plus touchante que celle qui eût toujours marché droit, soutenue seulement contre les entraînements, contre les défaillances de la vie, par la noblesse de son âme, par la pureté de son cœur !

§ 11.

Mieux inspirés que les catholiques, les révolutionnaires de 89, ont posé des principes, immortels désormais, qui sont une heureuse et féconde application des enseignements de Jésus.

Ces principes cependant, parce qu'ils affirment la liberté de conscience, ont été déclarés athées eux et les lois qu'ils ont produites. Il ne faut pas laisser passer cette absurdité.

La liberté de conscience n'est, en définitive, que le droit de choisir, pour les professer et les pratiquer, entre ceux des dogmes des religions positives, qui ne peuvent faire ni bien ni mal ; que l'on croit incapables d'abaisser les individus, de démoraliser, de troubler les sociétés.

Mais nos lois ne permettraient d'enseigner, ni de pratiquer rien de contraire au vrai, au divin commandement. Sur ce point elles se montreraient, fort sagement, très-intolérantes.

Si la Sublime Porte, si la Prélature romaine avaient en France des agents pour recruter des eunuques, afin de sauvegarder ceux-là la chasteté de leurs femmes, ceux-ci leur propre chasteté ; ces agents, leurs fournisseurs, leurs instigateurs, s'ils étaient saisis, seraient condamnés et flétris pour

mutilation d'enfants, malgré le principe de la liberté de conscience, et quoique le Catholicisme des uns, l'Islamisme des autres ne fasse pas des péchés de ces gentillesses.

Si quelque fier républicain des Etats-Unis descendait chez nous avec ses esclaves, et s'il maltraitait l'un d'eux qui aurait manifesté la volonté d'être libre; le républicain citerait inutilement Moïse et l'Ancien Testament, nos lois le frapperaient avec une sévérité en rapport avec le mal résultant de ses violences.

Si l'un de nos Evêques enlevait aussi son petit Mortara, plus ou moins baptisé par une servante, le *non possumus* dont il chercherait à se couvrir ne l'abriterait pas contre nos lois.

Mutiler des enfants, battre des serviteurs, enlever un fils à sa mère, sont des actes formellement contraires à l'ordre d'être, pour les autres, ce que nous voudrions que les autres fussent pour nous; et ces actes, les principes TRÈS-CHRÉTIENS de 89, ne les tolèrent pas.

§ 12.

Tout homme qui osera croire aux indications de son bon sens, reconnaîtra avec nous :

1° Que faire consister la religion dans des cérémonies, dans des formules, dans des pratiques.... qui, comme le dit Jésus, intéressent le corps seul; c'est la matérialiser,

2° Que la faire dépendre de l'adhésion de la volonté à des Mystères, c'est-à-dire à des choses dépourvues de sens pour l'esprit humain, c'est semer le trouble dans les consciences, et dans l'humanité la discorde.

Il conclura avec nous :

1° Que celui-là est le vrai Chrétien, le vrai disciple de Jésus, qui porte au cœur le grand commandement, et y conforme sa vie — quand il n'aurait jamais lu l'Evangile — quand il ignorerait du Christ, jusqu'à son nom.

2° Que cet autre, au contraire, est anti-chrétien et hérétique, qui, sous un prétexte quelconque, sacré ou profane, viole la loi de justice, au mépris du grand commandement — acceptât-il tous les mystères — suivît-il toutes les pratiques — se déclarât-il Chrétien et Catholique — fût-il prêtre — portât-il la pourpre ou la tiare.

Il n'est pas, entre les hommes, d'autres distinctions à faire, quant à leur valeur morale, sociale, religieuse.

FIN.

ÉTUDE

sur la

SECONDE VIE

Par le Dr JÆNGER, de Colmar

Dans l'ouvrage qui précède, j'ai étudié la question de la seconde vie, en partant du sentiment du bon et du juste que Dieu nous a mis dans l'âme, auquel, par conséquent, ses lois sont tenues de satisfaire. Le docteur JÆNGER, *mon ami, m'ayant expliqué comment il arrivait aux mêmes conclusions, par une tout autre voie, en s'appuyant simplement sur les propriétés de tout organisme vivant — propriétés communes aux plus élémentaires comme aux plus compliqués — je l'ai prié de mettre ses idées par écrit, et je dois à sa complaisance de pouvoir terminer mon livre par le remarquable chapitre qu'on va lire.*

H. R.

L'étude scientifique de la question de la vie future peut faire valoir comme éléments de démonstration deux ordres de preuves.

C'est un fait d'observation que dans l'homme il surgit, de la profondeur de l'être, des aspirations, des attractions sollicitant l'action dans une direction déterminée. Ces aspirations indiquent les fonctions que l'être est appelé à accomplir et sont ainsi révélatrices de ses destinées. C'est par ces attractions que chaque être affirme sa nature, sa vocation, sa valeur dans le présent; mais l'être étant de soi indestructible, étend son affirmation au futur, et c'est ainsi que dans le cœur humain a surgi, de tout temps, le sentiment intime, plus ou moins prononcé, de la persistance de l'être, base de la croyance en une vie future. L'observation, en effet, a constaté l'existence de faits qui prouvent que cette voix intime a parlé à toutes les époques et chez tous les peuples. Acceptant ces faits, l'intelligence, d'accord avec le sentiment, reconnaît qu'une aspiration généralisée a nécessairement sa raison dans les plans de la vie universelle; qu'un état de réalité objective doit répondre à cette aspiration; et que celle-ci, loin d'être un mirage de l'âme, est l'indication précise d'un état futur correspondant; dès lors la science est autorisée à reconnaître cette aspiration généralisée comme révélatrice et donnant la preuve d'une vie future.

Ce genre de preuve, dans son isolement, n'aurait toutefois qu'une valeur dubitative et insuffisante pour donner une démonstration et baser une conviction scientifique; pour lui donner sa puissance, il faut l'appuyer d'une preuve confirmative et l'élever ainsi à l'état composé.

La valeur de l'aspiration du cœur étant admise comme preuve de la vie future, il reste à déterminer quel est l'état objectif, réel, répondant à cette aspiration, quelles sont les conditions d'existence, le but et la destinée dans cette vie future.

Si la science répondait avec succès à cette question, elle viendrait d'une manière triomphante appuyer la preuve tirée de l'aspiration simple, et donner la solution parfaite de la question de la vie future.

Il est de constitution de notre être que, lorsque le cœur a posé un problème, l'esprit se met à l'œuvre et n'a de cesse qu'il n'ait trouvé une solution. Dans ce labeur, la question de la vie future est une de celles qui ont le plus occupé l'esprit humain. A toutes les époques et dans tous les lieux, partout où l'homme a reposé sa tête, la question a surgi et une réponse a été donnée. Quand on contemple tout ce que l'histoire a

conservé de solutions sur cette question, l'esprit reste en admiration devant la puissance de l'imagination, dont l'action créatrice a peuplé le domaine de l'illusion de fantaisies si diversement diaprées. Toutefois gardons nous de croire que dans ces créations l'imagination a subi sans mesure et sans contrôle une impulsion juvénile, exubérente; non, c'est sous les données compassées de la raison, empruntées aux exigences qui dominent la terre, que l'imagination a élaboré son œuvre, et c'est avec une logique sévère que les destinées du ciel sont calquées sur les doctrines qui dirigent et régissent la réalité terrestre.

Le plus souvent ces doctrines se sont produites et imposées avec le prestige d'une intervention supérieure et miraculeuse, établissant pour la plupart le dogme, d'antique provenance, que l'homme, par l'effet d'une faute première, est déchu, frappé d'indignité et réduit à l'impuissance de connaître sa destinée. Une révélation mystérieuse lui dicte la loi avec l'autorité qui impose le mutisme à la raison, et commande la soumission absolue de la volonté. Ces doctrines antipathiques au fond à la nature humaine et basées sur la contrainte, sont acceptées avec la résignation du besoin; car, à une période donnée de l'évolution de l'humanité, elles peuvent être la condition d'un progrès relatif, et ont ainsi leur raison d'être dans leur utilité momentanée; mais, par le fait même du progrès accompli, le dogme a épuisé sa virtualité; le moment arrive où il est frappé d'impuissance; la foi se retire et l'humanité demande des solutions nouvelles et plus vivifiantes.

Nous traversons une de ces époques où l'homme proteste contre les dogmes de compression et repousse la loi de contrainte. Se sentant recordé dans la profondeur de son être, il proclame la légitimité des aspirations qui surgissent du cœur et démontre, par les découvertes de la science et les merveilles de l'industrie, la puissance des facultés dont il est doué. Par toutes les manifestations de sa vie, l'humanité confesse la communion harmonique avec les êtres qui l'entourent, et cherche son bonheur dans la réalisation de cette harmonie. En vérité, la terre se prépare à la réalisation de destinées nouvelles; cette évolution s'accomplissant, le ciel devra subir une métamorphose adéquate. Le problème des destinées de la vie présente et future se pose ainsi sur de nouvelles données et avec des exigences nouvelles. Dans ces données, l'humanité ne veut plus être considérée comme étrangère

à la terre, où elle se trouverait en lieu d'exil et pour ainsi dire en station pénitentiaire. Elle se sent dans une solidarité intime avec la planète qu'elle habite et les êtres qui en peuplent la surface. Ils sont dans leur ensemble une unité vivante. La terre forme ainsi un puissant organisme dans lequel les différents règnes d'êtres constituent autant de systèmes fonctionnels dont le concours harmonique s'exprime en action unitaire d'un titre déterminé ! La terre est appelée à produire sa note spéciale dans le concert sidéral qui rallie les astres de notre tourbillon au soleil, son pivot central. A la hauteur de cette conception, le problème des destinées de l'humanité dans ses deux états d'existence consiste, pour son existence présente, inférieure, à déterminer le caractère de la fonction qu'elle accomplit dans l'organisme terrestre; et pour le problème de la vie future, supérieure, à démontrer que sur notre planète, considérée comme organisme vivant, il est une fonction nécessaire, indispensable et qui ne peut être accomplie que par l'humanité dans son existence supérieure ou de vie future.

Le problème étant posé en ces termes, si la science parvenait à en donner une solution

limpide à l'esprit, nous croyons qu'elle aurait fourni l'appui confirmatif de la preuve simple basée uniquement sur l'aspiration de l'âme; la solution du problème de la vie future serait ainsi complète.

C'est avec l'espoir de contribuer à cette solution que nous entrons maintenant dans le cœur de la question.

Dans ces recherches, l'esprit a besoin d'un principe qui lui serve de mesure pour apprécier la rectitude et la valeur de ses affirmations. Nous trouvons ce principe dans la conception abstraite de l'idée de l'être organisé. Possédant cet idéal, nous l'emploierons pour juger si, dans l'hypothèse qui considère notre globe comme une unité organique vivante, la fonction que nous y assignons à l'humanité, en ses deux existences, en mode mineur et en mode majeur, est conforme à la conception que nous posons comme pierre de touche. Disons comment nous concevons cet idéal.

Tout être organisé est une unité vivante, close et déterminée, à type fixe et invariable; il est une virtualité se manifestant par des impulsions passionnelles, se réalisant en actes au moyen d'un appareil organique fonctionnel.

Cet appareil est en harmonie, à la fois, et avec la virtualité passionnelle de l'être, qu'il doit traduire en acte, et avec le milieu approprié où il est appelé à agir et à accomplir la mission de sa vie. Cet instrument fonctionnel, dans son ensemble est constitué de deux parties distinctes et affecte la disposition composée: d'un côté, un système nerveux, incitateur et régulateur, portant en soi la mesure d'après laquelle l'action doit se produire, en vue du but à atteindre; d'un autre côté, d'un système d'organes réalisateurs, animés chacun de son attraction spéciale, et agents actifs de la vie; ils exécutent, sous la direction régulatrice du système nerveux, avec rythme, mesure et proportion l'action combinée qui est la fonction de l'ensemble.

Si on considère l'être organisé dans ses éléments constitutifs, l'analyse peut en distinguer trois ordres: l'élément actif, posant l'individualité; il contient la virtualité de la mission ou fonction que cette individualité doit accomplir; il manifeste le caractère de cette mission par des aspirations, des attractions, des mouvements passionnels qui surgissent dans l'être et l'incitent à l'action, l'élément passif, matériel, gravide, agent de plasticité; subissant la direction de l'élément actif, se modelant sous son impulsion en organisme plastique; il

constitue l'instrument de réalisation des impulsions passionnelles, dans un milieu déterminé; enfin l'élément neutre, intermédiaire, force dans son essence, comprenant l'ensemble des dynamides, à l'état de calorique, lumière, électricité, magnétisme, od; il constitue le lien entre l'élément actif et l'élément passif; ayant affinité pour les deux contraires, il les réunit en une unité vivante harmonique. Sous l'impulsion de l'élément actif, l'élément force détermine dans l'élément passif les combinaisons si diversifiées, nécessaires à la construction et à la conservation parfaite de l'appareil instrumental qui constitue le corps.

L'union intime et harmonique de ces trois éléments constitue l'être organique vivant, dans les conditions d'existence présente. Si l'analyse les sépare, dans la réalité ils sont une unité où les trois sont indispensables; et nul acte de la vie ne peut s'accomplir sans leur concours intime. C'est une erreur déplorable de croire qu'il y a antagonisme hostile entre l'esprit et la matière, de glorifier l'un comme source du bien et dégrader l'autre comme élément du mal. Le bien et le mal ne sont comme attributs ni dans l'un ni dans l'autre de ces éléments. Le bien, c'est l'unité d'action, l'harmonie réalisant l'ordre, la liberté, la justice; le mal,

c'est l'antagonisme d'action, la scission du particulier avec le général, l'égoïsme, source de désordre, d'injustice et d'oppression; et ce fait domine l'évolution de la vie à tous les degrés de manifestation. La mort est la résolution de l'être dans ses éléments constituants. Dans cette transition l'élément actif individualisé passe à de nouvelles fonctions, dans un nouveau milieu; l'élément passif rentre dans le milieu ambiant, se résolvant en molécules prêtes à entrer dans de nouvelles combinaisons organiques; l'élément force, se divisant dans sa polarité, d'une part, s'allie à l'élément actif individualisé, et lui construit un nouvel appareil instrumental, dans le nouveau milieu; de l'autre, il reste combiné à l'élément passif et active sa tendance à entrer dans des combinaisons nouvelles.

L'être organisé, un dans son essence, pour réaliser sa fonction, de l'état confus, amorphe, passe au développement et se pose en multiplicité. Il irradie sa virtualité en individualités graduées, dans un appareil fonctionnel, composé d'organes très-divers et très-nombreux, chargés, chacun d'une action spéciale et déterminée. Il est important d'établir comment dans cet appareil les actions individuelles si diversifiées se rallient et convergent

en un accord unitaire, réalisant l'harmonie de la vie, à travers les phases qui conduisent tout être organisé du moment initial à l'état d'extinction.

Etudions l'action dans un organe isolé et voyons quel en est le caractère. Nous constatons d'abord ce fait capital que: dans tout organe, pris individuellement, l'action a toujours un but composé; son activité a un résultat à la fois subjectif et objectif. Subjectivement tout organe se développe, se nourrit, se conserve; objectivement, tout organe produit une action par laquelle il engrène son activité avec celle d'autres organes, constitués en groupe, réalisant une fonction plus complexe. Par cette affiliation au groupe l'organe isolé s'élève en puissance et agrandit sa sphère d'importance et d'utilité.

Par l'action composée il y a dans l'état normal, accord parfait entre le subjectif et l'objectif, ce qu'on appelle droit et devoir. C'est une erreur de penser qu'il y a opposition entre ces deux pôles de l'action; ils sont au contraire dans un accord nécessaire, indispensable à l'harmonie de l'être. Cette opposition n'existe que dans l'état de subversion de l'ordre, et l'on peut affirmer avec une certitude absolue: que toutes les fois que cette opposition existe, l'organisme où ce désordre se

manifeste est constitué sur des bases vicieuses ou se trouve dans des conditions anormales. L'ordre ne se rétablit que par le retour de l'équilibre entre le subjectif et l'objectif; et l'on comprend que tous les systèmes, toutes les institutions spéculant, pour réaliser le bien, sur la prépondérance du du devoir sur le droit, sont condamnés en principe et frappés d'impuissance pour faire produire à un système organique quelconque, tout le bien qu'il est dans sa mission d'accomplir; ces moyens ont tout au plus une valeur négative pour atténuer le mal et en retarder l'explosion. La scission entre *le droit et le devoir*, avec prédominance subjective constitue, dans la sphère sociale et morale l'état d'égoïsme, et se traduit dans l'organisme animal par l'état d'inflammation. Dans cet état, la tendance subjective rompt la loi de justice; elle attire avec exubérance, dépassant la mesure de ce qui lui est dû; il en résulte congestion, engorgement, endurcissement, et si l'état persiste, dégénérescence ou corruption par fluidification purulente. En même temps le concours objectif est refusé ou prend un caractère irritant, avec tendance à propager et généraliser le désordre. Cet état est d'autant plus grave que l'organe initiateur du trouble est plus élevé en importance, et que la vitalité

organique du système était antérieurement affaiblie et dans un état d'équilibre instable. Dans ces conditions la dissolution de l'être est imminente.

C'est une erreur d'admettre que l'état d'inflammation, cet égoïsme organique, est une augmentation de la vitalité; en réalité c'est une scission avec tendance unilatérale prépondérante et désordonnée; elle amène comme résultat définitif l'épuisement et la ruine locale et générale.

Le remède au mal le plus direct et le plus efficace n'est pas dans une intervention à effet débilitant; pour éteindre le mal dans son foyer il faut provoquer dans l'organe en scission d'action une impression monitoire, au moyen de substances à virtualité analogique avec la vitalité spéciale de l'organe et le mode de déviation de son action. Il résulte de cette impression, dans l'organe affecté, un mouvement de conversion, déterminant un effort convergent, pour engrener de nouveau son action dans l'harmonie générale de l'organisme.

Revenons de cette digression et continuons à étudier l'action composée. Par cette action, l'isolement d'un organe vivant est hors de possibilité; un organe appelle nécessairement d'autres organes avec lesquels il entre en affiliation pour constituer le groupe. Ce passage de

l'état d'isolement à l'état de solidarité étend, pour tout organe, la sphère d'action et élève son titre d'importance. Dans la composition du groupe, les organes sont distincts de structure et d'action ; la diversité dans leur action objective, s'absorbe en un accord supérieur, qui est la fonction du groupe. Cette fonction, du groupe, elle-même est parcellaire d'une fonction plus complexe; aussi le groupe appelle l'affiliation à d'autres groupes composés de manière à faire converger leur action diversifiée dans un accord supérieur, qui est la fonction de la série. La série est ainsi une affiliation de groupes, chacun à fonction spéciale dans sa variété, et qui font converger leur action en une fonction supérieure, qui est fonction de genre pour la série entière. Les séries de genre combinant leurs fonctions se constituent en série d'ordre, résumant les fonctions générales de l'être organisé. Cette progression de combinaisons sériaires conduit à l'unité harmonique de l'organisme, réunissant en accord unitaire les actions diversifiées, et réalisant la mission que l'être est appelé à accomplir. Si cette réalisation se fait régulièrement et dans toute son amplitude, la fonction de l'être est complète et parfaite en sa sphère.

Mais de même que l'essor composé domine l'action de l'organe isolé et la fonction des organes disposés en ordre sériaire, de même cet essor dichotomise la fonction de l'être entier, en action subjective et objective, en vie à mode mineur et à mode majeur. Par cette disposition, l'existence d'un être demande nécessairement l'association de son existence à celles des êtres divers de même espèce. Cette unité constituée, elle appelle d'autres unités. Dans cette gradation sériaire, les manifestations diversifiées de la vie sur notre planète, se combinent dans l'unité de la vie de la planète ; et la planète à son degré, associe et et harmonise son action avec les corps sidéraux, constituant ainsi, sous l'influence pivotale du soleil, l'unité de notre système sidéral.

Nous nous arrêtons ici dans cette progression sériaire ascendante. Il nous reste à examiner les résultats combinés de l'action composée et de l'ordre sériaire dans l'évolution de la vie.

Il est évident que l'action composée est le lien de solidarité, qui relie par une dépendance réciproque les parties diversifiées d'un tout en une unité. Cette solidarité s'étend en gradation ascendante de l'individu isolé, à travers le groupe et les séries successives jusqu'à l'unité de l'orga-

nisme. Elle est d'autant plus intime que les liens sont plus nombreux à mesure que l'état composé, étendant son influence à tous les degrés du développement sériaire, s'élève en puissance par la multiplicité des services réciproques. Dans cette ascension, de l'état d'isolement à l'état de solidarité, tout organe, jusqu'au plus infime, étend sa sphère d'importance et d'utilité; le concours de tous est nécessaire à l'harmonie générale; et par sa scission, un organe de minime degré peut provoquer un trouble qui fait péricliter le système entier.

Si l'action composée a la propriété d'établir un lien de solidarité entre les parties d'un tout, elle est impuissante à développer l'action de l'ensemble d'une manière harmonique, et à coordonner l'essor des fonctions au but à atteindre. Pour ce résultat, l'action composée appelle le concours du mécanisme de la série. Ce mécanisme, disposant les parties d'un tout dans un ordre méthodique, réunissant les similaires en groupe, et classant les groupes en échelle compacte, fait converger les efforts partiels vers un but général, exprimant la fonction de l'ensemble.

Dans cet arrangement, l'activité étant stimulée chez les coopérateurs dans chaque groupe, à

l'intérieur, par l'accord né de la similitude du but; à l'extérieur, par l'influence des groupes rivaux une fougue, à la fois enthousiaste et réfléchie, porte le travail à sa plus haute puissance en quantité et en perfection.

C'est par cette combinaison mesurée d'accord d'identité et de contraste, que l'action de l'organisme se développe harmonique, réalisant l'ordre, la liberté et la justice; l'ordre, par la convergence des efforts partiels vers un but unitaire; la liberté, par le concours libre, spontané, enthousiaste de chaque organe dans l'action de l'ensemble; la justice, enfin, par la répartition du produit obtenu entre tous les organes, à chacun en proportion de sa coopération. La série, réglant et puissanciant le développement de l'action composée, devient ainsi l'instrument de l'harmonie dans tout être organisé; et ce n'est que sous ce régime, qu'un organisme quelconque, de quelque degré qu'on le suppose, est en puissance d'accomplir régulièrement et dans toute sa plénitude la mission qui lui est dévolue.

Nous venons d'esquisser l'idée générale de l'être organisé. Avec ce guide, nous essaierons de déterminer quelle est, dans l'hypothèse qui accepte notre globe comme être organisé, la

fonction qu'y remplit l'humanité, dans son existence présente, inférieure; et s'il existe sur la planète une fonction indispensable à sa vie, et qui serait pour l'humanité l'existence future, supérieure. Dans cette étude, pour donner une démonstration complète, la méthode est de déterminer les différentes fonctions générales de la planète, en liaison régulière et compacte. Nous devons reconnaître que dans l'état actuel de la science l'étude de notre planète est loin d'être complète; que l'analyse n'a pas encore fourni l'ensemble des données que la synthèse doit élucider et relier en un tout unitaire. Nous ne donnerons de ces fonctions qu'une vue sommaire dont la valeur de probabilité sera corroborée par les rôles que nous assignerons à l'humanité, en ses deux existences, en conformité de l'idée générale de l'être organisé.

Si nous examinons les résultats des investigations sur l'origine et le développement de notre globe, nous voyons qu'en période initiale, il se trouvait dans la confusion amorphe de l'état embryonaire. Les éléments s'étant séparés et classés en masses solides et liquides, avec une enveloppe gazeuse distincte, la vie individualisée périastrale a surgi, en fonction de végétalité et

d'animalité. Pendant de longues périodes d'élaboration pour l'appropriation de la surface du globe et le raffinement de l'atmosphère, les organismes se sont élevés en perfection de structure et richesse de fonction. Alors l'humanité a paru, répartie par centres distincts, limités en nombre d'individus, et circonscrits en espace restreint. Par une rapide multiplication et une diffusion nécessitée par la pénurie locale des des ressources, la surface du globe a été successivement occupée par des centres de population plus étendus, noyaux des nations diversifiées en variétés de types, de vocations, de facultés et de fonctions. Ce développement posant les nationalités distinctes, a dû se faire en mode individualiste, divergent avec l'ensemble, pour mieux consolider l'état subjectif de chacune d'elles. L'humanité est encore engagée dans cette période, et se prépare à peine, chez les nations les plus avancées, à entrer dans le mode convergent, tendant, par l'effort objectif de la vie, à unir les peuples par un lien de solidarité, et constituer ainsi l'unité humanitaire. C'est dans cet état harmonique que l'humanité, exerçant sa fonction dans toute sa plénitude, la vie de la planète, en développement croissant, entrera en vibration

ascendante, et pourra épanouir, en apogée, toute la richesse de ses harmonies. Par un mouvement de retour elle reviendra en vibration descendante, allant vers le déclin; et c'est ainsi que, après avoir accumulé les siècles, la vie de la planète, épuisée dans son action, arrivera à l'extinction. Nous voyons dans ce mouvement de la vie de la planète, l'analogue du mouvement de la vie chez tout être organisé.

Entrons dans plus de détails : la formation minérale, à caractère squélétique, nous apparaît comme élément de configuration et base de substentation pour la création périastrale. Nous ne confondons pas avec elle la croûte humoïde qui est la gangue plastique, servant de foyer d'incubation et d'élément nutritif partiel à la vie végéto-animale. A la surface de la planète s'épanouissent, en individualités innombrables, les tribus graduées en développement des végétaux et des animaux. Types fragmentaires de la vie, ces êtres, tout en développant, chacun sa virtualité spéciale, forment dans leur ensemble, dans l'unité organique de la planète, deux grands systèmes fonctionnels; ils constituent dans leur état de solidarité — le végétal, en degré inférieur et d'ébauche, et l'animal, en degré supérieur et

de raffinement — un grand appareil d'élaboration d'une part, de la matière organique, d'autre part, des éléments impondérables qui constituent la force ou le dynamide au service de la vie.

La matière organique, par cette élaboration à travers les organismes, semble acquérir dans ses éléments l'aptitude à entrer dans des combinaisons plus délicates et former des organismes de titre plus élevé. L'élaboration du dynamide est de très-haute importance; versé par le soleil et se combinant avec le dynamide inhérent à la terre, il subit dans les organismes végétaux et animaux une élaboration spéciale qui lui donne un titre et des qualités déterminés, et l'approprie à la nutrition et à la conservation de la vie de la planète. Dans l'accomplissement de cette fonction, l'intervention de l'élément liquide et de l'élément aériforme joue un rôle important.

Les êtres organisés qui vivent à la surface du globe empruntent, au milieu ambiant, les matériaux liquides et aériformes dont ils ont besoin pour l'accomplissement de leurs fonctions. Le corps planétaire est dans une autre condition; il porte avec lui d'origine génétique, et comme parties composantes, d'une part, l'élément liquide,

occupant une grande partie de sa surface, et d'autre part, l'élément aériforme, disposé en enveloppe gazeuse ; il ne tire de l'extérieur que l'élément impondérable, force, dynamide, qui lui est versé en abondance, plus spécialement par le soleil. Il y a entre les deux éléments, air et eau, une relation intime de fonctions. Les mouvements réguliers et périodiques de la mer, en état de flux et reflux, et les mouvements également réguliers et périodiques de l'atmosphère, accusés par le baromètre, en sont un indice. Mais cette dépendance d'action devient plus évidente lorsqu'on considère que, de l'immense surface de la nappe liquide, continuellement en mouvement, il se fait une évaporation constante de molécules aqueuses. L'eau ainsi réduite en vapeur et déjà combinée au calorique, se dissout dans l'air où elle continue à se charger de principes vivifiants, par absorption de gaz (oxigène, acide carbonique) et d'éléments impondérables dont l'atmosphère est imprégné. Dans ces conditions, les mouvements atmosphériques, opérant un mélange intime et une diffusion générale, dispensent soit sous forme d'air chargé de vapeur d'eau, soit de liquide aqueux imprégné d'air, cet élément vivifiant, cette sorte de sang artériel, à tous les êtres de la création périastrale.

Chacun y puise selon ses besoins déterminés par la spécialité de sa fonction. Ce qui n'est pas consommé, comme ce qui est épuisé par l'action vitale, en état de vapeur retourne à l'atmosphère, à l'état de condensation est repris à la surface de la planète par des canaux spéciaux et conduit par de puissantes veines de retour au réservoir général, pour reprendre, après une nouvelle vivification, son mouvement circulatoire. Nous croyons que, dans cette liaison de fonctions et cette solidarité d'actions entre le réservoir des mers et l'atmosphère, il est impossible de méconnaître l'analogue de la solidarité qui existe entre les fonctions de circulation et de respiration chez les êtres organisés.

Chaque organisme isolé devient ainsi un foyer spécial d'activité vitale, où se combinent l'élément vivifiant, supérieur et l'élément inférieur, plus compacte, emprunté au corps de la planète ; cette activité est à la fois, d'une part, un effort de développement ascendant, pour chaque être individualisé, et d'autre part, par la virtualité qu'acquièrent les éléments de la matière organique, et plus spécialement par l'élaboration et l'appropriation de l'élément impondérable, une condition indispensable de nutrition, de con-

servation et de développement général pour la vie astrale.

Cet ensemble de considérations et cette vue sur l'ordonnance générale de la vie de la planète, nous conduisent à reconnaître dans les fonctions indiquées, le caractère de la vie à mode mineur ayant pour but la conservation subjective de l'astre, par l'élaboration et l'assimilation de l'élément de nutrition.

Pour compléter cette esquisse, il nous reste à déterminer la fonction de l'humanité dans l'évolution de ce mode inférieur de la vie planétaire. Pour connaître cette fonction de l'homme collectif, il est indispensable d'avoir une idée claire de l'homme individuel.

L'homme dans son essence est une unité animique, constituant une individualité à titre harmonique déterminé; sa virtualité se manifeste par des attractions, des impulsions passionnelles sollicitant l'action qui doit leur donner satisfaction. Quand on étudie ces impulsions passionnelles, l'analyse peut les classer d'après les buts généraux qu'elles tendent à atteindre. Ainsi, unité de l'homme en lui et avec ses semblables; unité avec le monde extérieur; unité avec ce qui *est*, comme cause première et foyer d'harmonie;

telles sont, indiquées d'une manière générale et sommaire, les manifestations des besoins de l'âme humaine. En effet, en lui, l'homme demande l'accord dans la satisfaction des besoins du cœur, de l'esprit et du corps; comme être social, il éprouve l'aspiration de s'unir à son semblable, et par cette évolution, en être collectif, d'étendre sa sphère d'action; comme gérant et régulateur de la vie du globe, il cherche l'harmonie avec le monde extérieur, tant pour son bonheur subjectif que pour la prospérité générale de la planète. Sous le charme de ces unités cumulées, l'âme enthousiaste s'élève vers l'unité foyère, source d'amour, de sagesse, de puissance et d'harmonie, et sollicite l'expression de sa vénération par un culte.

L'être humain, pour passer de l'aspiration à la réalisation, est doué d'un appareil fonctionnel, objectivisation adéquate des impulsions passionnelles de l'âme. Cet appareil, dans son ensemble, affecte la disposition composée; système de combinaison et de régularisation de l'action, et système d'exécution; dans leur union intime, ces deux systèmes composent le corps, instrument de réalisation parfait.

Ces généralités établies, étudions l'être hu-

main dans les fonctions de cet appareil organique : Nous divisons ces fonctions en quatre classes, selon les buts généraux qu'elles réalisent. Entrons dans quelques développements :

1° Fonction de nutrition et de conservation subjective du corps ; cette fonction est accomplie par un appareil d'organes, disposé en série de groupes rangés, d'une part, en ordre ascendant, afférent ; d'autre part, en ordre descendant, efférent. Cette fonction en mouvement afférent, puise dans le monde extérieur les éléments d'assimilation, les élabore, transforme, approprie, et sous forme de sang artériel, les distribue à toutes les parties du corps. Les organes y puisent et s'assimilent les éléments nécessaires à leur développement, réparation, conservation, et quelques uns à l'élaboration de liquides à destination spéciale. Cet acte de nutrition a un caractère composé ; il n'est pas seulement matériel, il a aussi pour effet de dégager l'élément force, sous l'état de calorique et autres dynamides. Le sang appauvri dans ses éléments, revient par les canaux veineux reprendre de nouvelles qualités vivifiantes. Mais par l'acte de la vie, dans tous les organes, leurs éléments subissent des métamorphoses ; alors commence le mouvement

efférent ou d'élimination. Dans l'intimité de tous les organes, les éléments usés sont résorbés, rentrent dans le mouvement circulatoire qui les transporte dans des organes spéciaux, destinés à reprendre et à rejeter ce qui est mort et impropre à l'entretien de la vie. C'est par ce double mouvement d'assimilation et de désassimilation que l'organisme se conserve et reste un en se renouvelant sans cesse. L'harmonie de ce mouvement est déterminée par l'influence rectrice d'une division spéciale du système nerveux, disposé en ganglions rangés en ordre bilatéral, le long de la colonne vertébrale. Tous ces ganglions, sous la direction d'un centre principal, sont autant de foyers partiels d'où se détachent des filets nerveux, qui enveloppent les vaisseaux et pénètrent avec eux dans la profondeur des organes disposés en ordre sériaire. C'est par ce système, présent partout, qu'est réglé le mouvement organique de la vie à mode subjectif, ayant pour but final le développement et la conservation du corps, dans toute l'intégrité de la force et de la santé ; le système nerveux ganglionaire est ainsi le régulateur de la vie, en mode mineur.

2° Fonction de reproduction de l'individu et

conservation de l'espèce, par le renouvellement des individus. Le cycle de la vie est très-limité chez l'individu qui en parcourt rapidement les phases, et arrive bientôt à l'extinction. Pour que l'humanité se maintienne dans son intégrité et sa fonction, elle doit se renouveler dans ses individus composants. Un appareil fonctionnel, réparti sur deux individus et divisant l'espèce en deux sexes, est disposé en série conjuguée. D'un côté, élaboration de l'élément fécondateur, de l'autre, développement de l'ovule, élément destiné à être fécondé. Par un rapprochement intime, dans un transport d'effusion de la vie, la fécondation s'opère, et l'individu nouveau est posé dans le sein maternel; il s'y nourrit, se développe et bientôt détaché il est introduit dans le milieu social, où, comme élément nouveau, il vient remplacer ceux qui sont épuisés et éliminés par la mort. Comme l'être individuel, l'être collectif se conserve en se renouvelant dans ses éléments composants.

3° Fonctions intellectuelles. L'homme n'a pas seulement une existence corporelle, subjective; une mission élevée, à fonction objective, l'appelle à un poste de gérance, et l'incite à tout connaître, à tout comprendre dans la création; à s'élever à

la conception de la loi qui la régit, et à saisir le mécanisme de ses harmonies.

A cette hauteur, la science lui remet en main l'administration et la gérance de la vie du globe. Son action directrice se combinant à la vie générale, l'homme devient ainsi, par sa fonction objective, agent recteur de la vie subjective de la planète, en essor de mode mineur. Un appareil organique, disposé en série mesurée, avec un centre cérébral, puissant, coordonnant à son action, d'un côté, celle des organes des sens, de l'autre celle des organes moteurs, est l'instrument harmonieux de cette éminente fonction.

4°. Fonction de la parole appliquée à l'enseignement. L'humanité étant composée d'êtres à vie limitée, les conquêtes intellectuelles doivent être transmises pour que la vie spirituelle, condition de l'action rectrice, soit conservée. Un système d'organes, placés à la partie supérieure de l'appareil respiratoire, constitue l'instrument admirable de la phonation. Par la parole parlée et la parole écrite, l'homme instituant l'enseignement et fécondant la virtualité de l'avenir par la science du présent, transmet aux générations qui surgissent ce que le passé et le présent ont conquis et accumulé de richesses dans le domaine du senti-

ment, de l'idée et de la réalisation. Par cette fonction, espèce de génération spirituelle et collective, l'action rectrice de l'humanité composée d'individus périssables, est assurée ; elle prend, avec un développement progressif, une influence toujours plus bienfaisante, tant pour le perfectionnement de l'humanité, qui s'élève en dignité et en puissance, que pour l'ensemble de la planète dont la vie s'épanouit avec une splendeur croissante.

Si nous jetons un coup d'œil général sur l'ensemble de cet appareil fonctionnel si richement organisé, nous reconnaissons que la fonction de nutrition, à caractère spécialement individuel appartient au mode mineur de la vie ; son action est soumise à l'influence rectrice du système nerveux ganglionaire, qui est soustrait à la direction de la volonté et agit d'innéité. D'un autre côté, l'appareil cérébral avec ses dépendances sensitives et motrices, soumis à la direction de la volonté, constitue, dans sa fonction le côté objectif, le mode majeur de la vie.

La fonction de nutrition, mode mineur, forme un ensemble circonscrit dans les limites de l'individu ; tandis que les fonctions intellectuelles nécessitent une relation qui engrène avec le monde extérieur ; l'homme dans son action extense,

objective, ne saurait en être détaché, et forme avec lui une unité plus étendue. En effet, par ces fonctions, l'homme recevant en lui le reflet du monde phénoménal, l'élabore, en dégage la loi qui le régit, et, muni de la science, réagit sur ce monde, pour régler et dominer son action. Dans cette grande sphère de la vie objective, l'homme intervient comme agent recteur. Les fonctions intellectuelles sont donc à la vie objective, comme le système nerveux ganglionaire est à la vie subjective. Ces deux modes de la vie, quoique distincts, sont cependant dans une solidarité intime, et, dans leurs fonctions se lient par des services réciproques. C'est ainsi que la vie de nutrition entretient les organes de la vie de relation, et que le système nerveux de relation recevant, des profondeurs des organes de la vie de nutrition, des sensations, des sollicitations de concours, provoque des mouvements et donne une intervention complémentaire des fonctions de nutrition ; le désordre se manifestant dans l'une ou l'autre sphère, met en danger le système entier.

Considérés dans leur essor, ces deux modes de la vie sont dans un balancement d'action avec prédominance alternant de l'un à l'autre. Le mode mineur, plus spécialement actif pendant le sommeil.

restaure les organes et répare les forces ; le mode majeur, latent pendant le sommeil, développe son activité pendant l'état de veille, et étend son action sur le monde extérieur. Leur rapport de durée est donc comme 1 est à 2 ; et évaluée en heures, pour la révolution diurne, comme 8 est à 16.

Dans ces deux sphères de la vie, il se trouve de chaque côté une fonction complémentaire. L'humanité ayant à accomplir une fonction générale dans la vie de la planète, et étant composée d'individus qui passent ; pour se maintenir, d'une part, se conserve en mode subjectif, par reproduction d'individus ; d'autre part, en mode objectif, transmet et conserve, par une espèce de génération spirituelle, la vie collective acquise.

Nous remarquerons que dans cette classification des fonctions, les physiologistes n'en admettent que trois : fonction de nutrition, de reproduction et de relation. Nous croyons, par le rôle important que nous avons assigné à la fonction de la voix et de la parole, avoir justifié la division quaternaire. Dans cette classification, nous n'avons eu égard qu'au caractère pivotal de chaque fonction ; loin de rejeter les caractères accessoires nous les reconnaissons nombreux, et importants dans l'acte

de la vie ; pour la phonation spécialement, elle nous apparaît comme instrument puissant de sociabilité.

L'ensemble de l'appareil fonctionnel dans l'organisme humain a donc une disposition bicomposée. C'est avec ce puissant et harmonieux instrument que l'âme humaine va réaliser ses aspirations dans le milieu où elle est appelée à accomplir sa mission.

L'homme isolé, malgré la disposition harmonique qui existe dans toutes les sphères de son être en face de la nature et du rôle important que l'humanité doit y accomplir, disparaît dans sa minimité. Ce roi supposé, frappé d'impuissance, trône dans la misère. Le roi légitime de la création, celui qui est appelé à y exercer sa bienfaisante influence rectrice, c'est l'homme collectif. Avant d'étudier son action, disons comment il se constitue.

L'homme, unité harmonique dans son être, pris individuellement, n'est qu'une touche à titre déterminé ; il est destiné, non à une action isolée, mais à entrer comme élément dans une unité organique supérieure. Par cette solidarité, élevé en puissance dans une harmonie plus compréhensive, il pourra développer, en mode composé, la virtualité de sa

nature, pour sa prospérité individuelle et celle de l'association dont il fait partie. Le premier degré de cette unité supérieure est la commune constituée d'après le principe de solidarité. Elle exploite environ une lieue carrée de terrain, au moyen d'un personnel de 1000 à 1500 habitants.

Dans la commune actuelle, ces personnes sont réunies en mode divergent; les familles sont juxtaposées et non associées; dans une foule de rapports il y a lutte et opposition d'intérêts; l'activité mal coordonnée est loin de donner les résultats que les forces dépensées permettent d'espérer.

Dans la commune sociétaire, les rapports sont convergents et les intérêts solidarisés. L'activité est dirigée avec unité d'action, de manière à mettre l'ordre dans l'ensemble du travail, la liberté dans le concours individuel, et la justice dans la répartition du produit. Ce résultat est obtenu non par contrainte et violence, mais par l'application à l'organisme communal, de la loi que nous avons reconnue être la condition d'harmonie dans l'organisme de tous les êtres de la création. Cette loi se réalise par le mécanisme sériaire.

Il n'entre pas dans le plan de cette étude de donner la description de l'organisation et du

travail dans la commune sociétaire. Il suffit à notre but de faire connaître que c'est dans ce mode de rapports en convergence avec les impulsions natives de notre être, que l'homme collectif peut donner l'essor complet à son activité, tant pour le perfectionnement subjectif que pour le bien objectif des êtres soumis à sa direction.

Un modèle de commune sociétaire existant, et ayant donné, par un fonctionnement régulier, la démonstration de la valeur de son mécanisme, ces créations, à l'instar de toute autre découverte, se multiplieront et par la contagion du bien s'étendront sur le globe entier. Cette organisation disposée en ordre régulier et hiérarchisé présentera le spectacle d'un immense réseau à centres ganglionaires, gradués en importance et variétés de fonctions; l'action rectrice de l'humanité, par un travail combiné, irradiera en tous lieux sur la surface du globe et développera la vie dans toute la création. Sous la direction de la science, l'agriculture associée à l'industrie donnera en abondance des produits perfectionnés, adaptés à la satisfaction de tous les besoins. L'art, de son côté, respirant dans une atmosphère d'harmonie et de bonheur, par ses créations diversifiées, répandra le charme par la profusion du beau, et embellira la vie dans

toutes ses manifestations. Sous l'influence de ce régime, la planète pleine de vigueur par l'équilibre de sa vie subjective, de nutrition, parée et rayonnante de splendeur vitale, avec bonheur étalera ses harmonies dans le concert sidéral.

Ces détails nous permettent de conclure que l'humanité, dans la vie présente, exerce la fonction rectrice dans le développement subjectif, ou mode mineur, de la vie planétaire. Cette fonction de l'humanité vis-à-vis de la vie astrale est l'analogue, dans l'homme individuel, de la fonction du système nerveux ganglionaire, régulateur de la vie subjective du mode mineur.

L'humanité est loin d'accomplir aujourd'hui cette haute fonction dans sa plénitude ; les peuples qui sont encore engagés dans des états sociaux inférieurs sont dans des conditions d'incohérence et de désordre qui empêchent le développement des forces de production ; chez les nations avancées en civilisation, les progrès accomplis dans le travail pacifique sont considérables et grandissent tous les jours ; mais l'activité est encore divergente, d'ailleurs une grande partie des forces et des ressources est distraite pour maintenir la compression et la répression à l'intérieur et soutenir la lutte à l'extérieur.

A ces obstacles provenant de l'incohérence de développement et d'organisation, vient se joindre l'influence des doctrines qui engourdissent et paralysent l'action. Le progrès dans les sciences lèvera cette entrave, contre laquelle la nature humaine a toujours réagi ; en effet, indépendamment des protestations directes, on a vu de tout temps les fauteurs de ces doctrines, amants passionnés de la macération, de la douleur et de la misère, ne pas se faire faute de s'emparer des biens de la terre et d'en tirer des jouissances ; se constituant ainsi en flagrante contradiction avec leurs doctrines, ils rendent un hommage involontaire et indirect à la légitimité des aspirations natives de la nature humaine. Malgré toutes ces entraves l'humanité atteindra son but, sous l'incitation incessante des attractions qui l'entraînent à l'accomplissement de sa haute mission.

Nous avons établi que, dans l'existence présente, la fonction spéciale de l'humanité, dans son activité objective, consiste dans une action régulatrice de la vie de la planète ; et nous avons reconnu que cette action régulatrice ne s'étend qu'aux fonctions de nutrition et de conservation subjective, à la vie en mode mineur. Mais, comme tout être vivant, la planète doit être douée d'une

vie objective, en mode majeur, d'une vie établissant les relations externes. Cette fonction est indispensable à la planète pour compléter sa vie en la solidarisant avec les corps co-planétaires; elle agrandit ainsi la sphère de sa vie en apportant son concours spécial et en coordonnant son action à l'unité de la vie du système sidéral.

Dans l'organisme individuel de l'homme nous avons vu l'ensemble du système nerveux se dualiser, d'une part, en sphère ganglionaire régulatrice de la vie subjective de nutrition; d'autre part, en sphère cérébrale, manifestation de la vie objective de relation. Nous considérons, dans l'organisme de la planète, l'humanité comme représentant le système nerveux. Son action aussi se dualise en mode mineur et majeur. Nous voyons d'une part l'humanité dans la vie présente, existence inférieure, accomplir les fonctions d'agent recteur de la vie subjective du globe, en analogie avec la fonction du système nerveux ganglionaire, dans la vie subjective de l'individu; d'autre part, nous devons trouver cette même humanité agissant dans la vie du globe, en analogie avec le système nerveux cérébral, et constituer dans la vie de la planète l'état fonctionnel objectif ou de mode majeur, liant des relations avec les corps sidéraux.

C'est là précisément la fonction que nous attribuons à l'humanité, et qui constitue pour elle l'état de vie future et d'existence supérieure. Résumant notre pensée, nous la formulons dans la proposition suivante: dans l'organisme de la planète, la fonction de l'humanité dans la vie présente, *mode mineur*, est à la fonction de la vie future, *mode majeur*, comme dans l'organisme individuel la fonction du système nerveux ganglionaire, *mode mineur*, est à celle du système nerveux cérébral, *mode majeur*. Cette conclusion à laquelle nous sommes arrivés dans la recherche de la détermination de la vie future, fournit ainsi l'appui confirmatif de la preuve simple, puisée uniquement dans l'aspiration de l'âme généralement exprimée par la croyance à l'existence d'une vie future.

Nous n'avons pas la prétention d'entrer dans l'exposé détaillé de cette existence supérieure; cependant nous pouvons, avec le guide de l'induction analogique en donner quelques caractères généraux.

Dans ce mode d'existence la virtualité de l'être est augmentée et se manifeste par des impulsions passionnelles qui demandent une satisfaction plus raffinée. L'appareil instrumental de réalisation a pris dans ses facultés spirituelles et corporelles un

développement proportionnel. Dans la vie présente la composition matérielle des organes présente des éléments solides, liquides et gazeux, combinés par l'élément force, dynamide, et appropriés au milieu actuel de même composition. Dans la vie future, le milieu étant plus éthéré, le corps est composé des éléments plus raffinés de l'atmosphère, en combinaison avec l'élément dynamide, en proportion prépondérante. L'instrument de l'âme ayant ainsi plus de délicatesse et de puissance d'action exerce ses fonctions avec un degré supérieur de développement, en étendue, énergie et précision. Cette élévation en puissance de la même fonction ne doit pas nous paraître invraisemblable. Dès ce monde nous constatons le fait ; ne voyons-nous pas dans le sommeil les fonctions intellectuelles ramenées le plus souvent à l'état latent ; ces fonctions entrent en action pendant l'état de veille et peuvent manifester une puissante activité ; enfin dans cet état exceptionnel qu'on appelle clairvoyance magnétique, l'on a vu des cas, rares à la vérité, où certaines facultés se sont élevées à une lucidité supérieure. Cet état nous apparaît comme une transition indicative de cette puissance supérieure des facultés, qui constitue l'état normal dans l'existence future.

Dans ses deux existences, l'humanité, faisant un même système à action dualisée, en mode mineur et en mode majeur, se trouve, dans ces deux états, dans un lien de solidarité intime ; il y a influence réciproque de l'un sur l'autre. L'on peut affirmer que, de même que dans l'organisme individuel, la santé du corps est une condition indispensable à l'activité puissante et régulière de l'intelligence, « mens sana in corpore sano » ; de même l'harmonie de l'humanité dans son existence inférieure et la régularisation de son action sur la planète, pour y développer la prospérité de la vie subjective de nutrition, est une condition indispensable pour que l'humanité dans son existence supérieure puisse donner toute l'extension à sa fonction objective et jouir d'un bonheur complet. Toutes les subversions qui bouleversent la terre ont un retentissement profond et douloureux dans le ciel.

Dans ces deux modes de la vie, l'humanité, tout en contribuant par l'exercice de ses fonctions au perfectionnement de la vie générale de la planète, s'élève elle-même en virtualité d'aspirations, en sagesse et en puissance. Mais considérée dans sa collectivité elle ne peut progresser qu'à la condition de la réalisation du progrès chez les indivi-

dus ; et ce progrès, pour être complet, doit se faire dans les deux modes d'existence, inférieure et supérieure. De là la nécessité d'alternances. Dans le système nerveux chez l'individu l'alternance d'action existe entre la sphère ganglionaire et la sphère cérébrale. Dans l'humanité, faisant fonction de système nerveux dans la vie de la planète, l'alternance ayant pour effet de développer le progrès en mode composé, a lieu pour les existences individuelles. Ce sont les êtres humains qui sont doués d'existences alternées entre les deux états de vie. La mort est le passage du mode inférieur au mode supérieur ; la naissance, le passage du mode supérieur au mode inférieur. Si nous cherchons à déterminer le rapport de durée entre ces deux existences, nous devons procéder par voie analogique avec ce qui existe dans la vie individuelle. Nous avons trouvé dans celle-ci le rapport de durée entre le mode mineur et le mode majeur comme 1 est à 2. Ce même rapport existe entre les stations en vie inférieure et supérieure. Une existence supérieure sera en moyenne le double de la durée d'une existence inférieure.

Si nous scrutons théoriquement le caractère spécial de la fonction de l'humanité dans cette existence supérieure, nous pouvons dire d'une

manière générale que d'abord elle établit ses harmonies internes, par des conditions de sociabilité coordonnées avec les combinaisons sériaires ; elle réalise ainsi le bonheur interne par la moralité la plus élevée. Dans son action externe, elle établit des relations, d'une part, avec la sphère subjective de la vie de la planète ; d'autre part, et ces rapports sont les plus importants et les plus étendus, elle est en communication et en solidarité de fonction avec les humanités des corps co-planétaires, et participe aux harmonies de l'ensemble de notre système sidéral.

Dans les deux existences, quand l'humanité sera arrivée à accomplir sa fonction dans sa plénitude, l'organisme de la terre aura atteint le complément de son développement, et rayonnera les splendeurs de l'harmonie dans toutes les manifestations de son être. Dans cette évolution normale, la vie de la planète et tout ce qui a vie en elle, agrandissent la puissance et élèvent la virtualité de leur être ; l'élément actif, dans sa collectivité conquiert ainsi l'aptitude d'entrer dans un tourbillon de vie à harmonies plus riches et plus élevées. Lorsque après avoir traversé les phases de la vie, la planète épuisée dans son action, à travers un déclin gradué arrive à l'extinction ; l'élément actif entrant dans

un nouveau milieu, revêtu d'un nouveau corps astral, recommence une nouvelle existence classée au degré que sa virtualité lui aura mérité.

Dans le mouvement de la vie universelle, les existences astrales se renouvellent, comme sur un corps planétaire se renouvellent les existences individuelles. C'est en se coordonnant aux riches combinaisons de l'harmonie sériaire, que l'élément actif astral sème ses existences dans l'éternité du temps et l'infinité de l'espace.

Ici je dois clore le développement de ces inductions, basées sur l'analogie des degrés gradués de la vie. Mon but était de placer la question de la vie future dans un nouveau jour et d'indiquer la direction où la solution nouvelle est à trouver.

Ce travail aura atteint son but si ces lignes peuvent appeler les méditations des penseurs sur les hautes questions que soulève l'étude de notre planète, considérée comme unité organique vivante.

FIN.

TABLE

Pages.

Préface 1

LIVRE I. — SUR LA VIE PRÉSENTE 7

CHAPITRE I. — L'homme, image de Dieu. 9
II. — Anciennes idées sur l'origine du mal . 19
III. — Destinée terrestre de l'homme. . . . 47
IV. — Origine du mal. 65
V. — Nulle souffrance ne vient de Dieu. . 87
VI. — Devoirs de l'homme. 105

LIVRE II. — SUR LA SECONDE VIE 127

CHAPITRE I. — L'immortalité peut être de trois manières 129
II. — Une éternité dans le monde invisible . 143
III. — Une éternité dans le monde visible. . 163

CHAPITRE IV. — Un alternat éternel entre les deux mondes (1re partie) 175
V. — Un alternat éternel entre les deux mondes (2e partie). 207
Résumé 231
Appendice 237
Chapitre complémentaire par le docteur LENGER . . . 257

METZ. — IMPRIMERIE THOMAS ET ROY.

237.2 R29
Renaud
Destinée de l'homme